



JOHN BRUNNER

le long labeur du temps



JOHN BRUNNER

Le long labeur du temps

Traduit de l'américain
par Alain DORÉMIEUX



J'ai Lu

Ce roman a paru sous le titre original :
THE LONG RESULT

Là j'errai sur la grève, abreuvant un enfant sublime.
Des enchantements de la science et du long labeur du temps.
TENNYSON : *Locksley Hall*.

© *John Brunner, 1965*
Pour la traduction française :
Éd. Robert Laffont, S.A., 1970

La crise débuta un matin où j'étais en retard. À mon entrée dans le vestibule du Bureau des Relations Culturelles, la pendule-calendrier indiquait : 9.38 – zone 7 – mardi 30 février.

Professionnellement, je n'étais pas en faute. Malgré les plaisanteries malveillantes visant le Bureau des Relations « *Pauvres* », j'avais le sentiment d'accomplir un travail fécond et je m'y consacrais à plein temps ; aussi cette arrivée tardive était-elle une exception. D'ailleurs, j'avais une excuse que personne ne pouvait discuter... pas même Tinescu, le directeur du B.R.C., dans l'une de ses humeurs matinales les plus acerbes.

C'est du moins ce que je pensais en gagnant l'ascenseur, totalement inconscient du borbier où j'allais me trouver plongé.

Je pénétrai dans mon bureau, dont la porte était munie de l'inscription suivante, en anglaise :

ROALD VINCENT
Adjoint
ABSENT

Le dernier mot se transforma en PRÉSENT tandis que le bloc-secrétaire incorporé à mon bureau m'identifiait. Je m'assis et m'informai des affaires en cours.

Ma propre voix enregistrée sur bande me répondit : « Transmettre 61 du Cygne 19 k à l'intégration pour examen final. Déjeuner au Kingdom avec Patricia. Appeler Micky Torres entre 14 et 16 heures au sujet d'Epsilon d'Eridan 8 c. Les conclusions de ce rapport doivent être prêtes en fin de matinée, sinon voir sans faute Tomas. »

Une journée normale au programme normal. J'allais me mettre au travail quand le chuintement de la bande me signala un autre enregistrement. La voix de Tinescu s'éleva :

— Roald, venez dans mon bureau dès que vous serez là !

Par les planètes ! Encore une de ses crises matinales ! Avec un soupir, je désactivai le bloc-secrétaire. Comme je m'apprêtais à quitter les lieux, la porte se rétracta, livrant passage à Jacky Demba, l'air anormalement morose.

— Tu es arrivé ? fit-il en passant dans ses cheveux crépus sa main couleur acajou. Tinescu te cherche depuis une demi-heure.

— Je sais. La bande m'a prévenu. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-il allé t'asticoter avec ça ?

— Il vient de m'appeler : il voulait que j'aille voir si tu n'avais pas oublié de l'avertir que tu étais là. En pétard comme il était, il y avait intérêt à ne pas l'exciter davantage.

Il se retira sans me laisser le temps de solliciter d'autres détails.

Je partis donc rendre visite à Tinescu. C'était encore, pensai-je, une de ces ébullitions factices que je le soupçonnais d'entretenir pour se donner de l'importance et compenser le faible renom du B.R.C. au sein des autres organismes s'occupant d'affaires interstellaires. J'avais tort : j'en eus déjà le pressentiment en entrant chez lui et en entendant la voix amplifiée qui provenait du téléphone. L'écran tourné vers Tinescu m'était caché, mais sans le voir je savais qu'il parlait à Giuseppe Capra, le ministre des Affaires extra-terrestres.

Coïncidence ? Ou était-ce en rapport avec ma convocation chez Tinescu ? J'espérais le contraire : je ne tenais pas spécialement à être mêlé à des problèmes à l'échelon ministériel.

La conversation s'achevait, et je ne surpris que la réplique finale de Capra, énoncée sur un ton furieux : « Je vous conseille d'arranger l'affaire, si vous ne voulez pas que nous soyons la risée de ces Stellariens pendant une génération ! »

J'eus un instant de soulagement. C'était surtout Viridis mon domaine, et non Stellaris. Donc quelqu'un d'autre aurait à régler la question. Là aussi j'avais tort, extrêmement tort.

Tinescu coupa le téléphone et me fixa, l'œil flamboyant.

— Navré d'être en retard, patron, fis-je. Il fallait des donneurs de sang pour l'accident de la fusée ; mon groupe était du type exigé.

Pris de court, Tinescu se calma. L'accident d'hier soir – une fusée express trans-Pacifique explosant au décollage – avait ému l'opinion ; des appels aux donneurs de sang et aux soigneurs bénévoles s'étaient succédé sur les ondes. En un temps où les espérances de vie atteignaient cent dix ans, on ne prenait pas l'existence humaine à la légère.

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu ? grogna-t-il en secouant sa crinière de cheveux noirs. Nous sommes dans une situation explosive.

Je ne lui posai pas de question. J'avais l'habitude de le voir dramatiser, transformant le moindre incident mineur en crise interstellaire.

— Je ne pensais pas être autant retardé, continuai-je. Je suis resté sur place pour parler à l'extra-terrestre qui était à bord.

— *Quoi ?* fit Tinescu avec un sursaut. Qui ?

— Vous n'êtes donc pas au courant ?

— Écoutez, depuis minuit j'ai eu autre chose sur les bras ! Qui était-ce ?

— Pas l'un des nôtres, heureusement. Un Régulien... en visite privée. (Le soulagement de Tinescu fut apparent. Les Réguliens étaient la plus résistante des formes de vie connues ; il était douteux que l'un d'eux pût être blessé même par l'explosion d'une fusée.) J'ai jugé bon, à titre diplomatique, d'échanger quelques mots avec lui, pour voir s'il était fâché de l'accident. Apparemment ce n'était pas le cas. Il a même servi la cause des relations humano-réguliennes, car tout le monde vantait les secours qu'il avait apportés aux blessés.

Tinescu transmit l'information à son bloc-secrétaire pour référence ultérieure. Il s'interrompit afin de me demander :

— Le nom de ce Régulien ?

— Anovel.

Il compléta son mémo et m'observa :

— Bon. Je suppose que vous savez à qui je parlais ?

— Au ministre ?

— Exact. (Le voyant lumineux du téléphone s'alluma. Il lâcha quelques jurons en roumain archaïque et actionna le bloc-secrétaire pour lui faire enregistrer la communication.) Personne ne vous a parlé d'un vaisseau stellarien devant atterrir ce matin ?

Je fis non de la tête :

— Normalement je l'aurais su si mon service avait été concerné...

— Normalement ! s'exclama Tinescu en frappant du poing l'adresseur sur son bureau, dont le clavier neuf tranchait avec la vétusté du reste de la pièce. *Vous* êtes concerné, ainsi que tous les habitants de la planète ! Mais l'adresseur a véhiculé sur un mauvais circuit le mémo que je vous destinais, et il a atterri dans le bureau de Casley qui est en congé... Oh ! et puis assez ! Maintenant c'est trop tard, il n'y a plus qu'à essayer de recoller les morceaux. (Il consulta sa montre d'un œil furibond.) Roald, qu'est-ce que vous savez des Tau Cégiens ?

— Pas grand-chose. Ce n'est pas vraiment ma partie...

— Ciel de Mars, j'ai beau n'être *que* le directeur de ce Bureau, je sais *quand même* quelle est votre partie ! Si vous répondiez plutôt à ma question ?

Dans mon esprit tinta un signal d'alarme : si Tinescu devenait sarcastique, c'est que la gravité de la situation n'était pas feinte. Je résumai avec sécheresse les données en ma possession :

— Ce sont les premiers extra-terrestres que nous ayons contactés par personne interposée. Autrement dit, l'expédition qui les a découverts ne venait pas de la Terre, mais de Stellaris – notre colonie d'Epsilon d'Eridan. Jusqu'à présent, aucun lien direct n'a été établi entre eux et nous. Il paraît qu'une ambassade va être installée sur leur planète, et je pense que nous ne tarderons pas à recevoir la visite d'une de leurs délégations.

— Vous ne croyez pas si bien dire, observa Tinescu suavement. La chose se produira très exactement aujourd'hui, à l'heure du déjeuner.

— *Hein ?*

— Écoutez-moi bien, car, si nous échouons, les conséquences risquent d'être... Mais je perds du temps ! (Autre coup d'œil à sa montre.) Roald, à 23 heures hier soir ce vaisseau stellarien a normalement entamé sa procédure d'atterrissage sur Terre. Le commandant a réclamé des instructions qui lui ont été transmises (encore heureux qu'ils avaient eu la politesse d'annoncer leur arrivée !), puis il a ajouté : « Au fait, je suppose qu'il faut vous prévenir que nous avons une délégation de Tau Céliens à bord et qu'il serait bon de vous préparer à les accueillir. »

— C'est absurde ! fis-je en bondissant presque de mon siège.

— Peut-être. Mais sans doute les Stellariens sont-ils ravis de nous plonger dans l'embarras. Et ce n'est pas tout. Ils ont fait de leur mieux pour prendre eux-mêmes en main les Tau Céliens, à cause de cette espèce de complexe de supériorité qu'ils ont vis-à-vis de la Terre. Ils se sont chargés des choses qui nous incombent habituellement, comme d'affecter un guide à la délégation et ainsi de suite. Mais ils ne sont pas qualifiés. Ils n'ont pas de Bureau de Relations Culturelles, pas de psychologues interraciaux compétents. Ils ne disposent ni des disciplines de base ni des équipes spécialisées que nous possédons. Leur commandant ne l'a reconnu qu'avec réticence, mais nous avons la certitude que les Tau Céliens ont posé des problèmes trop complexes pour que leur guide ait pu les surmonter.

— Ils ont un métabolisme rapide, non ? (Une autre information me revenait en mémoire.)

— Très rapide. Ils respirent un mélange d'iode et de chlore, et leur taux de temps subjectif est de 1,3 – un tiers plus rapide que celui d'un Régulien respirant du fluor. Vous trouverez toutes les données dans le dossier rassemblé à leur sujet. J'ai demandé qu'il vous soit transmis en priorité.

— Mais, patron, pourquoi moi ? Les relations extraterrestres, je ne m'en suis pratiquement jamais occupé...

— Allez-vous cesser d'ergoter ? Je ne vous demande qu'une chose : filer à l'astroport, les récupérer auprès de leur guide (son nom est Kay Lee Wong) et les installer au C.A.E.T. Et je m'adresse à vous pour deux raisons : d'abord, aucun travail trop

urgent ne vous attend aujourd'hui, ensuite vous avez – je pense – le tact voulu pour affronter la situation.

Le C.A.E.T. – Centre d'Accueil des Extra-Terrestres – était l'un des services dépendant du Bureau. Ainsi présentées, les choses semblaient claires et nettes. Pourtant j'avais la prescience de difficultés futures. Je dis d'une voix faible :

— Est-ce que Jacky ou Tomas n'auraient pas pu... ?

— Roald ! éructa Tinescu en se levant. (Il était de petite taille et aimait, dans ses moments de colère, dominer les autres restés assis.) Si votre ambition se borne à superviser la production des sonnets et des quatuors à cordes de Viridis, vous pouvez prendre racine et pourrir sur place si ça vous chante. Mais vous êtes un des responsables du B.R.C. et nous avons un problème à résoudre. Je m'en chargerais moi-même si je n'avais pas sur le dos les ministres et tous ces autres parasites.

Il frappa du poing le dessus de son bureau. Le geste fit voler au sol un prospectus aux couleurs voyantes que je n'avais pas remarqué. Il se pencha pour le ramasser et l'inséra dans la fente du broyeur. À voir son expression, il m'aurait volontiers traité de la même façon si je n'avais pris hâtivement le chemin de la sortie.

Une journée normale au programme normal. Et comment !
Je regagnai mon bureau et contactai le service des archives.

— Je veux le dossier sur les Tau Cétiens, dis-je à l'assistant robot. En priorité.

— Priorité déjà notée, répondit la machine d'une voix à l'insupportable douceur.

Je coupai le contact avec rage, comme si j'avais essuyé une insulte personnelle. À franchement parler, je n'avais pas digéré l'affront infligé par Tinescu. C'était vrai que je me satisfaisais de ma tâche, que je n'aspirais guère à une promotion qui eût entraîné d'autres soucis – mais il était injuste de dénigrer mon rôle en le qualifiant de « supervision de sonnets et de quatuors à cordes ». Venant de Tinescu, à qui je conservais toute mon estime pour ses qualités d'administrateur, un tel camouflet était dur à avaler.

En tout cas, même si j'étais le plus haut placé de ceux qui n'avaient rien d'urgent à faire, même si le travail devait être sans histoires, pourquoi m'avoir choisi moi, et non l'un des quelque soixante membres du service des relations extra-terrestres ?

Je poussai un soupir. Instructions reçues, je n'avais plus qu'à m'incliner. En espérant que rien n'irait de travers.

Bon, en route. Je dis au bloc-secrétaire d'ajourner tout ce qui avait trait à Viridis. Ce qui annulait, en premier lieu, le coup de fil à donner à Micky Torres. Tant pis : comme je devais le week-end suivant prendre la fusée pour Cambridge, je pourrais le voir personnellement, donc aucune importance.

Second point : mon rendez-vous pour déjeuner. Je demandai au standard :

— Communication personnelle avec Patricia Ryder, au Centre Météo. Vite !

Je n'attendis pas le signal d'accusé de réception. J'étais trop occupé à préparer mes excuses pour Patricia. Elle était la chose la plus importante de mon existence – de loin plus importante que ma profession. Je ne m'étais jamais marié, considérant qu'il est grave d'assumer des responsabilités familiales. En outre, bien qu'ayant eu ma part de filles séduisantes, je n'estimais pas menée à bien ma recherche de l'être idéal. Enfin, avec la longévité moderne, un mariage précoce entraînait une perspective impressionnante : quatre-vingts années de vie commune.

Mais Patricia... Peut-être avec elle le temps était-il venu. Je ne pouvais en être sûr. Je ne savais qu'une chose : la simple idée de rater mon déjeuner avec elle me navrait, même sachant que je pourrais la revoir ce soir.

Sur un ton doux et tendre qui était à vomir, le téléphone annonça : « Patricia Ryder est absente du Centre Météo pour le moment. »

La barbe ! Tant pis, il faudrait que je demande à Jacky de me remplacer auprès d'elle. Mais je chassai cette préoccupation pour me pencher plus sérieusement sur ce qu'avait dit Tinescu.

Honnêtement, je ne pouvais prétendre que les Stellariens m'étaient sympathiques. D'après ce que révélait l'analyse culturelle, ils souffraient à l'égard de la Terre d'un complexe de jalousie et s'employaient par tous les moyens à surpasser la mère planète. C'est un sentiment d'insécurité qui devait les pousser à adopter cette attitude. Celle-ci en tout cas se reflétait dans leur système social rigide et presque déterministe, régi à la façon d'un ordinateur. Mais, comme ils s'aventuraient en terre inconnue en appliquant aux humains leurs méthodes infaillibles sur le plan technologique, il leur arrivait de se fourvoyer. Les succès de la Terre se situaient précisément dans les domaines où les Stellariens risquaient le plus de se tromper. Ce qui semblait fournir la meilleure explication du mauvais tour qu'ils avaient joué au B.R.C. – et, à travers ce dernier, à la mère planète tout entière.

Et pour un mauvais tour, c'en était un ! Afin de ne pas susciter leur jalousie, nous nous étions abstenus d'intervenir lorsqu'ils avaient découvert les Tau Cétiens. Nous nous étions

tenus à l'écart, feignant l'admiration mais rongés d'anxiété à la pensée que, par ignorance ou arrogance, ils pourraient compromettre la situation interraciale. Amener sur Terre sans prévenir une délégation de Tau Cétiens ne s'expliquait que par l'hypothèse de Tinescu : avant d'admettre qu'ils n'avaient pas l'expérience voulue, les Stellariens voulaient nous plonger dans l'embarras et nous amener peut-être à commettre une faute dans notre spécialité.

Pas de doute : il était plus reposant de s'occuper des Viridiens que de Stellaris ou des relations extra-terrestres.

Un bruit sourd dans le transmetteur m'informa de l'arrivée probable du dossier sur les Tau Cétiens. Avant de le prendre, je communiquai deux autres instructions au bloc-secrétaire :

— Pour demain, je n'accepte aucun rendez-vous en raison de l'abondance du travail en cours. Réponse à faire jusqu'à nouvel ordre à tout appel non urgent. Et il me faut une voiture pour 11 h 30.

Puis j'explorai la case réception du transmetteur.

Il y avait autre chose avec le dossier : un tract aux couleurs criardes, qui avait dû précéder mon arrivée ce matin, car il n'était pas dans la case lors de mon départ la veille au soir. Je le dépliai et sentis quelque chose en moi se contracter.

Le titre clamait en caractères gras : LES ÉTOILES POUR L'HOMME !

À gauche du feuillet il y avait une colonne de texte. À droite, un dessin représentait un homme et une femme idéalisés, tous deux grands et beaux, en tenue spatiale légère. Ils regardaient un ciel sombre où brillait une étoile fluorescente.

À mi-chemin de la mauvaise humeur et du malaise, je pris connaissance du texte. *Hommes de la Terre, vous êtes dépossédés de votre patrimoine par ceux qui vous ont arraché des mains la moisson des étoiles !*

Ainsi débutait le pamphlet. Le reste était une attaque contre le Bureau des Relations Culturelles, farcie d'épithètes injurieuses nous qualifiant, entre autres, d'« incompetents » et de « couards », et qui s'achevait par une diatribe dénonçant en nous, en termes à peine voilés, des traîtres à notre espèce.

Je retournai la feuille. Le verso comportait une caricature sur le sujet suivant : les membres des quatre races extra-terrestres les plus connues – les habitants de Régulus, de Fomalhaut, de Gamma d'Ophiucus et de Sigma du Sagittaire – étaient en train de dévaliser un entrepôt garni de richesses, portant en lettres rouges la mention SAVOIR TERRESTRE, tandis qu'un être humain contrefait intitulé B.R.C. était tapi, larmoyant, dans un coin.

Sous le dessin il y avait un autre texte :

Qui a découvert les étoiles ? L'HOMME !

Une autre race a-t-elle le droit de profiter de notre exploit ?
NON !

Devons-nous continuer à frayer avec des créatures bestiales ? À VOUS DE LE DIRE !

Le temps est venu pour l'homme d'affirmer le droit qui lui revient de naissance : LA SUPRÉMATIE !

Enfin, en petits caractères au bas de la page, se lisait l'inscription : *Édité par la Ligue des Étoiles pour l'Homme.*

Tremblant, de colère désormais, je composai le numéro de Tinescu. Quand son visage m'apparut, je ne pus prendre la parole et me contentai de brandir le tract.

— Vous en avez reçu un aussi ? soupira-t-il. Jetez-le dans le broyeur. Vous avez d'autres soucis.

— Mais vous n'allez rien faire ?

— Faire quoi ? Ce genre de secte de dingues n'a qu'un rêve : se faire reconnaître officiellement comme un danger public. La police a enquêté il y a trois ans à leur sujet. Conclusions du rapport : une organisation de seconde zone, méritant de rester ignorée.

— Vous oubliez qu'il y a des complicités à l'intérieur même du Bureau. J'ai trouvé ce torchon dans la case de mon transmetteur. Les transmetteurs ne sont pas reliés aux tubes extérieurs, que je sache !

— Moi aussi je l'ai trouvé là. J'ai fait faire une enquête. Mais n'importe qui aurait pu les y mettre en pénétrant dans les bureaux sous un prétexte quelconque. Bon, Roald, cessez de vous exciter et revenez un peu à nos Tau Céliens.

Il coupa la communication. Suivant son conseil, je jetai le tract dans la fente du broyeur, regrettant après coup de ne pas m'être auparavant soulagé en le réduisant en miettes. Le cadran de ma montre attira mon regard : en moins d'une heure et demie, je devais assimiler toutes nos connaissances sur une race extraterrestre et pouvoir tenir lieu de guide à ses membres !

Salopard de Tinescu... J'ouvris le dossier.

Comme je m'y attendais, il n'y avait pas grand-chose. Un simple ramassis de données assemblées en vrac. Les Stellariens n'avaient pas notre expérience séculaire pour trier et classer les données sur une civilisation étrangère. Les photos, en revanche, étaient nombreuses et excellentes. Attachée à la première, qui montrait un membre de l'espèce nouvellement découverte, se trouvait une feuille de plastique tactilo-vivant – une invention des Stellariens. Elle était ternie, et la date de référence indiquait que le matériau avait besoin d'être réactivé. Pourtant je perçus en la touchant trois sensations distinctes : solidité, sécheresse et léger frisson glacé.

La dernière pouvait être due à la déperdition énergétique de la feuille. Mais les faits du dossier garantissaient son authenticité : les Tau Cétiens s'accommodaient d'un climat pratiquement subarctique...

Je continuai hâtivement ma lecture.

J'étais encore loin d'avoir terminé quand, à 11 h 30, ma voiture me fut signalée. J'emportai le dossier pour en poursuivre l'examen durant le trajet vers l'astroport.

J'entrai au passage chez Jacky dont le bureau était proche du mien. Il m'accueillit avec le sourire, sa bonne humeur apparemment revenue.

— Qu'est-ce que voulait le patron ? T'engueuler pour ton retard ?

— Pas exactement. (Je voulais juste lui demander un service, pas bavarder.) Il m'a collé un boulot qui va me prendre toute la journée, et je devais déjeuner avec Patricia au Kingdom.

— Je vois : tu veux que je te remplace. Avec plaisir. Mais tu tiens tellement à elle que je suis surpris de ta confiance.

Je me sentis rougir, ce qui était ridicule. Je m'en tirai avec une plaisanterie :

— Je t'expose à la tentation, Jacky. Tu sais que j'ai toujours un œil sur Madeleine ! Bon, merci mille fois. Je fonce à l'astroport.

— Hé ! (Il m'appela au moment où j'étais à portée des senseurs de la porte. Celle-ci tremblota avec une douce plainte mécanique, face au dilemme de rester ouverte ou fermée.) Roald, nous donnons une petite soirée, Madeleine et moi. On sera huit ou neuf. Vers 9 h 30. Ça te dit de venir ?

— Euh...

J'hésitais, me demandant si je n'allais pas prétexter un rendez-vous antérieur avec Patricia, afin de la garder pour moi seul. Puis je me souvins de la remarque de Jacky : c'était vrai que je tenais à Patricia de façon trop ostensible, comme un collégien à l'âge de son premier flirt.

Se méprenant sur mon silence, Jacky se hâta d'ajouter :

— En compagnie de Patricia, bien sûr !

— Écoute, parle-lui-en au déjeuner, dis-je finalement. Si elle n'a pas d'autre préférence, elle n'a qu'à accepter pour nous deux. Vu ?

— D'accord, fit-il avec un sourire en agitant sa main sombre avant de se replonger dans son travail.

La porte, son problème résolu, se referma derrière moi avec l'équivalent mécanique d'un soupir de soulagement.

Exactement au centre de l'aire circulaire de 12 km de diamètre qui constituait l'enceinte de l'astroport, se trouvait un cercle plus petit, large seulement de quelques kilomètres et fait de béton directement coulé sur le roc, afin de supporter le poids énorme des astronefs. Sa surface était noircie et couturée par la chaleur forcenée des réacteurs, mais hors de sa circonférence l'herbe poussait, verdoyante et sans tache.

Cependant il pouvait toujours se produire une défaillance dans les dispositifs de télécommande qui permettaient, avec précision, d'opérer un atterrissage sans visibilité à partir de la stratosphère. Aussi les bâtiments de l'astroport étaient-ils massés en bordure du terrain, ancrés solidement dans le roc et situés en grande partie sous terre. Leurs murs et leurs toits avaient trois mètres d'épaisseur. Ils étaient entourés d'une barrière infranchissable, dotée seulement de trois grilles d'accès.

Des bruits avaient apparemment couru sur l'imminence d'un événement inhabituel. Le trafic normal de l'astroport attirait bien sûr toujours quelques touristes ; c'était l'endroit où l'on emmenait les enfants voir décoller un cargo pour la Lune ou se poser un transbordeur rapportant une cargaison d'une colonie minière de Mars ou de Vénus. Mais ce n'était là que la banlieue de la Terre, l'affaire de quelques jours de voyage même à des vitesses infraluminiques. L'arrivée d'un vaisseau galactique, c'était autre chose !

En outre, bien que la date officielle du printemps pour l'hémisphère Nord ne fût fixée qu'au lendemain, les spécialistes de la Météo avaient décidé d'en donner une avant-première : il faisait un temps ensoleillé avec un ciel clair parsemé seulement de quelques nuages.

Résultat : les derniers kilomètres du trajet furent une reptation à travers des milliers de véhicules agglutinés. L'antenne directionnelle fixée à l'avant de ma voiture frayait à celle-ci un chemin à l'aide de son faisceau chercheur, au son de la sirène du Bureau – si rarement employée que c'était la première fois qu'elle accompagnait l'un de mes déplacements. Le bruit attirait l'attention de la foule ; on voyait des pères tenir en l'air leurs enfants pour qu'ils me regardent. Tout en essayant d'arborer une expression officielle, je ne pouvais m'empêcher d'être soucieux. Si des ennuis s'étaient produits depuis mon entrevue avec Tinescu, je savais qu'il aurait contacté directement la voiture pour me prévenir. Toutefois l'appréhension me nouait l'estomac.

Après avoir regardé quelques instants la horde des badauds, je fus frappé par un fait curieux. On y distinguait en abondance les taches rouges des uniformes de spationautes. C'était là un détail incongru. La plupart des astronavigateurs n'étaient que trop heureux de fuir les parages d'un astroport au cours des escales.

Pas le temps d'élucider la question. La voiture venait d'intercepter le faisceau stoppeur émis par une balise de la police à la grille la plus proche. Un écran lumineux surmontant la balise annonçait ATERRISSAGE DANS 6 MINUTES. Sous mes yeux, le chiffre 5 apparut à la place.

Un garde à la grille avait identifié ma sirène, et je crus qu'il allait interrompre le faisceau pour me livrer passage. Mais il s'approcha de la voiture et frappa à la vitre pour me la faire abaisser.

— Vous êtes du B.R.C. ? demanda-t-il.

— Oui, et je suis pressé. J'ai à prendre en charge des extra-terrestres. Il doit y avoir ici un fourgon du C.A.E.T. pour les transporter, ainsi qu'une équipe de techniciens.

— Ils sont arrivés mais ont eu quelques ennuis, coupa le garde. Le directeur de l'astroport veut vous voir d'urgence.

Tonnerre de Vénus ! Je tâchai d'avoir l'air plus préoccupé qu'effrayé tandis que le garde coupait le faisceau et donnait à ma voiture une instruction verbale, la dirigeant vers le bureau où l'on m'attendait. Après un plongeon le long d'une pente

jusqu'aux entrailles de l'astroport, puis un parcours d'un kilomètre dans un tunnel illuminé, il y eut un arrêt brusque dans un parking où se lisait la mention RÉSERVÉ AU DIRECTEUR RATTRAY.

Personne en vue. Si peu avant l'atterrissage, tout le monde devait être à son poste. Je ne pouvais que m'orienter au hasard. La première porte que j'ouvris donnait sur une salle d'attente vide. La seconde...

Je demeurai figé de surprise. C'était un petit bureau dépourvu de fenêtres. À gauche, adossé au mur, se trouvait le directeur Rattray. À droite, deux hommes en tenue de contrôleur de l'astroport. Chacun muni d'un revolver, ils tenaient en joue trois jeunes gens aux vêtements élimés, groupés au milieu de la pièce, l'air à la fois provocant et renfrogné.

Rattray eut un mouvement en me voyant.

— Vincent ? questionna-t-il.

J'acquiesçai et il poursuivit : J'avais peur que vous n'arriviez pas à temps pour l'atterrissage. D'ailleurs, je ne m'attendais pas à ce qu'un membre du B.R.C. se déplace. Quand il y a des extra-terrestres à bord – chose que j'ignorais jusqu'à ce matin – leur guide, d'habitude, les remet bien directement au C.A.E.T. ?

— D'habitude, oui. Mais le cas est spécial : une sorte de visite inaugurale. (Je ne mentionnai pas l'éventualité, pourtant probable, de l'inaptitude du guide stellarien à faire face à la situation.) Mais pourquoi vouliez-vous me voir ?

— À première vue, il n'y a pas que vous comme comité d'accueil, rétorqua Rattray froidement. Ces jeunes imbéciles se trouvaient dans la foule quand votre fourgon est arrivé. À les en croire, ils n'ont *rien* fait – mais le fourgon est maintenant dans nos ateliers pour réparer le revêtement étanche perforé à l'arrière. Et sept personnes ont été hospitalisées à la suite d'une intoxication due à des émanations de chlore.

— Vous voulez dire... (le sens de ses paroles m'apparaissait)... qu'ils ont *délibérément* défoncé l'arrière de notre fourgon ?

— C'était un accident ! s'exclama l'un des captifs, un individu grand et maigre, de type nord-européen.

— Silence, toi ! intima l'un des contrôleurs.

— Ils prétendent, expliqua Rattray, que le circuit anticollision de leur voiture est tombé en panne. Mais un expert qui a examiné le véhicule après l'accident a déclaré que toutes les commandes étaient branchées sur le contrôle manuel. Accident ou non, ils méritent quand même d'être inculpés pour conduite imprudente. Personne n'a le droit d'avancer en contrôle manuel au milieu d'une foule pareille.

— Nous étions en *automatique*. Nous sommes passés sur *manuel* en voyant que nous allions heurter le fourgon, répliqua l'homme. On ne peut pas prétendre le contraire !

— Qu'est-ce qui vous fait croire à autre chose qu'un accident ? demandai-je à Rattray. Pourquoi sont-ils sous garde armée ?

— D'abord parce qu'ils ont essayé de fuir en se perdant dans la foule. Ensuite à cause de ça.

Il prit une chemise sur la table et me la tendit. Elle contenait des tracts bariolés que je compulsai l'un après l'autre. Tous, sans exception, émanaient de la Ligue des Étoiles pour l'Homme.

— Vous en avez déjà vu ? questionna Rattray.

— Ce matin, justement. Vous pensez que ce sont des gens vraiment dangereux ?

— Pourquoi pas ? Tout être qui s'imagine que l'homme doit édifier un empire interstellaire est mûr pour la psychothérapie. Quant à celui qui au nom de cette croyance commet un acte criminel, il n'est pas mûr, il est pourri.

Le téléphone signala un appel et il enfonça la touche de réception. Je me déplaçai pour observer l'écran : c'était le garde que j'avais vu à l'entrée.

— La police est ici, monsieur le directeur. Faut-il les laisser passer ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

Une réponse lui parvint par un haut-parleur qui diffusait un message relayé dans tout l'astroport :

— Atterrissage imminent. Que le personnel directement exposé abaisse ses visières de sécurité. Équipes de secours en état d'alerte. Vérifiez l'isolation sonique. Les spectateurs sont

avertis que la vision du vaisseau sans verres fumés peut causer des troubles oculaires allant jusqu'à la cécité partielle. Gardez la bouche ouverte afin de compenser la pression causée par le bruit. Atterrissage imminent.

— Qu'est-ce que je fais, monsieur le directeur ? demanda le garde.

— Qu'ils attendent, soupira Rattray en me jetant un regard. Toute cette histoire m'avait presque fait oublier l'atterrissage. Je tiens à être dans la chambre de contrôle quand il aura lieu.

Il claqua des doigts à l'intention des deux contrôleurs armés :

— Coles, Spanoghe ! Gardez-les à l'œil. Qu'ils ne bougent pas jusqu'à mon retour. Vous voulez m'accompagner à la chambre de contrôle, Vincent ?

— Je ferais mieux d'aller inspecter notre fourgon, répondis-je.

— Impossible. Jusqu'à la fin de l'atterrissage, vous n'êtes plus libre de vos mouvements. Vous pourriez ouvrir la porte qu'il ne faut pas et déranger quelqu'un. Avez-vous déjà pénétré dans la chambre de contrôle ?

— Jamais.

— Alors profitez de l'occasion. Le spectacle de nos spécialistes à pied d'œuvre vaut d'être vu. Par ici.

Je saisis au passage un des pamphlets de la Ligue des Étoiles pour l'Homme et le suivis.

Au bout d'un corridor un surveillant électronique nous fixait au centre d'un panneau portant l'inscription :

CENTRE DE CONTRÔLE
DES TÉLÉCOMMANDES

*Entrée interdite à toute personne
étrangère au service*

Rattray plaça son œil devant le sondeur. Celui-ci identifia ses spécifications rétinienne et le panneau de la porte glissa

latéralement. Nous pénétrâmes dans un habitacle dont d'extrémité était occupée par une autre porte.

— Un sas ? questionnai-je. Pourquoi ?

— Pour l'insonorisation. Parlez bas. J'ai l'un de mes meilleurs hommes au travail, mais même lui ne doit être dérangé par aucun bruit.

La porte intérieure s'était déjà ouverte. Mon premier réflexe fut la surprise devant l'exiguïté de ce lieu, cœur même de l'astroport. Je m'attendais vaguement à l'équivalent de la grande salle des ordinateurs au centre d'intégration du Bureau. Au lieu de quoi nous émergions dans une pièce de six mètres de large, tout au plus. Au bas des murs s'alignaient des panneaux garnis de rangées de commandes. Quatre techniciens y étaient assis, des écouteurs aux oreilles, les yeux fixés sur la lueur verte de tubes cathodiques. Chaque écran était surmonté d'une inscription. Le plus proche était intitulé VERTICAL, celui de droite LATÉRAL 1, celui du mur opposé LATÉRAL 2 ; quant au dernier, il n'était pas encore allumé.

Il n'y avait d'autre lumière que celle diffusée par les écrans, ainsi que par une colonne de plastique de forme cubique, de soixante centimètres de côté, qui s'élevait au centre de la pièce à un mètre cinquante du sol. Sa partie supérieure, couleur vert clair, était brillante et translucide ; à peu de distance du sommet on y distinguait un point d'un vert beaucoup plus lumineux. Après un moment d'observation, je compris. C'était, en projection tridimensionnelle, la synthèse des aspects isolés montrés par les écrans.

Ratray s'était approché de la colonne. En le suivant, je découvris la présence d'un cinquième homme. Ce dernier était assis face à la colonne. L'éclairage verdâtre accusait de façon étrange ses traits asiatiques.

— Le superviseur Susumama, dit Ratray à voix basse. Sue, voici Roald Vincent, du B.R.C.

Le superviseur fit un signe de tête, sans quitter des yeux le point lumineux au sommet de la colonne. Ratray m'entraîna à l'écart.

— Le point représente le vaisseau qui va atterrir, expliqua-t-il. Il est maintenant juste à portée des dispositifs de

télécommande : à environ huit cents kilomètres d'altitude. Bien entendu, l'échelle verticale est exagérée par rapport à l'échelle horizontale. Pour rétablir les rapports exacts, il faut savoir interpréter les écrans muraux, ce qui demande des mois d'entraînement.

Je hochai la tête et consultai ma montre. Je jugeai que la procédure d'atterrissage était imminente. Au même instant, une voix à l'accent stellarien prononcé résonna dans le haut-parleur :

— Terraport 1, Terraport 1, ici astronef *Algenib*. Êtes-vous prêts à nous recevoir ?

L'ombre d'un sarcasme planait sur ces paroles, comme si, avec l'arrogance typique des habitants de sa planète, celui qui parlait s'attendait à prendre au dépourvu les responsables terriens.

Les habitants de sa planète ?

Subitement le sens réel de la situation m'apparut et je me tournai avec excitation vers Rattray, une question aux lèvres. Il m'intima le silence d'une mimique sans réplique. L'air ambiant, je m'en aperçus soudain, était électrisé par la tension de ce moment sans précédent. Il était incroyable que je ne m'en sois pas avisé plus tôt – pure inadvertance, due sans doute à ma préoccupation exclusive de Viridis et à mon dédain pour tout ce qui touchait Stellaris. Mais il avait été de notoriété publique, depuis des mois, que les Stellariens, après s'être servis jusqu'à présent de vaisseaux vendus par nous, construisaient leur premier astronef.

Pas étonnant que des spationautes se fussent joints à la foule des badauds venus assister à l'atterrissage. Pour la première fois, un vaisseau construit sous un autre soleil allait se poser sur Terre !

Le visage impassible, tel celui d'un bouddha de bronze. Susumama parla devant un micro :

— Terraport 1 à *Algenib*, prêts à vous recevoir. Entamez votre descente. Équipage et passagers aux postes de décélération, s'il vous plaît.

— Bien reçu, répondit le Stellarien d'une voix qui m'apparut délibérément dédaigneuse et blasée.

— Indiquez votre masse.

— Un cinq un zéro deux virgule neuf six deux.

Plus de 15 000 tonnes. J'imaginai l'effet d'une telle masse s'écrasant, sans contrôle, sur le fragile support de béton de l'astroport. Tout le paysage environnant serait annihilé, jusqu'à l'horizon et au-delà. J'avais autant intérêt que les Stellariens et le personnel de l'astroport à ce que l'atterrissage eût lieu sans encombre.

— Télécommandes branchées, déclara Susumama en pressant de la main le bras de son fauteuil.

Il déclencha un contact, et il y eut un déclic. À l'intérieur de la colonne, le point vert se mit à perdre de la hauteur.

J'observai les techniciens, m'attendant à les voir en proie à une activité fébrile. Mais un seul changement s'était produit : le quatrième écran venait de s'allumer, porteur de la mention CONTRÔLE DE BORD.

Ratray exhala un soupir et me fit face :

— Si vous avez des questions à me poser, allez-y maintenant... mais à voix basse.

— Mais tout n'est pas fini...

— Vous ne pensez pas que, pour l'atterrissage d'un vaisseau de ce poids, nous nous fierions à autre chose qu'aux contrôles automatiques ? La part humaine du travail est terminée... Sauf

si les télécommandes flanchent, ce qui est peu probable car elles sont montées en triple circuit.

Ainsi présentées, les choses paraissaient simples. Je me sentis plus à l'aise.

— Peut-on déjà voir le vaisseau du dehors ? questionnai-je.

— Pas encore. Seulement quand les réacteurs cracheront. À l'atterrissage, il aura une brillance un peu plus forte que le soleil. Vous avez entendu notre avertissement à la foule ? N'empêche que, chaque fois, nous sommes obligés de soigner des centaines d'idioti souffrant de troubles oculaires.

— Décélération de 3 *g* en une seconde et demie, annonça le technicien au pupitre de l'écran CONTRÔLE DE BORD. Le vaisseau s'oriente vers l'astroport.

— Confirmé, déclara Susumama.

Dans la colonne le point vert s'était abaissé d'une dizaine de centimètres.

— Méchante secousse à 12 000 mètres, signala le responsable de l'écran LATÉRAL 1. On dirait une perturbation transcontinentale en train de dériver.

— Notez d'en parler à la Météo, remarqua Susumama.

— Décélération de 3,3 *g*, reprit le technicien de l'écran CONTRÔLE DE BORD.

Susumama approuva d'un simple signe de tête.

Le silence s'établit. Le point vert descendait dans la colonne. De temps à autre un éclair jailli de l'un des écrans illuminait la pièce, reflet à distance des tourbillons de vent qui parcouraient l'atmosphère. La tension montait dans la pièce, comme une charge d'électricité.

Finalement, le point vert atteignit le bas de la colonne. Je m'attendais à percevoir sous mes pieds les vibrations accompagnant l'atterrissage, fût-il en douceur, d'une masse de 15 000 tonnes. Mais Rattray me jeta un regard amusé :

— Pas encore. Regardez.

Susumama actionnait de son pied droit une pédale. L'échelle se modifia et le point regagna le sommet de la colonne. L'écran CONTRÔLE DE BORD étincelait d'une multitude de feux verts.

— Le vaisseau reste en suspens à dix kilomètres d'altitude pendant que nous balayons une dernière fois l'atmosphère pour

nous assurer que rien ne fait obstacle, expliqua Rattray. Il y en a pour dix secondes.

Maintenant l'astronef était parvenu au point de non-retour. Si les télécommandes faisaient défaut, rien ne l'empêcherait de s'écraser. Comme pour souligner le fait, un faible écho du bruit de tonnerre des réacteurs nous parvint à travers l'épaisseur des murs insonorisés.

Lentement, très lentement, le point vert redescendit puis s'immobilisa. Il régnait un tel silence que j'entendais le bruit rauque de ma respiration. Enfin le sol sous nos pieds fut ébranlé, comme sous l'effet d'un tremblement de terre miniature. Le premier vaisseau spatial d'origine non terrestre avait réussi son atterrissage.

J'avais le visage couvert de sueur, ainsi que Rattray. Susumama, par contre, quand il ralluma les lumières, avait les traits aussi détendus que s'il ne s'était rien passé.

— Bravo, Sue, dit Rattray.

— Pas mal. Mais si les gens de la Météo s'amuse à amener leurs perturbations aussi bas, ils pourraient avoir la courtoisie de nous en avertir. (Susumama brancha à nouveau son micro.) *Algenib*, nous coupons les télécommandes.

— Merci, Terraport 1, répondit le Stellarien. (Il ajouta après un moment d'hésitation :) Vous avez presque atteint l'approximation que nous avions calculée. C'est un résultat tout à fait honorable.

— Une bonne moyenne, approuva Susumama d'un ton sec, avant de couper le micro. Voilà un commentaire, continua-t-il pensivement, qui valait son pesant d'or.

J'étais heureux que les soucis du superviseur soient terminés, mais les miens, je le craignais, ne faisaient que commencer. Quelques minutes plus tard, j'apercevais avec soulagement par le pare-brise de ma voiture la silhouette familière de notre fourgon, parké à l'entrée des ateliers de l'astroport. Debout à côté de la cabine de conduite, un homme en tenue pressurisée agita le bras à mon approche.

— Mr Vincent ? Je suis le technicien Asprey, du C.A.E.T. Vous avez dû trembler pour le fourgon.

— C'est réparé ? dis-je en descendant de voiture.

— Regardez vous-même. Un point en faveur de ces ouvriers : jamais je n'ai vu des gars travailler aussi vite. Il y a une demi-heure, l'arrière du fourgon avait un trou par où on aurait pu passer sans même baisser la tête. Et l'intérieur du compartiment n'était plus étanche. Maintenant tout est en ordre.

Le bas du compartiment réservé aux passagers était cabossé, et des taches d'iode étaient éparpillées sur la cloison blindée. Mais des traces de soudure fraîche en de nombreux endroits témoignaient du caractère accompli des réparations.

— Kubishev est à l'intérieur pour vérifier une dernière fois si le mélange atmosphérique est bien dosé, ajouta Asprey. À moins que nos extra-terrestres ne soient offensés à la vue des dégâts, nous sommes prêts à partir.

— Merveilleux, répondis-je. Vous a-t-on dit quand nous pourrons nous rendre au vaisseau ?

— Dès que ce sera fini. Ah ! voilà Kuby.

Un autre homme également en tenue pressurisée émergeait du sas à l'arrière du fourgon, accompagné d'une faible et piquante odeur de chlore. Il fit de la main signe que tout allait bien et se dirigea vers la cabine de conduite. Je me tournai vers Asprey :

— Avez-vous une tenue pour moi ? Il se peut que je doive rester en compagnie de nos visiteurs pendant le trajet.

— Je pensais que c'était le rôle de leur guide, riposta-t-il avec un regard pénétrant.

— Euh... il semblerait que leur guide soit tombé malade.

— Vraiment !

Difficile de le mener en bateau. Le C.A.E.T. ne pouvait se permettre d'employer un personnel stupide. Sans doute avait-il déjà sa petite idée sur les raisons du comportement des Stellariens.

— D'accord, opina-t-il enfin. On vous trouvera une tenue si besoin est.

Je regagnai ma voiture à laquelle je donnai l'instruction de suivre le fourgon à travers le terrain. J'avais l'impression d'être observé par des millions d'yeux – non seulement au sens

littéral, car le périmètre de l'astroport était bourré de caméras d'actualité à ultra-téléobjectifs, mais aussi psychologiquement. Quatorze heures s'étaient écoulées depuis que les Stellariens avaient négligemment annoncé l'arrivée des Tau Cégiens : un temps pitoyablement insuffisant pour permettre au Bureau de se préparer mais sûrement assez long pour laisser se répandre des bruits.

Quoique Tinescu ait sans doute évité, grâce au concours du ministre, que la nouvelle soit annoncée officiellement. Sinon l'agitation eût été à son comble.

Je fronçai les sourcils, frappé par un corollaire de cette idée. Était-ce par hasard que les trois jeunes gens avaient enfoncé l'arrière de notre fourgon ? Ou s'attendaient-ils à le trouver sur place ? Si oui, comment ? De souche terrienne, les Stellariens étaient aussi humains que nous ; donc, pas de raison d'envoyer un fourgon pour extra-terrestres à leur rencontre, fût-ce pour l'arrivée du premier astronef construit de leurs mains...

En l'absence d'éléments suffisants, j'ajournai la question et m'intéressai plutôt au vaisseau en face de moi. En quoi différait-il de ceux que je connaissais ? Je voyais qu'il y avait des dissemblances mais j'avais trop peu de notions techniques pour préciser lesquelles. Le reste de la scène se déroulait normalement : les modules de secours prévus en cas d'accident s'éloignaient du centre de l'astroport, croisant les énormes et puissants tracteurs qui entraîneraient le vaisseau vers son point d'ancrage dès que l'équipage et les passagers seraient descendus, et divers responsables officiels roulaient en véhicules rapides vers les points où ils étaient affectés.

Je continuai d'examiner le vaisseau mais en vain. Il aurait fallu un expert pour définir ses particularités de construction. Ma voiture stoppa et je regardai autour de moi. J'avais le temps de chercher quelqu'un pour me renseigner. Asprey et Kubishev étaient capables de s'occuper du fourgon sans moi, et l'ascenseur de réception des passagers n'était pas encore au niveau du sas de sortie.

J'avisai un officier en uniforme de spationaute et me dis qu'il ferait l'affaire. Je m'approchai de lui :

— Excusez-moi, mais ce vaisseau a bien été construit sur Stellaris, n'est-ce pas ?

— Exact. Il y a longtemps qu'on attendait de le voir.

— Savez-vous en quoi il se différencie des nôtres ? Je ne vois rien de marquant.

— Moi non plus. J'attendais quelque chose d'entièrement nouveau... depuis le temps qu'on parlait d'un changement radical de conception. Mais la construction a l'air normale. Tout ce qu'il y a de plus traditionnel.

Il se détourna, préférant visiblement m'ignorer. Je haussai les épaules et me dirigeai vers le vaisseau. L'ascenseur avait maintenant achevé son trajet ; sa cabine à l'extrémité d'un bras télescopique s'était appliquée comme une ventouse au sas de sortie. L'attente qui suivit fut interminable. Dans quelques minutes allaient nous apparaître les premiers Tau Céliens à débarquer sur Terre...

En un sens, ce fut une déception. Ma première réaction fut de me dire à quel point, dans leurs tenues protectrices, ils ressemblaient à des humains. Puis je commençai à déceler des anomalies : la longueur disproportionnée de leurs bras ; l'opacité des visières de leurs casques, due au mélange de gaz qu'ils respiraient à l'intérieur ; leur minceur – surtout dans les tenues dont ils étaient revêtus – en comparaison de leur haute taille.

La cabine était spacieuse. Plusieurs humains y avaient pris place en compagnie des extra-terrestres – et parmi eux, je le présumais, le guide Kay Lee Wong. Je m'approchai avec hésitation, scrutant les visages dont plusieurs avaient un type asiatique pouvant correspondre au nom en question.

— Je suis Roald Vincent, du B.R.C., déclarai-je. Lequel d'entre vous est le guide Kay Lee Wong ?

— Je suis Kay Lee Wong, dit une voix flûtée. (Une fille si petite qu'elle m'arrivait à peine à l'épaule s'avança vers moi :) Et d'abord, qu'est-ce que vous me voulez ?

Au cours des secondes suivantes, il ne me vint qu'une idée absurde : elle ne s'était pas si mal acquittée de sa tâche, au fond, puisqu'elle avait surmonté à tout le moins le premier obstacle que doit affronter un guide. Les extra-terrestres – au nombre de cinq – étaient capables de la reconnaître, car tous gardaient la tête tournée vers elle. Peut-être les Stellariens l'avaient-ils choisie en fonction de sa petite taille, élément physique identifiable : en ce cas, ils avaient agi avec sagacité.

Un instant plus tard, je fus envahi par un sentiment de peur irraisonnée. J'étais sur le point d'y céder quand me revint un détail mentionné dans le dossier sur les Tau Cétiens : ils s'exprimaient en deçà du seuil auditif humain, et les infrasons suscitent fréquemment des réactions de terreur superficielle. Ils étaient simplement en train de discuter à mon sujet.

Non sans peine, je repris mon calme. J'eus envie de maudire Tinescu de ne pas m'avoir averti que le guide était une femme. Mais les Stellariens avaient fort bien pu, après tout, ne pas le préciser, et de toute façon cela n'avait pas d'importance.

Je la dévisageai plus attentivement, notant maintenant la tension et la lassitude imprimées sur ses traits. Ses yeux présentaient un éclat anormal, dû sans doute aux effets d'un accélérateur de réactions tel que la chronodrine. Confirmation du fait : elle avait des mouvements vifs et saccadés, avec des phases de fixité, comme les tressautements de la tête d'un oiseau.

Espérant manœuvrer avec suffisamment de tact pour ne pas éveiller ses complexes antiterriens, je déclarai :

— J'ai ici un fourgon destiné à recevoir nos visiteurs. Ils sont attendus au Centre d'Accueil des Extra-Terrestres. Vous accepterez peut-être de me présenter à la délégation. Nous

pourrions ensuite prendre ma voiture et nous rendre ensuite au Centre...

— Laissez-moi, fit-elle, les dents serrées. Je les ai conduits ici depuis Tau Céli ; ce n'est pas pour les confier maintenant à des bureaucrates terriens ineptes. Où est-il, votre fourgon ?

— Mais...

Elle s'avança vers moi et, la voyant prête à me balayer littéralement de son chemin, je m'écartai. Autant éviter de donner aux Tau Cétiens, pour leur arrivée, le spectacle d'un échange de coups entre humains. Dans son dos, je fis signe à Asprey qui attendait près du fourgon. Il m'adressa un hochement de tête que la fille surprit mais qui pouvait s'interpréter comme un salut à son intention. Je le savais conscient tout comme moi du risque offert par un guide prêt, à tout moment, à exploser en cédant à ses nerfs.

Je gardais le sourire, au cas où les extra-terrestres eussent été capables d'interpréter les expressions humaines, mais cela ne changeait rien à mon bouillonnement intérieur.

Par bonheur, elle parut favorablement impressionnée par Asprey et Kubishev – peut-être parce que, comme nombre de Stellariens, ils étaient des techniciens. Elle retourna sans tarder vers les Tau Cétiens, à qui elle s'adressa à l'aide d'un transformateur sonique suspendu par une courroie à son épaule.

Pendant que débarquait le reste de l'équipage, la foule observait les extra-terrestres. Elle recula respectueusement tandis que nos visiteurs, avec une hâte contenue, due à l'interaction de leur taux de temps subjectif rapide et de la gravité terrestre de 15 % plus élevée que celle de leur monde, se laissaient conduire par leur guide jusqu'au fourgon. Ils pénétrèrent dans le sas et, ayant revêtu la tenue que lui avait tendue Kubishev, Kay Lee Wong entra à leur suite.

J'agis sans tarder dès qu'elle fut hors de vue. Les guides avaient un rôle bien précis : permettre aux extraterrestres, pendant l'expérience traumatisante d'un voyage stellaire, de s'accoutumer à un seul être humain, avant d'en rencontrer un plus large échantillonnage. Les guides du B.R.C., choisis pour leur adaptabilité et leur stabilité, pouvaient faire face à toute

situation. Mais cette fille, elle, était visiblement dépassée par les événements.

Je courus vers Asprey ; la gravité de son expression m'indiqua qu'il savait les nerfs de la fille prêts à craquer.

— Il y a un téléphone dans la cabine de conduite ? fis-je à voix basse, incertain de l'insonorisation du fourgon.

— Oui.

— Bien. Qui doit se charger des visiteurs au C.A.E.T. ?

— Le Dr bin Ishmael, je crois.

— Parfait ! (C'était un homme digne de confiance, que j'avais déjà rencontré.) Dès que vous serez en route, appelle-le. Dis-lui de séparer le guide des Tau Céliens dès leur arrivée. Qu'on la confie à un médecin et qu'on la bourre de pacificum, qu'on lui fasse absorber de force un repas copieux et qu'on la mette au lit jusqu'à ce qu'elle ait récupéré. On trouvera quelqu'un d'autre pour s'occuper des extra-terrestres. D'accord ?

Asprey hocha la tête :

— Ça ne plaira peut-être pas à bin Ishmael de recevoir des directives.

— Tant pis. C'est un ordre du Bureau et il émane de moi. Qu'il s'en prenne à Tinescu s'il le veut, ou même au ministre. Et maintenant, démarre avant qu'elle commence à avoir des soupçons.

Sans attendre qu'Asprey s'exécute, je regagnai ma voiture à laquelle je donnai l'instruction d'aller au C.A.E.T. Dès qu'elle fut en route, je saisis le téléphone et appelai Tinescu.

Un robot-secrétaire du Bureau, avec son ton à la douceur éternellement exaspérante, m'informa de son absence.

— Oh ! la poisse ! m'exclamai-je. (La machine ne réagit pas, n'étant pas programmée pour répondre aux jurons.) Bon, alors, enregistrez ça : Patron, je suppose que vous êtes au courant des dégâts subis par notre fourgon. Ils ont été réparés à temps, mais quand j'ai rencontré le guide stellarien – au fait, pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que c'était une femme ? – elle a failli me pulvériser !

Je fis le résumé des événements et précisai les précautions que j'avais demandé qu'on prenne au C.A.E.T. Puis j'achevai :

— Je me rends au Centre pour essayer d'arrondir les angles mais je ne sais absolument pas quel résultat ça va donner. Trouvez un spécialiste des relations extra-terrestres dès que vous pourrez !

Je raccrochai et levai la tête en m'apercevant que la voiture avait stoppé sans instructions. Devant moi, je vis une remorqueuse de la police sortir de l'astroport en traînant un véhicule à l'avant cabossé – sans doute celui qui avait défoncé notre fourgon. Comme si cette évacuation ne pouvait pas attendre que j'aie quitté les lieux !

Le signal du téléphone s'éclaira. Peut-être Tinescu de retour dans son bureau. Je pris la communication, mais c'était Rattray.

— Vincent ! Je pensais vous rejoindre au vaisseau mais j'ai été retenu par la police qui voulait des explications sur nos trois bonshommes. Désolé. Tout s'est bien passé ?

— Oui, si vous voulez dire par là que personne n'est mort, rétorquai-je froidement. Mais la situation risque de tourner à la pagaille.

— Rien d'étonnant. Les Stellariens sont sûrement ravis de nous laisser nager avec ces extra-terrestres dont nous ne savons rien. Ça doit flatter cette bande de névrosés ! À part ça je vous appelais...

La balise de la police coupa le faisceau stoppeur qu'elle avait émis pour laisser le passage à la remorqueuse. Ma voiture se remit en marche.

— Oui ? demandai-je.

— C'est à propos de l'inculpation des trois types. Qu'est-ce qui prend à votre patron de ne pas porter plainte ?

— Hein ? Répétez-moi ça, fis-je après avoir repris mon souffle.

— Je voulais que la police les accuse d'avoir causé l'accident volontairement. Mais Tinescu a refusé d'appuyer l'inculpation. Et pas moyen de discuter avec lui : il a prétendu qu'il avait rendez-vous et devait quitter son bureau d'urgence.

— Vous ne les avez pas laissés filer comme ça ? dis-je avec consternation.

— Quand même pas ! Mais on ne peut retenir comme charge que celle de conduite imprudente, à cause de leurs commandes

branchées sur le contrôle manuel. Impossible donc de faire usage du détecteur de mensonges, ce qui fait qu'ils peuvent très bien s'en tirer en racontant n'importe quoi.

— Je vois, murmurai-je. Je suppose que vous avez parlé à Tinescu de la Ligue des Étoiles pour l'Homme.

— Bien sûr que oui.

— Il s'obstine à ne pas les prendre au sérieux.

Je lui racontai l'incident du matin, le tract trouvé dans la case de mon transmetteur, et la façon dont Tinescu avait qualifié la Ligue de groupe de cinglés tout juste bons à croupir dans l'oubli.

— Cinglés ou pas, observa Rattray, on ne peut ignorer leur existence. Des gens qui ont des idées pareilles méritent d'être surveillés. D'une part, vous savez bien que la logique même du voyage interstellaire rend complètement absurde l'idée de conquérir un empire galactique. D'autre part, nous avons une responsabilité envers l'avenir. Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes la seule race à voyager entre les étoiles. Cela nous donne certes une supériorité, mais d'après ce que je sais des Tau Cégiens, ils auraient aussi bien pu se lancer à leur tour dans l'espace et nous découvrir eux-mêmes dans quelques siècles si nous ne l'avions fait les premiers. Sans nul doute, il existe quelque part une race qui a maîtrisé depuis plus longtemps que nous le voyage interstellaire. Qu'arrivera-t-il le jour où nos petites têtes chauvines et creuses seront confrontées avec cette évidence ?

— Je suis de votre avis, approuvai-je. Mais je n'avais pas cette optique sur les Tau Cégiens. Je les savais assez semblables à nous psychologiquement, sinon les Stellariens ne se seraient pas débrouillés avec eux. Néanmoins...

— Un moment. Qu'est-ce que c'est ?

Ces derniers mots s'adressaient à quelqu'un qui venait probablement d'entrer dans le bureau de Rattray. Je n'entendis pas la réponse, mais ce devait être une affaire urgente, car il revint à moi avec l'intention de mettre fin rapidement à l'entretien :

— Vincent, je voulais simplement que vous parliez à votre patron... que vous le persuadiez de porter plainte. Car s'il ne

veut pas agir, c'est moi qui le ferai. Je trouverai un motif quelconque : entrave à la bonne marche du trafic de l'astroport, ou n'importe quoi d'aussi tiré par les cheveux – mais en tout cas je m'arrangerai pour les mettre dans le bain. Ce qui vous prouvera à quel point, moi, je prends ces prétendus cinglés au sérieux !

Dans la lumière neutre du hall de réception du C.A.E.T. – un éclairage pâle et indirect destiné à des créatures habituées à maints spectres solaires différents – je pris par le bras un homme en blouse de laboratoire :

— Est-ce que les Tau Cétiens sont bien arrivés ?

— Je ne suis pas au courant, répondit-il. Mon domaine, c'est Ophiucus. Si vous savez qui les centralise, je pourrai vous aiguiller.

— Je crois que c'est le Dr bin Ishmael.

— Alors c'est le bloc G. Deuxième couloir à gauche, puis premier à droite. Mais attention : le secteur doit être atmosphérisé aujourd'hui, je ne sais pas à quelle heure.

Sans doute, effectivement, était-il déjà « atmosphérisé » – autrement dit rempli d'un air susceptible d'être respiré par les Tau Cétiens. Je le remerciai et suivis la direction indiquée.

Je passai devant l'hôpital, unique dans toute la galaxie connue, dont les médecins étaient prêts tout aussi bien à recoller une jambe cassée qu'à aider à changer de coquille un habitant de Gamma d'Ophiucus ou à remettre en état des branchies flétries d'un natif de Sigma du Sagittaire accidentellement exposé à l'oxygène terrestre. Je longeai également les salles de production d'atmosphères, où des générateurs diffusaient les mélanges gazeux destinés à maintenir en vie nos visiteurs des autres mondes. À un détour du corridor, je faillis me heurter à un chariot-robot rempli de plateaux de bouillie fumante, verdâtre et répugnante pour des yeux humains, mais principe essentiel de la nutrition pour les créatures de Fomalhaut 5. J'adressai mentalement un coup de chapeau aux concepteurs du C.A.E.T., dont la prévoyance avait envisagé tous les supports de vie possibles. Préparer l'accueil

des Tau Céliens avait dû se réduire au simple ajustement de quelques contrôles.

La porte blindée du bloc G me barra le passage. Une odeur insidieuse de chlore m'indiqua que j'étais sur la bonne voie. Suffoquant un peu, j'appuyai sur le bouton de l'annonceur et demandai à voir bin Ishmael.

Au bout de quelques secondes, le bruit des pompes expulsant l'air empoisonné de l'autre côté de la porte m'informa de la venue de quelqu'un. C'était bin Ishmael en personne. Il releva la visière de son casque, dévoilant son visage brun d'Arabe au nez busqué.

— Ah ! très bien ! s'exclama-t-il. Vous êtes Roald Vincent ? Asprey m'a transmis votre message. Venez dans mon labo ; c'est à deux pas d'ici. Je vous dirai où nous en sommes.

Il lança l'ordre de s'ouvrir à une porte située un peu plus loin dans le corridor et me précéda, tout en commençant à retirer sa tenue. Quand nous atteignîmes son laboratoire, il était en combinaison, et les pièces de son équipement étaient prêtes à être empilées dans un coin.

Une bibliothèque occupait la majeure partie du mur principal : rangées de textes et de microfilms, depuis les classiques éculés du XX^e siècle sur les réactions de l'homme face à l'espace, imprimés sur ce matériau désuet : le papier à base de fibre de bois, jusqu'aux plus récents travaux sur cette énigme contemporaine qu'était le métabolisme des Réguliens, avec leurs fantastiques facultés d'adaptation. Sur le bureau se trouvait le double du dossier du B.R.C. concernant les Tau Céliens.

J'eus l'impression que bin Ishmael allait m'être sympathique – plus que je ne l'aurais cru après nos précédentes rencontres, situées sur le plan purement mondain. C'était peut-être une attitude démodée, mais j'aimais bien les gens qui avaient une bibliothèque personnelle, contrairement à Patricia, qui partageait les vues modernes en matière de culture en soutenant que l'accès à une bonne banque mémorielle suffisait amplement.

— Merci de nous avoir signalé l'état de leur guide, dit bin Ishmael en ébouriffant des deux mains ses cheveux sombres. Le

médecin a confirmé votre opinion. Surmenage nerveux au dernier degré. Elle est à l'hôpital sous calmants. Demain, sauf allergies, elle sera établie.

J'eus un soupir de soulagement. Puis un détail me frappa :

— Mais comment allez-vous entrer en contact avec eux jusqu'à son réveil ? Les Stellariens ne nous ont pas suffisamment documentés sur la langue des Tau Céliens pour que nous puissions...

— Aucun problème, répondit bin Ishmael en souriant. Ces êtres sont doués d'une très vive intelligence. Je pense que vous savez à quel point leur mentalité se rapproche de la nôtre ?

— Rattray, le directeur de l'astroport, disait qu'ils auraient pu inventer eux-mêmes le vol interstellaire à l'aide de leurs propres techniques.

— Exact. Ce qui enterre toutes les belles théories sur le rapport entre l'impulsion d'explorer l'espace et le métabolisme basé sur l'oxygène. Mais je sors de mon propos... Je voulais vous dire que les Stellariens les ont découverts par hasard, sans linguistes ni sémanticiens dans leur expédition. Comme ce n'est pas le genre de discipline qu'ils pratiquent, il ne doit pas en exister beaucoup chez eux. Ils ont donc adopté la solution la plus simple : apprendre l'anglique aux Tau Céliens.

— Je croyais que les Tau Céliens communiquaient entre eux par voie subsonique, objectai-je.

— Effectivement. Les Stellariens ont donc construit plusieurs transformateurs soniques pour établir le contact. Notre jeune amie en avait un en sa possession ; je l'ai confié à nos laboratoires pour qu'ils le reproduisent à plusieurs exemplaires. Un instrument ingénieux sur le plan de la fabrication, d'ailleurs. Les Tau Céliens en sont toujours apparemment au stade multilingual. Mais ils pressentent suffisamment bien la théorie de l'information pour admettre que l'anglique, artificiellement forgé pour se modeler le plus possible à la réalité, leur est plus pratique qu'une de leurs langues à l'évolution naturelle. Oui, ce sont certainement les êtres les plus doués que nous ayons rencontrés.

— À l'exception des Réguliens, observai-je.

— Peut-être... Quoique je n'aie jamais déterminé si les facultés des Réguliens viennent d'une intelligence immense ou d'une incroyable faculté d'adaptation.

Je commençais à me sentir plus détendu. Bien sûr, j'avais échoué dans la tâche que m'avait confiée Tinescu : intercepter Kay Lee Wong à l'arrivée. Néanmoins j'avais quand même évité le pire, et nos visiteurs étaient maintenant sains et saufs entre les mains des experts. Normalement j'aurais dû retourner au B.R.C., mais j'avais encore une ou deux questions à poser.

— Qu'allez-vous faire avec eux maintenant ?

— Oh ! comme d'habitude. D'abord étudier la biochimie de leur organisme, afin de nous assurer que nous pouvons les nourrir et les soigner en cas de maladie. En même temps établir un vocabulaire de base dans l'une de leurs langues pour vérifier si leur orientation sémantique en anglique est adéquate. Il y a d'ailleurs toutes chances qu'elle le soit puisqu'ils ont pratiquement les mêmes attributs que nous, y compris la bisexualité. Ensuite leur faire visiter la Terre... mais je ne sais pas encore quand notre service de relations publiques pourra mettre ça sur pied.

— Pourquoi ? Où est la difficulté ? C'est parce qu'il s'agit d'une première visite ?

— Non, c'est à cause de cet ultimatum de la Ligue des Étoiles pour l'Homme.

Je restai sans voix durant quelques secondes. Puis je poussai un soupir.

— Enfin, bon sang, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ça fait trois fois aujourd'hui que j'entends parler de cette Ligue, sans jamais auparavant avoir été au courant de son existence. À quel ultimatum faites-vous allusion ?

— C'est ridicule, bien entendu, mais par mesure de sécurité nous sommes obligés de nous méfier de toute organisation de ce genre. Celle-ci fait beaucoup parler d'elle ces temps-ci. Il semble qu'elle ait des fonds à sa disposition, à en juger par la qualité technique de ses tracts.

— Comme celui-ci ? fis-je en exhibant le pamphlet que j'avais pris à l'astroport.

— Oui, c'est un de ceux que j'ai vus plusieurs fois récemment, répondit bin Ishmael.

— Alors... cet ultimatum ?

— Ils ont envoyé de source anonyme un message pour nous mettre en garde. Ils nous recommandent de surveiller de très près tous nos extra-terrestres, car ils en ont assez de voir se déplacer des monstres en liberté.

— C'est une menace en l'air, non ?

— Possible, mais nous ne pouvons courir aucun risque. Les Stellariens seraient trop heureux qu'il se produise le moindre incident... C'est pourquoi ils ne nous facilitent pas les choses. Songez aux conséquences d'une tentative d'assassinat contre des extra-terrestres ! Et que dire si en plus elle visait les Tau Céliens ?

— Je vois. Je crois que je vais me payer une petite discussion avec Tinescu. Il prétend que la Ligue est parfaitement inoffensive.

— Ah oui ? Qu'il vienne un peu me le dire en face ! s'exclama bin Ishmael en tapant du poing sur son bureau.

— Vous me parliez de vos projets concernant les Tau Céliens, repris-je. Excusez-moi si j'insiste, mais tout ça n'est pas de mon ressort et je suis rempli de curiosité.

— C'est vrai, vous vous occupez davantage des colonies humaines que des relations extra-terrestres, n'est-ce pas ? Je me demande bien pourquoi Tinescu vous a désigné pour cette affaire... Enfin il doit avoir ses raisons.

Il se renversa en arrière et contempla le plafond :

— La prochaine grande étape, ce sera les missions d'observation culturelle. Pour faire des échanges commerciaux avec une autre race, il faut la connaître assez pour savoir ce qui lui convient ou pas. Pour prendre un exemple, les Sagittariens sont coopératifs à cent pour cent. La notion de compétition est exclue de leur psychologie, et celle de violence plus encore. Nous leur fournissons donc sans hésiter des radio-traceurs, qui leur sont d'une grande utilité dans leurs recherches sur la génétique et le façonnage sur mesure des créatures vivantes. Mais comme l'emploi des radio-traceurs suppose l'usage de la

physique nucléaire, nous n'en ferions pas don à une race belliqueuse. Vous me suivez ?

Je hochai la tête. Il énonçait là un principe fondamental de la politique humaine envers les extra-terrestres. Nous nous gardions toujours d'intervenir dans un sens dangereux ou d'interférer dans le cours normal d'une civilisation. Les Tau Cégiens solliciteraient probablement la formule de la propulsion interstellaire. Elle leur serait refusée. Au moment où ils aboutiraient à une langue mondiale unique et aux premiers voyages interplanétaires, ils arriveraient sûrement à inventer eux-mêmes un mode de propulsion. Et – qui sait ? – peut-être serait-il supérieur au nôtre, lequel souffrait de divers inconvénients tels que l'impossibilité de se servir plus d'une fois d'un même propulseur.

Je n'avais plus grand-chose à faire là. J'allais me lever quand le téléphone se manifesta.

— Docteur, nous avons fini l'examen du transformateur sonique et nous sommes prêts à le reproduire. Vous voulez le récupérer ?

— Merci, oui. Faites-le porter à mon bureau, répondit bin Ishmael.

Il raccrocha et me regarda :

— Avant votre départ, il serait peut-être bon que les Tau Cégiens vous rencontrent. S'ils sont contrariés d'avoir été séparés de leur guide, une entrevue avec un représentant du B.R.C. pourrait arranger les choses. Leur impression des humains n'est guère favorable, et on les comprend. Les Stellariens y sont allés avec leurs gros sabots. Ils ont commis un grand nombre d'erreurs, à commencer par leur choix des membres de la délégation.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, vous ou moi aurions choisi deux scientifiques et deux psychologues, ou l'équivalent le plus proche. Les Stellariens, eux, ont pris des hauts fonctionnaires, des hommes politiques. Seul l'interprète a conscience, par exemple, que la lenteur de nos réactions n'est pas une marque de stupidité mais le signe d'un taux métabolique moins élevé. (Il se tourna vers un

placard placé derrière lui.) Ce qui me rappelle que je vais être à court de chronodrine. Il faut que j'en fasse livrer.

J'hésitais, assez peu enclin à me laisser entraîner dans cette affaire. Puis je me souvins des quolibets dont on gratifiait mon rôle aux « Relations Pauvres », et je pris ma décision. La responsabilité du Bureau tout entier était engagée, et si quelque chose tournait mal, je pourrais avoir à en pâtir, même si les relations extra-terrestres n'étaient pas ma partie. Je tendis le bras pour recevoir la piqûre de chronodrine que me proposait bin Ishmael.

L'épreuve ne fut pas trop pénible. L'interprète, un nommé Shvast, était bien, comme l'avait annoncé bin Ishmael, le plus intelligent des cinq. Engoncé dans ma tenue pressurisée gluante, au milieu du sombre mélange gazeux qui pour les Tau Cégiens était un air frais et respirable, j'avais la nette impression que Shvast censurait dans les deux sens la conversation, dans un souci de formalisme diplomatique. Son discours au débit accéléré semblait en effet parfois dans le bredouillage, alors que les paroles des autres visiteurs paraissaient parfaitement denses et maîtrisées. Le plus important hiérarchiquement semblait être celui qui se nommait Vroazh. Je tentai de l'identifier et de le distinguer de ses compagnons grâce à des particularités physiques : la pâleur des coussinets plats et préhensiles qui lui tenaient lieu de mains, les poches de graisse rebondies sous chaque bras. Je ne m'occupais pas des vêtements (comme les humains, ils en portaient : des costumes élaborés, de couleurs diverses), car la prochaine fois ils risquaient de ne pas avoir les mêmes.

Nous nous limitâmes à des généralités. Vroazh demanda bien sûr où était Kay Lee Wong. Je répondis qu'elle n'était responsable que du voyage, et que maintenant c'était le riche et puissant Bureau des Affaires Culturelles (plût au ciel que ce fût vrai) qui avait pris en main leur sécurité et leur bien-être. L'installation leur convenait-elle ? Shvast dit que oui mais que peut-être quelques modifications... J'assurai qu'on allait s'en occuper. La nourriture était-elle à leur goût ? Shvast répondit encore par l'affirmative, tout en soulignant qu'un certain plat avait une saveur qui... Je pris note afin de signaler aux

biologistes que leur travail de synthèse n'était pas encore totalement au point. Et leurs bagages étaient-ils arrivés en bon état ? Shvast l'admit mais signala qu'un objet très précieux avait été un peu éraflé et que... Je promis qu'il serait réparé par les artisans les plus qualifiés.

Et ainsi de suite. Je pris congé dès que la courtoisie le permit, tout en me souvenant, après avoir entendu parler de nourriture, que je n'avais toujours pas déjeuné. De l'autre côté du sas, bin Ishmael me remercia chaleureusement de mon concours, mais je lui fis sentir qu'il forçait la note :

— J'agis surtout dans mon intérêt. Si un incident se produit, c'est le Bureau qui sera responsable, et ma réputation en souffrira.

— Vous êtes cynique, observa bin Ishmael en m'aidant à retirer ma tenue.

— Non, non, je suis sincère, protestai-je.

Et c'est vrai que je l'étais. Aussi fus-je vexé quand il répliqua :

— Alors vous êtes pire que cynique : il n'y a pas de mot pour vous qualifier. Bon, tenez-vous tranquille pendant que je défais ce joint, voulez-vous ?

Je pris un malin plaisir à ne pas retourner directement au Bureau. Après tout, j'avais droit à mon temps de repas même si l'heure était passée. J'enjoignis à la voiture de me conduire à un restaurant des environs et de rentrer seule au garage.

Au cours de cette matinée j'avais appris au moins deux choses dignes d'attention. Je les passai en revue tout en déjeunant.

La première était la moins importante. C'était bien beau de la part du B.R.C. de mettre une sourdine à l'arrogance des Stellariens pour ne pas envenimer les relations entre eux et la Terre. Toutefois cela ne se défendait plus quand ils allaient jusqu'à mêler une autre race à une querelle privée. Il me fallait absolument découvrir pourquoi Tinescu – qui était concerné au plus haut échelon – avait laissé la situation se dégrader à un point aussi alarmant.

La seconde était plus grave. Ma réaction au tract de ce matin avait instinctivement recoupé celles de Rattray et de bin Ishmael – qui étaient plus au courant de la réalité des affaires interstellaires que nous, membres du B.R.C. Il n'était plus possible de qualifier de secte d'excentriques la Ligue des Étoiles pour l'Homme. Que l'accident de notre fourgon fût prémédité ou non, que ses auteurs eussent été prévenus ou non de l'arrivée des Tau Cétiens, il n'en restait pas moins qu'une idéologie délirante capable a priori de susciter de tels actes était un danger en soi.

J'aurais à rédiger un rapport sur mes activités de la journée. Par le choix des termes et le poids que je leur donnerais, je devrais grâce à ce rapport convaincre Tinescu qu'il avait tort. Exercice passionnant de sémantique pratique. J'étais plongé dans son élaboration quand je revins au Bureau.

Avec surprise, je vis Jacky Demba sortir par la grande porte au fronton de laquelle était gravée la devise du B.R.C. – l'ancienne formule grecque qui, pour éviter les faux pas, devait servir de préalable à tout contact avec les races des autres mondes : CONNAIS-TOI TOI-MÊME ! Il était en conversation animée avec un extraterrestre : un Régulien, pour être plus précis – un être splendide, comme tous ceux de son espèce.

Le Régulien, conscient de ma présence bien avant Jacky grâce à ses sens hyperdéveloppés, m'adressa un signe comme s'il me reconnaissait. Ce qui me plaça dans une position des plus gênantes. Les différences qui permettaient aux Réguliens de se distinguer entre eux étaient bien trop subtiles pour pouvoir, sans entraînement, être perçues par un humain. À ma connaissance, ce pouvait être aussi bien le Régulien à qui j'avais parlé ce matin, après l'accident de la fusée, que n'importe quel autre sujet rencontré par hasard au Bureau, au cours d'une visite effectuée lors des dix dernières années.

Je souris comme si je me rappelais spontanément le nom de l'extra-terrestre, tout en comptant sur Jacky pour me tirer d'affaire. Il était plus habitué que moi à cette race et savait mieux identifier ses représentants.

Mais il ne parut pas deviner mon embarras – pas tout de suite, en tout cas. Il se contenta de me saluer de la main en disant :

— Alors, Roald, tout s'est bien passé ?

— Plus ou moins. Où t'en vas-tu ?

— J'ai fini ma journée, fit-il, décontenancé par ma question.

Je consultai ma montre et vis qu'il était 16 h 30 passées, heure habituelle de la fermeture des bureaux. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si tard ! Je pestai intérieurement contre cette journée perdue.

— Le patron est encore là ? demandai-je.

— Je crois que oui, mais sans doute pas pour longtemps. Il attend peut-être ton rapport ?

Il s'adressa au Régulien qui, par politesse, affectait de ne pas écouter :

— Anovel, voici Roald Vincent, l'un de mes collègues...

Je l'interrompis, trop heureux d'être enfin renseigné :

— Nous nous sommes déjà rencontrés ce matin. J'espère que vous êtes complètement remis des suites de l'accident ?

— Oui, je vous remercie. Il faudrait l'équivalent d'une explosion nucléaire pour m'entamer la peau.

Le Régulien me tendit le plus mince de ses deux « bras » droits et je serrai la « main » à huit doigts qui se trouvait à son extrémité. Cette race avait un sens des convenances absolument irréprochable.

Comme tous les spécimens adultes de son espèce, Anovel mesurait environ un mètre quatre-vingts, et sa ressemblance avec la race chevaline était remarquable. Il avait la même tête allongée à l'expression un peu triste, les mêmes naseaux que le cheval terrestre. Mais sa peau était bleu vif et sa crinière jaune doré. Il possédait quatre bras, membres aux jointures multiples dont les deux plus frêles s'achevaient par ces « mains » à l'incroyable dextérité, tandis que les deux autres étaient musclés comme les pattes arrière d'un percheron. Par respect des coutumes terrestres, il portait un kilt noué à la taille et tombant jusqu'aux genoux de ses longues jambes recourbées en arrière. Il n'avait aucun autre vêtement – et à vrai dire n'en avait nul besoin, car ces créatures paradoxales pouvaient vivre à l'aise en supportant des variations de température de l'ordre de deux cents degrés. Seules parmi toutes les races connues, elles étaient en outre capables de respirer indifféremment l'oxygène, le chlore ou le fluor de leur monde d'origine.

— Vous vous connaissez ? s'étonna Jacky.

Je lui donnai quelques explications et il fit un signe d'assentiment :

— Je vois. Eh bien, vous aurez une autre occasion de vous retrouver ce soir, car j'ai invité Anovel chez moi. J'ai pensé qu'il pourrait se plaire en compagnie des autres personnes que j'ai conviées. À propos, pendant que j'y pense : j'ai parlé à Patricia au déjeuner et elle est d'accord ; vous venez tous les deux.

Brave Jacky, toujours épatant ! Je lui fis un large sourire et m'excusai de devoir les quitter, prenant le départ imminent de Tinescu comme prétexte pour m'esquiver.

Le patron était encore dans son bureau, mais pas seul.

— Entrez, Roald ! me cria-t-il. Voici l'inspecteur Klabund de la Police Mondiale, district de la côte du Pacifique. Vous tombez bien, je crois qu'il veut vous parler.

À moi ? Je me demandais bien pourquoi. Cependant j'obéis docilement et pris place sur le siège que me désignait Tinescu. L'inspecteur était un homme de haute taille aux courts cheveux châains et aux yeux bruns enfoncés dans leurs orbites. Il devait avoir une dizaine d'années de plus que moi.

— Avant que l'inspecteur commence, reprit Tinescu, j'ai une ou deux questions à vous poser. Les Tau Cétiens sont arrivés à bon port, c'est parfait. Mais il y a ce message hystérique que m'a envoyé Rattray, le directeur de l'astroport...

Il s'interrompt, peut-être à la vue de mon expression.

— Hystérique ? Vous voulez rire, fis-je sèchement. L'accident de notre fourgon a été causé délibérément. J'en ai la certitude.

Tinescu ferma les yeux et soupira :

— Bon, j'en resterai là. C'est précisément pour cette raison que l'inspecteur Klabund est ici.

— Mais nous ne sommes pas dans le district de la côte du Pacifique, objectai-je.

— Exact, intervint Klabund. J'enquête sur l'accident de fusée d'hier.

Plusieurs choses se recoupèrent dans mon esprit. Je me penchai vers l'inspecteur :

— C'est vous qui avez amené Anovel ici ?

— Le Régulien ? Oui.

— Vous soupçonnez donc que la fusée a été l'objet d'un sabotage ?

— Vous avez l'esprit vif, Mr Vincent, rétorqua Klabund placidement. En fait, au stade où nous en sommes, je m'appuie principalement sur le témoignage d'Anovel. Il affirme avoir entendu, une fraction de seconde avant l'explosion, un bruit strident qui n'était pas celui des réacteurs. Je l'ai fait venir ici pour lui faire passer des tests d'acuité auditive. Il les a réussis à cent pour cent.

— C'est normal. Les Réguliens ont des facultés étonnantes. Mais... (J'hésitai avant de me lancer plus avant.) Pensez-vous vraiment qu'on aurait pu provoquer cette explosion dans le

simple but de détruire un extra-terrestre ? De toute façon, chacun sait qu'un Régulien peut supporter sans dommage des chocs assez violents pour réduire un homme en bouillie !

— D'accord, objecta Klabund, mais des gens assez fous pour être convaincus de la « supériorité naturelle de l'Homme » pourraient très bien ne pas en tenir compte.

La conclusion qui s'imposait était assez épouvantable :

— Vous voulez dire, repris-je, que nous avons affaire à des fanatiques prêts à tuer leurs congénères simplement pour anéantir quelques extra-terrestres ?

— Je n'ose pas l'affirmer. Mais on le dirait bien. (Klabund consulta un calepin.) Bon, Mr Vincent, si j'ai bien compris, vous avez trouvé ce matin dans votre bureau un tract diffusé par la Ligue des Étoiles pour l'Homme ?

— C'est exact. J'en ai parlé à Mr Tinescu qui m'a conseillé de ne pas en tenir compte. Il m'a dit que la police avait enquêté sur la Ligue il y a trois ans et l'avait considérée comme inoffensive.

— C'était la vérité... à cette époque. Mais, depuis, ils ont été abondamment financés. Était-ce la première fois que vous entendiez parler d'eux ?

— Je pense, oui. Mais ça n'a été qu'un début. Les hommes qui ont défoncé notre fourgon à l'astroport avaient de ces tracts plein leur voiture.

— Je sais. Pouvez-vous me préciser quelle est votre fonction, ici, Mr Vincent ?

— Je suis adjoint au directeur et responsable de l'étude culturelle des colonies humaines.

— Ce qui signifie quoi, en détail ?

Je sollicitai Tinescu du regard, mais Klabund ajouta :

— Non, non, expliquez-moi ça vous-même !

Un peu pris au dépourvu, je déclarai :

— Eh bien, comme vous le savez sans doute, il existe deux colonies humaines : Viridis, sur 61 du Cygne, et Stellaris, sur Epsilon d'Eridan. Conformément aux règlements établis lors de leur fondation, nous pouvons y maintenir des missions d'observation, et il y a deux services ici qui centralisent les informations qu'elles envoient : le mien pour le domaine socioculturel et celui de Jacky Demba pour le domaine

technique. Nous servons d'intermédiaires, c'est-à-dire que nous transmettons les rapports au centre d'intégration qui les analyse.

— Je vois. Donc, si j'ai bien compris, la nature de vos attributions implique que vous vous intéressiez davantage à Viridis qu'à Stellaris.

— Évidemment.

— Pouvez-vous développer votre pensée ?

— Si vous voulez. Viridis a été établie il y a cent dix ans par une communauté de néo-rousseauistes qui voulaient revenir à une civilisation prétechnologique. Sur Terre ils auraient été un objet de dérision. Mais, à l'époque, les sociologues insistaient sur la nécessité de trouver une solution de rechange à la civilisation de masse. Et, sous leur pression, le gouvernement a accepté d'approuver officiellement cette colonie et de la financer.

— Ils s'en sont bien tirés ?

— Très bien. La moitié de la musique, de la poésie et de l'art dramatique modernes sont d'origine viridienne. Leur société a une richesse, une profondeur qui manquent à la nôtre.

— Vous la préférez à celle des Stellariens ?

— Je dois avouer que oui. Stellaris a été fondée pour voir jusqu'où pouvait aller une société purement orientée sur la technologie. Dans leur branche, les Stellariens ont remporté des résultats remarquables ; leur niveau de mécanisation est étonnant. Bien sûr, mon service a seulement à étudier les conséquences sociologiques de cette... euh... expérience.

— Je comprends, murmura Klabund. Mr Vincent avez-vous jamais été membre de la Ligue des Étoiles pour l'Homme ?

J'avais toujours été fier de ma vivacité intellectuelle, mais la rapidité de ma réaction m'étonna moi-même autant que Tinescu et Klabund. Sans doute était-ce dû aux derniers effets de la chronodrine que bin Ishmael m'avait injectée pour accélérer mon temps subjectif jusqu'au niveau de celui des Tau Cégiens. Je réprimai la dénégation furieuse qui me venait aux lèvres. La question qu'on me posait était manifestement destinée à me prendre par surprise, afin de m'arracher une réponse non préméditée. Et pourquoi ?

Logiquement, pour une seule raison : parce que Klabund me soumettait en secret à un détecteur de mensonges.

C'était une question de principe : je n'admettais pas que la société ait le droit de violer l'intimité mentale d'un individu sain d'esprit. Je tendis la main vers l'adresseur posé sur le bureau et le poussai de côté, car c'était le seul objet assez gros pour dissimuler le détecteur de mensonges à ma vue.

Je ne m'étais pas trompé. L'appareil oblong et plat était bien là, sa face éclairée tournée vers Klabund, avec des fils fins comme une toile d'araignée qui contournaient le bureau pour se diriger vers moi.

Je fus saisi d'une colère glaciale.

— Inspecteur, dis-je d'une voix blanche, de quel droit utilisez-vous cet instrument sans mon autorisation ?

Klabund manifesta une certaine gêne. Il déglutit et quêtâ le regard de Tinescu. Ce dernier eut une toux embarrassée :

— C'est moi qui ai demandé qu'on s'en serve, Roald.

— Vous pourriez *peut-être* me dire pourquoi !

— Parce que c'est à cause de vous que la propagande de la Ligue a été diffusée par nos circuits de transmission.

Je mis un certain temps à digérer cette assertion.

— C'est une supposition insensée, dis-je finalement.

— Vous croyez ? J'aurais préféré que vous ne réagissiez pas si vite, Roald. J'aurais aimé voir confirmée la dénégation que vous n'avez pas daigné nous faire. (Tinescu se passa la main sur le visage d'un geste las.) Bon je vais vous parler franchement. Vous avez eu des ennuis ces temps derniers avec les rapports sociologiques sur Stellaris, n'est-ce pas ?

— Certainement. L'intégration a pris un retard anormal dans le traitement du rapport 8 c. Si vous ne m'aviez pas expédié à l'astroport, je comptais aller leur secouer les puces aujourd'hui.

— Je sais. Eh bien, ce retard n'était pas accidentel. Il y a à l'intégration une cellule de sympathisants de la Ligue qui comprend notamment deux programmeurs. Ils ont falsifié les informations envoyées par nos missions d'observation. Tomas l'a découvert il y a quelques jours et m'a prévenu. Je lui ai dit de ne parler de rien tant que nous ne connaîtrions pas la raison probable de ce sabotage, et la nature exacte des altérations. J'espérais... Oui, vous voulez dire quelque chose ?

Tinescu haussait les sourcils en me voyant prêt à prendre la parole.

Ma colère se calmait. Il fallait bien que Tinescu ait eu des raisons graves pour avoir commis une telle entorse aux usages : me faire tester à mon insu par un détecteur de mensonges.

— Micky Torres s'est rendu compte de quelque chose, déclarai-je. C'est à ce sujet que je devais l'appeler aujourd'hui. En fait, c'est même le motif principal de la visite que je dois lui rendre en Angleterre ce week-end. Il s'est plaint d'anomalies dans les rapports 8 a et 8 b que nous lui avons envoyés le mois dernier. Je pensais que ses critiques étaient excessives, et j'avais l'intention de revoir les dossiers avec lui pour aplanir les choses. Bien sûr, ce que vous me dites change tout. À part ça, je ne vois toujours pas en quoi je suis mêlé à cette affaire.

— C'est ce que j'allais vous expliquer. Notre idée était, en laissant libres de leurs mouvements les partisans de la Ligue, de les inciter à pécher par excès d'audace. Le calcul a réussi : ils se sont mis en quête de nouvelles recrues ; et, tout naturellement, vous avez été l'un des premiers à qui ils ont pensé.

— Tout naturellement ? répétai-je. C'est un comble...

— C'est vous qui le dites, fit-il d'un ton acerbe. Enfin, Roald, voyez les choses en face : vous êtes l'un des plus doués de nos collaborateurs, et vous préférez passer gentiment votre temps à tournicoter autour des activités artistiques de Viridis, plutôt que de faire un travail en rapport avec vos capacités. À savoir : vous lancer dans les relations extra-terrestres et accomplir enfin quelque chose d'utile !

— Je ne vous permets pas..., m'écriai-je.

— Prenez ça comme vous voulez, mais c'est la vérité, même si elle est dure à avaler. Et je ne suis pas le seul à le penser. C'est si flagrant que même les types de la Ligue ont eu leur idée là-dessus. Ils en ont conclu que vous détestiez les extra-terrestres et n'aviez pas envie de tremper dans les affaires qui les concernent. Et ils se sont mis en tête que vous étiez un sympathisant en puissance.

Klabund toussota :

— Il est peut-être inutile que je reste plus longtemps.

Il évitait mon regard ; il était évident qu'il m'en voulait de l'avoir mis dans une situation délicate en le prenant en flagrant délit d'infraction à la loi. Sans doute ferait-il tout à l'avenir pour ne plus avoir affaire à moi.

Tinescu prit congé de lui et, dès qu'il fut parti, je donnai libre cours à la fureur que je n'avais pas voulu laisser éclater devant un étranger. J'en étais d'ailleurs le premier surpris, car jamais je n'avais osé parler à mon supérieur avec une telle violence.

— Vous pouvez toujours prétendre que je végète, mais il y a une chose que vous ne pouvez pas nier, c'est que mon service *marche* ! C'est peut-être très bien de travailler dans les relations extra-terrestres, mais *moi* je n'ai jamais été responsable d'un gâchis pareil à celui de ce matin. Joli résultat : le Bureau s'est laissé complètement piétiner par les Stellariens, on a dû accueillir la délégation sans même avoir été prévenus, leur guide était au bord de la dépression nerveuse, et j'en passe !

— Roald ! dit Tinescu en se levant. C'est moi qui suis le patron ici, pas vous ! Si vous êtes si fier de la bonne marche de votre service sans histoires, essayez un peu de vous attaquer à quelque chose de *compliqué* ! Je pourrais nommer à votre poste une douzaine d'individus compétents. Je pourrais faire quitter

son université à Micky Torres et le bombarder à votre place sans même lui faire faire une année de stage d'étude. Vrai ou faux ?

— Micky Torres est une exception, ripostai-je faiblement.

— Exception ? Laissez-moi rire ! Et en plus il est de vingt ans votre cadet. En tout cas le fait est là : vous n'avez aucun droit d'accuser le Bureau de se faire... comment dites-vous ?... *piétiner* par les Stellariens, sauf si vous prouvez que vous étiez capable de mieux régler la situation. Je ne nie pas que ce soit le cas, mais comment voulez-vous qu'on le sache si vous ne vous décidez pas à sortir de votre petit bureau bien douillet pour passer aux actes ?

Il se rassit en soufflant bruyamment. Je restai un long moment à le dévisager, incapable de prononcer la moindre phrase.

— Bon, allez, Roald, reprenez votre calme et rentrez chez vous, soupira-t-il enfin. Et rappelez-vous l'opinion que j'ai : c'est que tout le monde a confiance en vous excepté vous-même. Si vous êtes d'accord avec moi à la réflexion, vous aurez envie de faire ce que j'attends de vous.

Quand je regagnai mon appartement, mon exaspération était entièrement tombée. Je comprenais que Tinescu avait été sous pression et ne lui en voulais pas d'avoir explosé contre moi. Bien sûr, j'étais encore assez tendu. Il m'arrivait si rarement de perdre mon sang-froid que j'en subissais longtemps le contrecoup. Mais un bain chaud me soulagerait.

Cela dit, en faisant mon examen de conscience, j'avais un grief de plus à ajouter à la longue liste de ceux que Tinescu avait énoncés à mon égard. Je m'étais rendu coupable d'une erreur stupide. Sans doute à cause de mon dédain pour Stellaris et ses habitants vaniteux, j'avais si peu prêté attention aux récents rapports sociologiques que je n'avais pas même remarqué les fausses informations insérées entre la réception et le dispatching. Mais j'aurais dû normalement les repérer bien avant que Tomas s'en avise à l'intégration.

Et dans quelle mesure les falsifications avaient-elles touché les détails relatifs aux Tau Cétiens ?

À partir de ce moment je me mis vraiment à avoir honte de moi. Comme me l'avait appris le dossier du B.R.C., les Tau Cétiens en étaient à peu près au niveau de la race humaine au début du XX^e siècle. Ils étaient compétents en tant qu'astronomes, chimistes, architectes ou ingénieurs ; ils commençaient seulement à jeter les bases de disciplines plus complexes telles que la psychologie. Une race pareille était de la dynamite en puissance. En dernier ressort il se pouvait fort bien qu'elle soit utilisée comme arme de guerre par les Stellariens contre la Terre.

J'avais donc péché par inadvertance et j'étais prêt à me racheter. Mais pourquoi n'arrivais-je pas à me libérer de ma tension, même dans mon bain, soumis à l'action lénifiante des masseurs automatiques ?

La réponse m'apparut avec une brutalité soudaine, et je la formulai à haute voix :

— Bien sûr, c'est parce que j'ai peur de me faire tuer.

C'était peut-être illogique mais c'était un réflexe profondément enraciné dans l'esprit de l'individu, et qui n'avait fait que devenir plus vivace en cette époque où la durée de vie s'était considérablement accrue. Face à la menace d'un danger, réagir par la crainte instinctive. Or, voici ce que mon instinct me disait : comme l'avait suggéré Klabund, l'accident de la fusée pouvait fort bien être dû à un sabotage ; ce sabotage pouvait avoir été causé par la Ligue des Étoiles pour l'Homme ; et j'avais pour ma part attiré l'attention de ladite Ligue...

Enchaînement normal qui ne faisait que rendre mon humeur plus dépressive. Heureusement, quand je fus sorti de mon bain, le téléphone sonna pendant que j'étais en train de m'habiller, et c'était Patricia. Instantanément s'envolèrent mes soucis (je craignais simplement qu'elle ne m'en veuille de lui avoir fait faux bond pour le déjeuner).

Mais elle me sourit en plissant les lèvres pour m'adresser un baiser, le visage en gros plan près de l'objectif, avant de se reculer en montrant qu'elle ne portait sur elle qu'une serviette de bain.

— Comment te sens-tu, chéri ?

— Mieux depuis que je te vois. Au fait, à propos de ce déjeuner...

— Ne t'inquiète pas. Jacky m'a expliqué que tu avais été envoyé d'urgence à l'astroport.

— Oui, pour accueillir des Tau Cétiens avec leur guide : une espèce de Stellarienne hystérique.

— Je vois, on s'amuse avec les autres femmes.

— Si ça peut te faire plaisir, elle m'a traité de bureaucrate terrien inepte.

Elle éclata de rire et faillit en lâcher sa serviette :

— Tu as bien parlé de Tau Cétiens ? Mais nous n'avons jamais reçu leur visite. C'est la race découverte par les Stellariens ?

— En effet.

Je lui fis le résumé des événements de la journée.

— Heureusement que tu t'en es tiré sans trop d'ennuis, conclut-elle. Et pour les loger, pas de problème ?

— Tout s'est bien passé.

— Je tâcherai de les voir, puisque je passe devant le C.A.E.T. en allant travailler. On peut les apercevoir de la rue ?

— Non, ils sont dans le bloc G, à l'arrière des bâtiments. J'espère que ce soir ils sont bien bordés dans leur lit.

— Tu aimerais être un Tau Cézien ? ironisa Patricia.

— Non, car si j'étais d'une autre planète tu serais pour moi un objet de répulsion. Ce serait quand même trop triste.

— Comme tu es galant, Roald, quand tu t'y mets. Tu viens me prendre avant d'aller chez Jacky ?

— D'accord. Tu crois vraiment que tu as besoin de t'habiller différemment ?

— Si c'est ton optique pour passer la soirée, il était inutile d'accepter l'invitation de Jacky, fit-elle en riant. Bon, viens vers 7 heures et tu me trouveras sur mon trente et un.

— Quel dommage, soupirai-je. Enfin, il y a toujours un « après », n'est-ce pas ?

Les choses tournèrent de telle sorte que, quand j'eus fini de lui dire bonsoir, elle fut obligée de se *remettre* sur son trente et un – ce qui à vrai dire ne semblait pas l'avoir contrariée outre mesure. Bref, nous arrivâmes avec plus d'une demi-heure de retard. Ce fut Madeleine Demba qui nous ouvrit. C'était une jolie femme mince, un peu plus âgée que Jacky, d'origine indonésienne et hollandaise. Ils avaient rabattu la plupart des murs, ce qui permit à Jacky, en train de préparer des boissons au bar dans le fond du living, de nous apercevoir dès notre arrivée.

— Vous êtes en retard, nous cria-t-il, mais vous n'êtes pas les derniers ! Anovel n'est pas encore là. Je lui ai dit de ne venir qu'à 8 heures afin que chacun puisse faire connaissance avant, car une fois arrivé il sera le point de mire. Vous prenez un verre ?

Comme il l'avait annoncé, les invités étaient peu nombreux. Je connaissais déjà deux personnes : Helga Micallef, qui travaillait à la section de biochimie du Bureau, et Janna, la fille de Jacky, âgée de dix ans, pour l'instant en grande conversation dans un coin avec un jeune homme au teint pâle.

Pendant que Jacky s'affairait auprès de Patricia comme il le faisait toujours avec les femmes au physique séduisant, je remarquai quelqu'un d'autre : un homme en costume de tweed dont les traits me semblaient plus ou moins familiers.

Subitement, mon imagination substitua au tweed l'uniforme rouge des spationautes, et je reconnus le personnage : c'était l'officier à qui j'avais parlé à l'astroport, après l'atterrissage du vaisseau stellarien. J'allai vers lui et me présentai, et je vis qu'il se souvenait de notre rencontre.

— Ravi de vous connaître, fit-il en me serrant la main. Je suis Martin van Hoff, le cousin de Madeleine.

— Avez-vous enfin trouvé ce qu'il y avait de différent dans cet astronef ? demandai-je pour meubler la conversation.

— Pas encore. J'ai demandé à un officier stellarien si je pouvais monter à bord, mais il m'a éconduit en le prenant de haut. Ils sont toujours aussi arrogants, c'est plus fort qu'eux. Mais enfin on les comprend, si c'est là le prototype de ce qu'ils sont capables de faire aujourd'hui. Ce vaisseau est une merveille ! Ce n'est pas lui qui irait faire naufrage en plein espace !

— Naufrage ? me récriai-je. Mais c'est une chose qui ne se produit jamais.

— C'est pourtant ce qui est arrivé au premier vaisseau que nous avons construit sur Terre. Il s'est perdu corps et biens quelque part au large d'Alpha du Centaure. C'est ainsi que nous avons découvert par la force des choses qu'un propulseur interstellaire ne pouvait servir qu'une fois. Le champ de propulsion déforme de façon permanente les orbites des électrons au centre des générateurs et modifie irréversiblement les propriétés physiques de la matière dont ils sont construits. C'est ce qui rend la navigation stellaire si ruineuse. Quand un astronef doit disposer de cinq ou six propulseurs de rechange...

Il s'interrompit, les yeux écarquillés, et frappa sa paume du poing :

— Maintenant que j'y pense, c'est peut-être ça qui...

Je n'entendis pas le reste de sa phrase : la sonnerie cristalline de la porte d'entrée venait de retentir, et comme nous n'attendions plus qu'un seul invité – un visiteur d'une nature très spéciale – chacun se tut et fixa son regard sur Jacky qui allait ouvrir.

Il ne s'était pas trompé en disant que le Régulien serait le point de mire. À l'exception peut-être d'Helga Micallef, aucune des personnes présentes n'avait jamais dû penser qu'elle aurait un jour l'occasion de rencontrer un extra-terrestre au cours d'une réunion mondaine. Constatation attristante : plus d'un siècle après la découverte des premières races galactiques intelligentes, il était pratiquement impossible à des individus nés sous un soleil différent de franchir la barrière des nourritures et des atmosphères.

— Anovel ! s'exclama Jacky. Je suis ravi que vous ayez pu venir. (Il pivota et dirigea l'extra-terrestre vers nous.) Mes amis, vous avez sans doute entendu dire qu'il y avait un Régulien parmi les passagers de la fusée qui a explosé la nuit dernière, et qu'il a participé activement au sauvetage. Eh bien, le voici.

Le Régulien sembla devenir d'un bleu plus brillant – comme un humain qui se met à rougir. Mais ce devait être un effet de mon imagination. Le processus évolutif qui avait engendré ces merveilleuses créatures devait avoir éliminé depuis longtemps de tels réflexes superficiels.

— Bonsoir à tous, fit-il aimablement.

Il y eut un chœur de réponses plus ou moins nerveuses. Janna fut la seule à ne pas manifester d'embarras ; elle s'avança et, du haut de ses dix ans, toisa l'arrivant.

— Vous êtes un *vrai* Régulien ? demanda-t-elle.

Je regardai Patricia avec un sourire, mais elle avait le visage contracté. Sans doute craignait-elle que la conduite de la fillette n'offusque l'extra-terrestre.

Mais ce ne fut pas le cas. Penchant de côté sa longue tête, Anovel répondit simplement :

— Oui. Et vous, vous êtes une vraie petite fille ?

Il y eut un rire général qui détendit l'atmosphère. Jacky fit les présentations et se rendit au bar.

— Anovel, buvez-vous des boissons alcoolisées ?

— Elles ne nous causent pas les mêmes effets qu'à vous, mais j'aime bien le goût de votre vin rouge. Si vous en avez à m'offrir...

— Bien entendu ! (Jacky sortait une bouteille et remplissait un verre, tout en parlant sur un ton volubile pour masquer sa nervosité.) Dites-moi, fit-il en tendant le verre à Anovel, que buvez-vous pour oublier vos soucis ? De l'acide nitrique ?

— Je crois que nous ne possédons pas l'équivalent de ce qu'est pour vous l'intoxication alcoolique, déclara Anovel avec une imitation de rire humain parfaitement élaborée. La substance que nous appelons *darboonja* est peut-être ce qui s'en rapproche le plus par les effets. C'est un composé de fluor et de carbone qui entraîne un accroissement de la mémoire visuelle.

— Asseyez-vous, je vous en prie, murmura Madeleine.

— Je vous remercie mais je serai mieux par terre. La cambrure de mes jambes n'est pas adaptée à vos sièges.

Il choisit un endroit près du bar et s'accroupit d'un seul mouvement en adoptant une posture décontractée. Janna vint le rejoindre avec excitation en lui demandant comment était sa planète natale.

Il y eut un silence gêné, et tout le monde observa le Régulien dont la tête gracieuse s'inclinait selon un angle cocasse vers l'enfant. Finalement on persuada Janna de dire bonsoir et d'aller se coucher. Tout en la regardant prendre congé de mauvais gré, Jacky se mit à rire.

— Elle va se vanter auprès de tous ses camarades d'école de vous avoir rencontré ! dit-il à Anovel.

En réponse, celui-ci lui adressa un de ses sourires étrangement tristes ; et il me vint à l'esprit que dans la génération de Janna, au moins, il ne devait pas y avoir d'adeptes en puissance de la Ligue des Étoiles pour l'Homme.

Nous dégustâmes alors la délicieuse cuisine de Madeleine. Anovel était le premier à la savourer ; il expliqua que les mets terriens n'avaient pratiquement pour lui aucune valeur nutritive, mais que – comme pour le vin – il en appréciait le goût exotique. Le métabolisme des Réguliens, on le savait depuis longtemps, leur permettait d'absorber toute substance organique basée sur le carbone, et même plusieurs qui ne l'étaient pas. Anovel avait déjà expliqué que l'explosion d'une fusée ne saurait lui causer de dommages corporels et que seule une explosion nucléaire y parviendrait. Apparemment, il était tout aussi impossible de l'empoisonner.

La soirée se déroula ensuite dans un climat de nonchalance suave. Il y avait de la musique (Jacky avait une excellente collection de bandes). Je me sentais bien, soulagé par l'alcool de toute la tension accumulée au cours de cette journée. À un moment je cherchai du regard Patricia et ne la vis plus. Sans doute était-elle sortie dans le jardin, car les portes étaient ouvertes sur la tiède nuit printanière. J'allais me mettre à sa

recherche quand mon attention fut attirée par une phrase prononcée près de moi.

— Quelle heure est-il ? avait demandé quelqu'un.

Je voulus consulter ma montre, mais la réponse instantanée d'Anovel devança mon geste :

— Il est 22 h 03 juste passées.

Jacky lui jeta un coup d'œil intrigué :

— Vous... euh... vous portez une montre ?

— Je n'en ai pas besoin. Les humains sont la seule race à utiliser cet instrument. Vous l'ignoriez ?

— C'est exact, expliqua Helga. Toutes les espèces connues se fondent sur une notion subjective du temps qui est constante. Seule la nôtre varie. Mais dites-moi, Anovel, je voulais vous poser une question. Vous n'êtes pas ici pour une affaire en liaison avec le B.R.C., n'est-ce pas ? Je n'ai vu votre nom sur aucune de nos listes.

— Non, mon voyage est privé : je fais le circuit complet des mondes habités. En arrivant sur Terre je venais d'Epsilon d'Eridan, et ensuite je partirai pour Sigma du Sagittaire.

— Comment arrivez-vous à faire tous ces voyages ? demanda Madeleine avec une certaine stupéfaction.

— Je suis à bord de ce que vous appelez un « zoo de l'espace ».

Martin, le cousin spatonaute de Madeleine, intervint :

— Nous louons des vaisseaux à des instituts de recherches pour promener d'un monde à l'autre des membres des diverses races, choisis pour leur goût des voyages. En échange, ils acceptent d'être des sujets d'observation partout où ils s'arrêtent, ce qui permet aux savants d'étudier sur place le métabolisme des autres espèces.

— J'ai connu quelqu'un qui faisait ça, dis-je. Une fille qui est allée étudier la tectogénétique sur Sigma du Sagittaire.

— Mildred Bilinska ? demanda Helga. Oui, je me souviens d'elle.

— Son voyage lui a plu ? s'enquit Anovel.

— Elle en était très contente, oui. Mais à son retour elle était soulagée de ne plus avoir en permanence une tenue pressurisée

sur le dos. Vous avez de la chance, vous autres Réguliens, de ne pas connaître ce genre de tracas.

Anovel produisit une nouvelle fois sa remarquable imitation du rire humain :

— Oui, nous avons beaucoup de chance.

— Ce doit être long d'accomplir un tel voyage, dit pensivement Madeleine. Ça ne pose pas trop de... problèmes de rester si longtemps parti ?

La tête allongée d'Anovel fit un signe de dénégation :

— Notre durée de vie est très supérieure à la vôtre, vous savez. Ce voyage me prendra huit ou dix de vos années, mais pour moi c'est comme une sorte de période de vacances.

— Combien de temps vivez-vous exactement ? demanda Jacky.

— À notre rythme naturel – c'est-à-dire quand nous respirons du fluor – notre vie correspond à environ douze cents de vos années. Mais, comme notre temps subjectif est plus rapide que le vôtre, sa durée nous semble encore accrue.

— Et quel est votre âge, si ce n'est pas trop indiscret ? interrogea Jacky.

— Deux cents ans, selon votre évaluation. Vous voyez que je suis tout jeune.

Chacun se tut, abasourdi. Jetant un regard autour de moi, je vis que Patricia était revenue et s'était assise à l'extrémité de la pièce. Anovel termina son verre et se leva :

— Je suis désolé, mais il faut que je sois rentré au zoo demain matin. Non, non, ajouta-t-il en levant ses quatre bras pour couper court aux protestations de Jacky, je vous assure vraiment que je dois partir !

Il se retira au milieu d'un flot de civilités et d'invitations à revenir dès que possible.

— Eh bien, quel magnifique prototype ! dit Helga rêveusement après son départ.

— Comment cela ? fis-je sans comprendre exactement ce qu'elle entendait par là.

— Enfin, Roald, réfléchissez : il peut respirer indifféremment le fluor, l'oxygène, le chlore et je ne sais quoi encore. Il est capable de manger pratiquement n'importe quoi. Et en plus il

s'offre douze siècles d'existence. Et vous n'appellez pas ça un magnifique prototype ?

— Étonnant, avec tous ces avantages naturels, murmura Martin van Hoff, qu'ils n'aient pas découvert la navigation interstellaire avant nous ! (Il se perdit dans la contemplation du fond de son verre.)

Patricia qui s'était rapprochée vint s'asseoir sur mon genou, et durant un instant nous ne fîmes plus attention aux gens qui nous entouraient. Finalement elle s'écarta de moi avec un soupir :

— Je suis contente que cette créature soit partie.

— Pourquoi ? Parce que j'étais plus attentif à sa présence qu'à la tienne ? Ne dis pas de bêtises, mon amour !

Elle me mordilla l'oreille machinalement :

— Au fait, qu'est-ce que c'est, cette histoire de zoo ?

— C'est vrai, tu n'étais pas là quand Anovel nous en a parlé. (Je lui racontai ce qu'il en était.) Au fond, dis-je en conclusion, ce doit être amusant de faire un voyage pareil. Je me vois très bien partant pour Régulus.

— Roald, fit-elle avec un sursaut, tu ne parles pas sérieusement ?

— Pourquoi ? (Je devais être plus ivre que je ne le pensais.) J'aimerais visiter Régulus, et si c'était le seul moyen...

— Tu te laisserais transformer en animal de laboratoire, en te faisant manipuler par toutes sortes de... ?

La sonnerie du téléphone couvrit sa voix. Jacky se leva pour aller répondre, mais je n'y prêtai qu'une attention distraite. Je n'avais d'yeux que pour Patricia... comme d'habitude.

— Dis-moi que tu plaisantais ! reprit-elle avec une véhémence qui, dans l'état brumeux où je me trouvais, m'apparaissait assez gratuite.

— Mais bien sûr je plaisantais, déclarai-je pour l'apaiser. Tu ne penses pas que je resterais loin de toi si longtemps ? Bien sûr, si je pouvais t'emmener avec moi...

Elle s'arracha à mon étreinte et se leva d'un bond en me faisant face, la figure livide. La vivacité de cette réaction me stupéfia, et j'allais ouvrir la bouche pour lui en faire part quand j'entendis Jacky me héler :

— Roald... viens vite !

Il y avait dans sa voix une intonation de terreur qui me fit oublier mon désarroi personnel. Je murmurai une excuse à Patricia, réservant les explications pour plus tard, et me hâtai d'aller le rejoindre. Sur l'écran du téléphone se dessinait le visage crispé de bin Ishmael :

— *Enfin* nous arrivons à mettre la main sur quelqu'un ! J'ai téléphoné dans toute la ville en essayant de joindre votre patron... Tant pis, c'est vous qui vous chargerez de l'affaire. Arrivez ici, et en vitesse. *On a essayé d'assassiner les Tau Cégiens !*

Les mots explosèrent dans mon esprit comme une bombe. Les autres aussi avaient entendu, car il y eut derrière moi un concert d'exclamations incrédules. Jacky fit taire tout le monde d'un ton impératif et posa à bin Ishmael quelques questions précises avant la fin de la communication, avec la promesse d'une action immédiate. Heureusement qu'il avait été là pour prendre la situation en main ; pour ma part, je commençais seulement à récupérer.

— Madeleine, cria Jacky, vite une dose d'antalc pour Roald et moi !

Il appuya sur le bouton qui servait à appeler sa voiture et à la faire venir du garage à la porte d'entrée.

— Pour moi aussi, dit Helga en échappant aux assiduités de Martin van Hoff qui semblait s'être entiché d'elle. Je pourrais être utile là-bas.

Madeleine apporta trois petits verres remplis d'antialcool à ras bord. J'avalai le mien d'un trait, et il me fit l'effet d'une brise fraîche dans l'estomac. Puis je revins à Patricia : les yeux tournés vers le jardin, son beau visage figé, elle m'ignorait ostensiblement.

— Chérie, je suis désolé de t'abandonner comme ça, mais tu as entendu ce qui se passe...

— Si tu veux le savoir, je m'en moque éperdument, dit-elle d'une voix sèche.

— Patricia !

— Oh ! va-t'en ! Va donc retrouver tes extra-terrestres ! Vas-y puisque c'est avec eux que tu te sens le mieux !

Elle avait débité ce chapelet d'insanités de la même voix monocorde que pour décréter dix minutes de pluie sur l'Oregon.

Je n'avais jamais pensé que je serais un jour tenté de gifler une femme – et moins encore Patricia. Pourtant je levais la

main sur elle quand l'appel véhément de Jacky coupa court à la rage qui m'emportait. L'antalc m'éclaircissait l'esprit ; je tournai les talons, conscient seulement de la vague de désespoir qui me submergeait.

Nous parlâmes peu tandis que la voiture fonçait dans les rues brillamment illuminées de la cité. Helga me posa quelques questions, auxquelles je répondis de mon mieux. J'en fus d'abord agacé, mais je me souvins que j'étais l'un de ceux qui en savaient le plus sur les Tau Cétiens, grâce à mon étude du dossier rassemblé à leur sujet. J'étais heureux de ne pas avoir à affronter le problème qui attendait Helga et les autres biochimistes qui seraient convoqués. Les Stellariens n'avaient pas la formation voulue pour avoir examiné en détail le métabolisme des Tau Cétiens ; les techniciens du C.A.E.T. n'avaient pas eu le temps de faire leur habituel examen approfondi ; quant aux Tau Cétiens eux-mêmes, s'ils en étaient au niveau de notre XX^e siècle, leur médecine devait encore être pour une bonne moitié à base de superstition.

En tout cas, d'après ce qu'avait dit bin Ishmael, ils étaient tous les cinq sérieusement atteints.

La plus grande agitation régnait au C.A.E.T. quand nous y arrivâmes. Des voitures de police stationnaient devant l'entrée, et un faisceau stoppeur nous immobilisa au milieu d'une foule de gens qui couraient en se bousculant, sous les lampadaires de fortune hâtivement montés. On entendait une voix frénétique crier des ordres successifs et, à l'arrière-plan, bourdonner un générateur d'atmosphère de secours. Un peu plus loin, deux équipes de sauveteurs démontaient un matériel de réoxygénation qui s'était révélé inutile.

Le faisceau stoppeur fut interrompu pour nous permettre de passer, et Jacky se gara entre un fourgon pour extra-terrestres et une ambulance humaine. Nous bondîmes tous trois de voiture et nous précipitâmes vers les bâtiments.

À l'entrée du bloc G, on nous demanda ce que nous voulions. Un panneau lumineux au-dessus de la porte du sas signalait en lettres rouges : ÉTAT D'URGENCE. J'expliquai qui nous étions et

appris que bin Ishmael menait les opérations directement de son bureau.

Notre arrivée passa tout d'abord inaperçue de lui. Debout devant un écran relié à une des salles de l'hôpital, il fixait la scène qui s'y déroulait : des hommes en tenue pressurisée, dans l'atmosphère de chlore, se déplaçaient maladroitement autour des tables où gisaient nus les Tau Cétiens. Quand bin Ishmael leva finalement les yeux vers nous, il ne manifesta aucun plaisir particulier.

— Vous voilà enfin ! Pas trop tôt ! Et vous, qu'est-ce que vous faites ici ? ajouta-t-il à l'intention d'Helga.

Celle-ci se présenta et fit état de sa fonction de biochimiste.

— J'ai pensé que je pourrais servir à quelque chose, acheva-t-elle.

— Et comment ! Il nous faudrait deux fois plus de spécialistes que nous n'en avons ! Avec ces créatures, nous en sommes réduits aux conjectures. (Il fit un geste en direction de l'écran.) Ce n'est pas une opération, c'est une expérience sur le vif ! Sortez dans le corridor ; le labo d'analyses est le troisième à droite. Ils sont en train d'essayer de mettre au point un mélange qui puisse servir à leur faire une transfusion. C'est dans vos cordes ?

Helga acquiesça et quitta les lieux. Comme la porte se refermait sur elle, bin Ishmael reçut un coup de fil bref et assez confus d'un responsable de l'hôpital, où il était question de Shvast, l'interprète.

— C'est déjà quelque chose, soupira-t-il après avoir raccroché. Mais ça ne suffit pas à arranger tout !

— Qu'est-ce qui s'est passé au juste ? questionnai-je.

— On a brisé une des canalisations qui servaient à les atmosphériser. L'oxygène a pénétré à flots, et les malheureux ont failli périr carbonisés. On vient de m'appeler pour me dire qu'on avait réussi à ranimer Shvast. Il était le plus éloigné de la fuite d'oxygène et a été moins atteint. Il semble qu'il puisse nous renseigner sur les premiers soins à leur apporter.

Sur l'écran qui montrait la salle d'hôpital on voyait en effet Shvast qui, se tenant faiblement debout, indiquait par gestes

aux médecins humains ce qu'il fallait faire pour venir en aide à ses congénères.

On appela à nouveau bin Ishmael pour le prévenir que, si les médecins parvenaient à maintenir encore une heure en vie les Tau Céliens, le mélange serait prêt pour la transfusion.

— Une heure encore ! marmonna bin Ishmael. Quel miracle si nous réussissons ! Je vous préviens, Vincent, fit-il en s'adressant à moi, je vais faire une enquête sur cette affaire et déclencher un scandale sans précédent. Je veux savoir qui est responsable de cette pagaille chez vous. Nous coller entre les mains des extra-terrestres sans aucune donnée biologique, sans contrôle médical, sans docteur de leur monde d'origine ! Il y a des têtes qui vont tomber, croyez-moi !

— Doucement, protestai-je. Je vous rappelle que les extra-terrestres, ça n'est pas de mon ressort.

— D'accord... et vous au moins vous êtes là, bien que je me demande à quoi vous servez. Dire que je n'ai même pas pu trouver votre patron, pas plus que la responsable des relations extra-terrestres, cette bonne femme au nom impossible...

— Indowegiatuk, indiqua Jacky.

On m'avait dit que cela signifiait quelque chose en dialecte esquimau, mais je n'avais jamais su quoi.

— Oui, c'est ça, approuva bin Ishmael. (Il jeta encore un regard à l'écran, avant d'exploser à nouveau.) Vous vous rendez compte qu'il faut que nous *devinions* la fonction de chacun de leurs organes ? S'ils meurent sous la main de nos médecins, même à la suite d'une erreur malencontreuse, est-ce que vous donnerez cher de l'avenir des relations entre la Terre et les Tau Céliens ?

Un bruit strident retentit dans le haut-parleur situé au-dessous de l'écran. Fermant les yeux, bin Ishmael fit une grimace :

— Vous entendez ? C'est un cri de douleur. Nous n'avons pas encore d'anesthésique qui leur convienne. Nous espérons simplement qu'ils resteraient inconscients jusqu'à ce que nous arrivions à les remettre en état.

Il appela le laboratoire d'analyses ; ce fut Helga qui répondit. Elle tenait à la main une fiole remplie d'une décoction bleuâtre.

— Je pense que nous avons trouvé l'anesthésique, annonça-t-elle. Nous l'avons essayé sur le plus durement touché au cas où il y aurait une réaction allergique.

Pendant que bin Ishmael lui donnait des instructions, Jacky se rapprocha de moi et me souffla :

— Roald, qu'est-ce que nous faisons ici ? Il nous à convoqués uniquement pour passer ses nerfs sur nous ?

— Peut-être plutôt pour qu'il y ait quelqu'un pour présenter des excuses officielles, au cas où les Tau Céliens s'en sortiraient, ripostai-je.

— J'y ai pensé. Mais tu vois le tableau ? On ne va tout de même pas leur dire : « Désolés, on a essayé de vous assassiner ! »

— Qu'est-ce que vous racontez ? lança bin Ishmael qui reportait son attention sur nous. Vous n'êtes pas persuadés qu'il s'agit d'un meurtre ? Moi si ! Les preuves sont absolument...

Je lui coupai la parole :

— Peut-être, mais il est impossible de dire ça aux Tau Céliens. Tant pis pour la réputation du C.A.E.T., mais il faudra absolument prétendre qu'il s'agit d'un incident mécanique, d'une avarie quelconque... ce que vous voudrez.

— Vous avez sans doute raison, admit bin Ishmael. Mais ça fait mal au cœur de garder le silence sur les salauds qui...

— Chut ! N'oubliez pas que Shvast parle l'anglique. Il faut qu'il voie que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour arranger les choses. Montrez-lui une image des équipes de secours qui alimentent la salle en chlore, par exemple ; c'est spectaculaire.

— Shvast n'est pas fou. Il saura très bien si nous jouons la comédie.

— De toute façon nous ne jouons *pas* la comédie en ce moment pour les sauver. Mais vous me donnez une idée : il y aurait peut-être une certaine mise en scène à monter. (Je me sentais l'esprit parfaitement délié maintenant, et en pleine ébullition.) Il faudrait trouver un bouc émissaire : feindre une sanction contre un technicien qui se serait rendu coupable d'une négligence. Vous prenez quelqu'un qui doit être transféré ou prendre sa retraite, et vous le mettez ouvertement à la porte.

— Oui, ça pourrait se faire, dit songeusement bin Ishmael. Il y a justement un ingénieur qui doit partir faire un stage en Australie...

Les médecins nous interrompirent pour signaler que l'anesthésique opérait avec succès et pour en réclamer des doses suffisantes pour être administrées à tous leurs patients. Jacky et moi attendîmes en silence que bin Ishmael ait transmis cette requête. Quand ce fut terminé, Jacky reprit la parole :

— Je pense à quelque chose. Jusqu'à ce matin, personne même au B.R.C. ne savait que les Tau Céliens allaient arriver. Comment un meurtrier aurait-il pu... ?

— Argument sans valeur, grogna bin Ishmael. Allez voir la canalisation vous-même et vous me direz si elle a pu être brisée par accident. D'ailleurs, qui nous dit que les Tau Céliens étaient forcément visés ? On a peut-être simplement cherché à détruire des extra-terrestres, quels qu'ils soient.

— Mais qui ferait une chose pareille ? questionna Jacky.

Je m'attendais à la réponse de bin Ishmael, et je savais que c'était à moi qu'elle s'adresserait :

— Eh bien, par exemple, les gens qui défoncent les fourgons pour extra-terrestres... qui pensent que les êtres des autres mondes sont inférieurs... qui revendiquent pour l'homme le droit divin de régenter l'univers...

— La Ligue des Étoiles pour l'Homme ? fis-je amèrement.

À ma consternation, Jacky hocha la tête :

— Les types qui ont causé l'accident de la fusée où se trouvait Anovel ?

— Ah ! bon, parce qu'ils ont fait ça aussi ? s'exclama bin Ishmael.

J'aurais volontiers tordu le cou à Jacky pour sa maladresse. Laisser échapper cette remarque en une telle circonstance ! Et en plus où avait-il été chercher cette idée douteuse ? Sans doute auprès de Klabund, qui avait eu l'air plus ou moins d'y souscrire.

— Écoute, Jacky, dis-je en l'entraînant, il y a une minute tu mettais en doute la tentative de meurtre, et maintenant tu répands des bruits complètement fantaisistes. Je crois qu'il vaudrait mieux laisser le Dr bin Ishmael tranquille. Nous

pouvons effectivement aller voir cette canalisation. (Je consultai du regard bin Ishmael.) Par où faut-il passer ?

— Vous n'avez qu'à entrer directement dans le bloc G. Il n'est plus atmosphérisé.

Nous pénétrâmes dans les pièces qu'avaient brièvement occupées les Tau Cétiens et qui étaient maintenant remplies d'un air moite. Des débris carbonisés les jonchaient : ceux des meubles dont la matière résistait au chlore mais était inflammable à l'oxygène. Des pompiers projetaient des jets de gaz inerte sur les tas fumants.

À l'extrémité de la pièce où j'avais rencontré Shvast, Vroazh et leurs compagnons, une issue de secours était ouverte. Un projecteur de la police était braqué sur l'orifice, et un homme en uniforme surgit pour nous barrer le passage. Nous expliquâmes qui nous étions, et il nous invita d'une voix rogue à le suivre.

Sur le mur extérieur couraient, à hauteur de ceinture, quatre tuyaux de métal reliés au générateur d'atmosphère. Une demi-douzaine d'hommes étaient penchés pour les examiner. Je crus tout d'abord que la section qu'ils regardaient était intacte, car il n'y avait nulle trace de dommages. Mais le policier pria les observateurs de s'écarter, et il nous fit approcher en nous désignant la partie cachée des tuyaux, située contre le mur.

Nous vîmes alors que l'un d'eux comportait un trou de près de dix centimètres de large.

— Mais c'est fantastique ! s'exclama Jacky. Comment est-ce possible ?

— J'aimerais bien qu'on me le dise, reconnut le policier. Les tuyaux sont à quelques centimètres du mur, et le trou est quand même entièrement de ce côté. En plus le mur n'a subi aucun dégât, si ce n'est quelques projections d'éclats du tuyau. Ce n'est donc pas l'action d'un explosif.

— Un lance-flammes ? suggéra Jacky.

Mais cela ne tenait pas debout, je m'en rendais compte. L'aspect des bords du trou montrait que le tuyau avait été déchiqueté de l'intérieur.

— J'ai bien pensé à une plastibulle de faible calibre, dit le policier. Mais cela n'expliquerait quand même pas l'absence de traces sur le côté visible. Et puis on en aurait retrouvé les restes. Or, il n'y avait rien par terre.

— Pourquoi les canalisations sont-elles aussi exposées ? questionna Jacky.

Une femme qui faisait partie de l'équipe des techniciens lui répondit :

— C'est pour pouvoir les entretenir pendant leur fonctionnement. Toute l'installation est en double... c'est pourquoi il y a quatre tuyaux. Nous avons branché les canalisations de rechange dès que la fuite a été décelée, mais il était trop tard.

— Est-ce que vous avez un aesthographe ? demanda le policier à l'un des techniciens.

— Pourquoi ? Vous croyez qu'on peut avoir besoin de faire un aesthogramme ?

— On ne sait jamais.

— Je vais vous en apporter un, dit la femme qui avait déjà pris la parole.

Elle partit chercher l'instrument en question : l'un des dispositifs complexes utilisés pour obtenir les reproductions tactilo-vivantes mises au point par les Stellariens, et dont j'avais tenu un spécimen en main ce matin. En quittant les lieux, elle faillit se heurter à un homme qui nous cherchait.

— Mr Vincent, cria-t-il. Le Dr bin Ishmael veut vous voir pour parler à Shvast, s'il vous plaît !

À 16 heures l'après-midi suivant, j'avais l'impression d'être encore englué dans le petit matin. Je devais prendre à minuit la fusée express pour l'Angleterre afin de retrouver Micky Torres pour le week-end. Je n'avais qu'une envie : c'était que l'heure tourne le plus vite possible pour enterrer cette journée.

Nous avons raconté à Shvast l'histoire dont j'avais suggéré la trame. J'ignorais si elle l'avait convaincu ou s'il avait seulement feint d'y croire. Et impossible de savoir ce qu'il avait dit ensuite à ses congénères. Les Stellariens s'étaient peut-être épargné des difficultés en enseignant l'anglique aux Tau Cétiens

au lieu d'apprendre eux-mêmes leur langue, mais cela ne nous aidait pas pour surprendre leurs conversations.

Jacky et moi avons quitté le C.A.E.T. à 3 heures du matin, en laissant sur place Helga qui avait encore du travail à faire. La formule pour la transfusion avait à ce moment-là été améliorée, et aujourd'hui les dernières nouvelles indiquaient qu'on parviendrait à sauver les Tau Céliens.

En fait, peut-être se sentaient-ils mieux que moi. J'étais rentré chez moi juste à temps pour essayer de dormir un peu, mais j'avais le cerveau trop en ébullition et je n'avais pas été capable de trouver le sommeil. Ensuite, durant toute la journée, j'avais eu à faire face à un feu roulant de questions, de la part des spécialistes des relations extra-terrestres, qui voulaient que je leur donne sur le comportement des Tau Céliens des détails que je n'étais pas en mesure d'avoir notés, puis de la part de Tinescu.

À propos de ce dernier, je me heurtais à un fait que je ne pouvais comprendre. L'enquête dont bin Ishmael nous menaçait allait sûrement aboutir à un blâme envers mon patron, puisqu'il était responsable en dernier ressort de tout ce qui concernait les relations extra-terrestres. Et pourtant j'avais la nette impression que Tinescu n'avait eu à aucun moment la situation en main.

A priori, c'était aberrant. Le Bureau des Affaires Culturelles était censé avoir la charge totale et entière de tous les échanges sociaux avec les autres mondes, en dépendant uniquement du ministère des Affaires extraterrestres. Nous aurions dû poser aux Stellariens des conditions en termes inflexibles, en leur précisant exactement ce que nous entendions qu'ils fassent avant de nous mettre les Tau Céliens sur les bras.

Mais ce n'était pas du tout ce qui s'était passé.

À la fois rempli de lassitude et de perplexité, je composai le numéro du bulletin d'informations. Les cinq membres de la délégation tau célienne étaient en voie de rétablissement. Parfait. L'accident était attribué à un accident technique. Encore mieux. L'inspecteur Klabund était désigné pour mener une enquête conjointe sur les trois faits suivants : l'accident de la fusée, la collision dont avait été victime notre fourgon, et la

« négligence » (en appuyant sur ce dernier mot) qui avait abouti à l'intoxication des Tau Céliens. Cette enquête allait être soumise au secret judiciaire et ses résultats ne seraient pas communiqués au public.

Là, je me demandais si les gens seraient dupes. L'association entre ces trois événements était trop évidente pour ne pas s'établir dans l'esprit de beaucoup de gens. Mais si le gouvernement entendait traiter ainsi la question, je n'avais rien à dire. Ce n'était plus mon affaire, et je n'avais pas à m'en soucier.

Ce qui me souciait, par contre, c'était cette querelle avec Patricia. Je n'arrivais pas encore à comprendre comment elle avait pu se déclencher. Je l'avais appelée chez elle ; elle n'y était pas. J'avais tenté ma chance au Centre Météo et m'étais entendu répondre qu'elle était « indisponible pour toute communication personnelle ».

Dépité et furieux, j'avais essayé d'oublier mes préoccupations en m'absorbant dans mon travail. D'habitude c'était une méthode qui réussissait. Mais, cette fois, cela ne donnait rien. Les activités des paisibles Viridiens, avec leur vie primitive et communautaire consacrée à la musique et aux autres arts, me semblaient ternes et insignifiantes. L'avenir de la sculpture à base de plastique tactilo-vivant – leur dernière invention – me paraissait totalement dénué d'intérêt, face au problème pressant et grave que représentait l'avenir des relations entre les hommes et les Tau Céliens.

Au moment de partir, j'eus une visite inattendue : Kay Lee Wong.

Elle portait un pantalon rouge vif et une cape assortie, et son visage avait perdu toute trace de surmenage. Elle était même étonnamment belle, à tel point que je parvenais à peine à la reconnaître.

— Je suis venue m'excuser pour ma conduite d'hier, dit-elle tandis que je la faisais asseoir.

— Ce n'est pas grave, fis-je en souriant. Je vous comprends d'autant mieux que je n'ai pas dormi de la nuit et que, cet après-midi, j'ai dit à mon patron des choses qui... bon, enfin... Vos paroles n'étaient rien en comparaison.

— Je vous remercie. Je pense que vous devez comprendre mes difficultés. C'est bien vous qui recevez les rapports sociologiques à propos de Stellaris ?

— En effet.

— Alors, si vous veniez chez nous, vous ne seriez pas pris au dépourvu ?

— Sans doute, si. Mais sûrement moins qu'un Stellarien sur Terre.

Ses traits se durcirent : elle se demandait si elle devait prendre ma remarque comme une critique personnelle. Mais elle finit par se détendre et se mit à rire :

— C'est vrai, il y a chez les Terriens un côté tellement décontracté, que, pour nous, c'est un peu déroutant. Nous avons une notion de la conscience professionnelle, une façon de nous consacrer à toutes nos tâches qui nous poussent à être extrêmement disciplinés. Mais je pense que vous, avec les exigences de votre travail, vous ne ressemblez pas à vos compatriotes.

Je dressai l'oreille. Elle n'était donc pas venue pour un entretien de pure courtoisie. C'eût été là d'ailleurs une conduite peu en rapport avec les coutumes stellariennes. Je tentai de la sonder :

— En tout cas, vous avez de belles réussites à votre actif. *L'Algenib*, par exemple. J'en parlais justement hier soir avec un officier de l'espace qui avait assisté à l'atterrissage.

À nouveau ce raidissement des traits :

— Et qu'en disait-il ? Je reconnais que nous en sommes très fiers.

— Il estimait que c'était un engin superbe mais n'arrivait pas à trouver en quoi il différait des vaisseaux terriens.

Là, j'avais mis le doigt sur quelque chose. L'art de dissimuler faisait partie de ces habitudes terriennes que les Stellariens considéraient comme décadentes. Et ce fut avec un manque d'aisance laborieux qu'elle changea de sujet :

— Mr Vincent, je crois qu'on vous a fait venir à C.A.E.T. cette nuit ? C'est la raison pour laquelle vous n'avez pas dormi ?

— En effet.

— Moi, je ne me suis rendu compte de rien, puisque j'étais sous l'effet des calmants. (Elle s'efforçait de conserver un ton détaché, mais sa voix grinçait légèrement.) Le Dr bin Ishmael m'a dit ce matin que vous lui avez été d'un grand secours. Est-ce que les Tau Cétiens vous intéressent ?

— Indirectement, oui. Mais ils sortent de mon domaine puisque je m'occupe des colonies humaines.

— Je vois. Vous êtes très... satisfait de votre travail ; je pense ?

— Ma foi... oui.

J'avais répondu comme à contrecœur, car je voulais l'amener à dévoiler ses batteries. Je pensais que c'était à ce sujet qu'elle désirait en venir mais ne comprenais pas encore pourquoi.

— Vous n'avez pas l'air très enthousiaste. Comme n'importe qui, je suppose que vous accepteriez un autre poste plus intéressant s'il vous était offert ?

— Non. Je me suis toujours consacré aux échanges culturels. En fait je ne pourrais pas changer de branche.

— Je comprends. Vous avez ce qu'on appelle une vocation. Ce que sur Stellaris nous nommons « aptitude préférentielle ».

Allons, ma petite, viens-en au fait ! pensai-je. Et c'est ce qu'elle fit :

— Tout à fait entre nous, Mr Vincent, envisageriez-vous d'émigrer sur Stellaris si on vous le proposait dans des conditions plus qu'acceptables ?

C'était si ridicule que je donnai libre cours à ma surprise :

— Sur Stellaris ? Mais il n'y a aucun débouché pour moi là-bas !

— Pas pour le moment. Mais nous avons l'intention de fonder un organisme similaire au B.R.C., et même plus perfectionné, et nous avons besoin de quelqu'un de compétent pour le diriger.

J'eus un certain mal à feindre de réfléchir à cette proposition tant j'étais stupéfait. Que cachait ce projet ? Les archives du Bureau étaient librement ouvertes à tous, y compris les Stellariens ! Donc, à quoi bon vouloir en créer une réplique ?

— Bien sûr, poursuivit-elle, je me rends compte que vous ne pouvez pas donner tout de suite une réponse. Mais croyez-moi :

quand je dis que ce sera plus perfectionné que le B.R.C., ce n'est pas une parole en l'air. Notre organisation sociale est beaucoup plus efficace que... Enfin, je n'ai pas besoin d'insister là-dessus !

Toujours cette insupportable suffisance des Stellariens ! Je réprimai la grimace qui me venait aux lèvres.

Elle continua en me regardant droit dans les yeux :

— Et nous sommes disposés à être généreux. Nous sommes prêts à payer l'homme qu'il faudra le prix auquel il s'estimera lui-même.

Il fallait absolument que je découvre ce que tout cela dissimulait. Je dis lentement :

— Vous avez raison. Je ne peux pas vous donner de réponse sans réfléchir. Combien de temps restez-vous sur Terre ?

— Notre vaisseau repart dans dix jours. La semaine prochaine je dois faire la tournée des stations de recrutement pour passer en revue les statistiques d'immigration. Mais je serai à cette adresse jusqu'à lundi, et à nouveau à partir de vendredi matin.

Elle me tendit un petit rectangle de plastique mentionnant ses coordonnées.

— Si vous vous décidez pour une réponse positive – ce que je souhaite – appelez-moi et, au besoin, laissez un message. J'espère vous revoir très bientôt.

Sur ce, elle prit congé.

Il était alors 16 h 30, heure à laquelle les robots ménagers venaient le vendredi faire le grand nettoyage de fin de semaine. Jusqu'à lundi 9 heures, le Bureau serait virtuellement mort, sauf au centre d'intégration où les ordinateurs trop précieux pour demeurer inactifs travaillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre tout au long de l'année.

Je laissai les lieux à la disposition des robots et rentrai chez moi, avec maintenant trois motifs de soucis en tête : la Ligue, Patricia, et ce que m'avait dit Kay Lee Wong.

Aucun de ces trois problèmes n'avait de sens. L'idée d'entrer en compétition avec le B.R.C. surtout de la part des Stellariens, était absurde. Même s'ils s'inclinaient devant les faits en venant sur Terre recruter un directeur, personne n'accepterait d'entamer pour eux une entreprise pareille en partant strictement de rien.

Le cas de la Ligue était tout aussi incroyable : une simple bande d'exaltés – pour reprendre l'opinion de Tinescu – muée en l'espace d'un jour en une redoutable horde de fanatiques prêts à faire exploser des fusées et à assassiner des extra-terrestres !

Enfin, Patricia. Énigme non moins irritante que le reste. Qu'est-ce qui lui avait pris et que diable signifiait sa réaction ?

Je l'appelai dès que je fus rentré. Elle était chez elle, mais le répondeur automatique était branché et, quand je me fus nommé, le circuit de politesse me répondit avec une certaine froideur :

— Désolé, Mr Vincent : aucun appel de vous n'est recevable. Ce sont les ordres.

Et je restai les yeux fixés sur un écran vide.

Je repassai furieusement en revue les événements de la veille, comme si je pouvais leur trouver un sens en passant ma

mémoire au crible. Je me sentais presque prêt à terminer la journée, avant mon départ pour l'Angleterre, dans un établissement spécialisé dans l'éclaircissement de la perception. Une séance d'une heure ou deux suffirait à stimuler mes facultés cérébrales et à me donner une lucidité accrue à propos de tout ce qui s'était produit.

Et pourtant, paradoxalement, il me semblait que je n'avais rien laissé échapper de significatif. C'était simplement l'éclairage sous lequel les choses m'apparaissaient qui n'était pas le bon.

La perspective de perdre Patricia me rendait malade. Je n'avais jamais encore pleinement compris à quel point je ne pouvais imaginer l'avenir sans elle. Affalé dans un fauteuil, le regard dans le vide, je me remis à penser à elle.

J'avais dit – en plaisantant – que je m'enrôlerais volontiers pour aller sur Régulus à bord d'un zoo de l'espace : tel avait été le point de départ de l'incident. Mais elle ne m'était pas assez attachée pour avoir réagi ainsi par amour pour moi ! Si les rôles avaient été inversés, à l'entendre évoquer la simple idée d'une séparation, je me serais senti horriblement malheureux. Mais, de sa part, je n'attendais rien d'autre, si je devais la quitter, qu'un haussement d'épaules, en attendant qu'un autre homme se présente. Qu'est-ce que j'étais, après tout ? Presque rien.

À vrai dire, pour être franc, je n'avais jamais su ce qu'elle me trouvait. J'avais eu dans ma vie des filles séduisantes, mais Patricia... c'était autre chose. Son corps splendide, sa chevelure de miel, le satin de sa peau sans défaut... Au début, j'avais reculé, de peur de la concurrence que j'aurais à affronter. Et maintenant j'étais pieds et poings liés, pris au piège sans pouvoir m'en débarrasser.

Bon, assez rêvassé ! Il me restait cinq heures avant l'envol de ma fusée. Je n'allais quand même pas les passer là à me morfondre dans un fauteuil ?

Je me levai et me mis à arpenter le plancher. Puis, saisi d'une inspiration subite, je fis claquer mes doigts. Je me rendis au téléphone en sortant la carte que m'avait donnée Kay.

Elle répondit en personne à l'appel. Elle avait troqué ses vêtements garçonnières de l'après-midi contre une tenue

typiquement stellarienne : une tunique noire sans manches et un collant blanc. Le contraste entre ces deux couleurs accentuait encore celui qui existait entre ses yeux et ses cheveux sombres et son teint safran.

Avec Patricia en tête, je ne pouvais pas vraiment m'intéresser à une autre femme. Mais, puisque j'avais plusieurs heures à tuer, autant les passer en essayant de résoudre l'un des mystères avec lesquels j'étais confronté.

— Ma parole, Mr Vincent, votre décision a été plus que rapide !

L'espace d'une seconde elle me prit au dépourvu, et je ne discernai pas tout de suite la trace d'ironie qu'il y avait dans sa voix. Puis j'émis un rire léger :

— Ce n'est pas exactement le cas. En fait, je me suis aperçu que je sais bien peu de chose de Stellaris. Les rapports sociologiques ne suffisent pas pour avoir une idée très nette de votre monde. Alors voilà : je dois partir en fin de soirée pour l'Angleterre... et en attendant je me demandais si nous ne pourrions pas dîner ensemble. Ce qui d'ailleurs nous permettrait de reparler un peu de votre proposition.

— Je pense que j'en serais ravie, répondit-elle.

— Vous n'aviez pas d'autre projet, j'espère ?

Échappant un peu à mon obsession de Patricia, je remarquais maintenant ce qu'avait signifié son intonation : elle était heureuse de mon coup de fil, tout en répugnant à l'admettre.

Elle se jeta à l'eau d'un seul coup :

— Absolument pas. Pour tout vous avouer, Mr Vincent, c'est mon premier voyage sur Terre, et j'avais beau être prévenue, je suis encore plus désorientée que je ne m'y attendais. Je sais qu'il y a beaucoup d'occasions de distractions mais je ne suis pas assez au courant pour savoir lesquelles choisir.

C'était une façon élégante de présenter un problème que je connaissais bien. J'avais souvent eu affaire au Bureau à des Stellariens qui venaient me trouver – à contrecœur, car seul un degré de tension extrême pouvait les amener à se confier ainsi – pour me poser des questions qui paraissaient ahurissantes aux yeux d'un Terrien. Les Stellariens étaient tellement dévolus à

leurs tâches, tellement embrigadés dans un système, que même leur temps libre était étroitement organisé. Sur Terre, l'inaction leur causait un sentiment d'ennui et d'impuissance qui pouvait déboucher sur un syndrome d'anxiété ou même une névrose caractérielle. Ils étaient tout simplement incapables de faire un choix entre diverses décisions à prendre. Pour passer la soirée, fallait-il aller danser, ou au concert, ou au restaurant pour dîner, ou emmener une fille faire un tour aérien, ou... ou... ou... ! La multiplicité des possibilités ne faisait que précipiter la crise.

J'éprouvai soudain une certaine compassion pour cette étrangère à ma planète. Avec les Tau Cétiens, elle avait dû passer des heures harassantes, et, bien qu'à la limite de la dépression nerveuse, elle ne s'était pas effondrée, ce qui supposait une considérable réserve d'énergie personnelle. Mon intention première avait été de la sonder sur cette tentative de Stellaris de supplanter le B.R.C., mais elle passa au second plan. J'avais davantage envie, désormais, de lui donner quelques idées sur la façon d'organiser ses loisirs durant le reste de son séjour.

Je l'emmenai au Kingdom plus ou moins machinalement. C'était mon lieu de rendez-vous régulier avec Patricia, mais déjà, même avant qu'elle soit entrée dans ma vie, j'en étais un habitué – pour la bonne raison que c'était le meilleur restaurant de ce quartier de la ville. Il se trouvait aussi que c'était un endroit très fréquenté par les gens du Centre Météo. Il en découla un petit incident dont je ne sus s'il me paraissait amusant ou contrariant. À une table voisine de la nôtre était installé un collègue de Patricia ; il me reconnut aussitôt et fit des yeux ronds en me voyant en compagnie d'une autre femme.

Je ne tardai pas à trouver cette soirée agréable. Le masque de rigidité et d'arrogance de Kay dissimulait en fait, je m'en aperçus, un fond de timidité. Une fois que je l'eus persuadée de m'appeler Roald, elle commença à se sentir plus à l'aise. Avant la fin du repas, nous étions engagés dans une discussion passionnée sur les mérites comparés de nos sociétés respectives, elle soutenant que l'intégration de l'individu dans la collectivité

était le facteur essentiel, et moi lui rétorquant que cela bridait son développement en entravant la libre initiative.

Cette conversation me surprenait énormément ! Comme il était plus facile de lui parler qu'à Patricia ! Je me sentais sur un pied d'égalité avec elle, la traitant comme un de mes collègues et amis tels que Jacky ou Tomas, et quand je parvenais à l'acculer dans une position dont elle sentait l'illogisme, elle abandonnait le combat en se mettant à rire. Avec Patricia j'étais tout le temps sur le qui-vive, toujours enclin à l'approuver, à deviner la réponse qui lui convenait, de peur d'entrer en conflit avec elle. Cet entretien avec Kay était une expérience rafraîchissante...

En voyant la tournure que prenaient mes pensées, je fus saisi d'un certain désarroi. Que m'arrivait-il ? Étais-je déçu par Patricia, si peu de temps après m'être une fois de plus répété qu'elle était la femme de ma vie ?

Allons, c'était ridicule ! Je secouai la tête et chassai ces idées stupides.

Après le dîner, je fis une concession à Kay dont les conceptions de Stellarienne penchaient en faveur des divertissements communautaires : je l'emmenai danser dans un endroit public, en m'arrangeant pour qu'elle soit invitée par une multitude de partenaires. Ce fut pas difficile : elle se détachait au milieu des femmes de la Terre comme une perle parmi un monceau de diamants. D'après les experts, l'actuelle génération terrienne était physiquement la plus parfaite de tous les temps ; nos généticiens cultivaient la beauté depuis si longtemps et nous avions un tel niveau de vie que c'était obligatoire. Mais il était inévitable aussi que cela entraîne une certaine uniformisation. Toutes les femmes présentes étaient grandes et bien faites, avec des proportions impeccables : taille étroite et buste avantageux, et elles étaient habillées avec raffinement et bon goût. À côté d'elles, Kay paraissait maigre, mais la souplesse gracieuse qu'elle déployait en dansant attirait l'attention de douzaines d'hommes. Au bout de quelque temps, elle se mit à se rengorger un peu, ce dont je ne pouvais lui tenir rancune. Je la laissai pour aller boire un verre au bar.

En un sens, pensai-je, la différence entre Kay et Patricia symbolisait bien celle qui existait entre Stellaris et la Terre. Kay

avait quelque chose de... « Dur » n'était pas exactement le mot qui convenait. Disons de ferme et de tenace, avec une personnalité à la fois bien ancrée et aussi flexible que son corps agile mû par la danse. Patricia avait un côté plus doux et plus moelleux, comme un animal soyeux qu'on a envie de caresser ; elle était le produit d'une civilisation assez stable pour fleurir au lieu de se contenter de croître. L'esprit révolutionnaire qui était mort sur Terre depuis deux cents ans, Stellaris l'avait recueilli en héritage.

Bizarre : je n'avais jamais entretenu ce genre de pensées. J'étais parfaitement adapté – le contraire d'un inadapté –, de par mon propre choix, à la société où je vivais, ou tout au moins je l'avais toujours pensé. J'avais une connaissance intellectuelle de ce qu'était la vie sur Stellaris, mais avant ma rencontre avec Kay, je n'avais jamais envisagé ce point de vue pourtant évident : c'est qu'il était indispensable que des êtres adoptent activement ce mode de vie et s'en satisfassent, sinon cette société n'aurait pu survivre.

Il se faisait tard. Je me mis à la recherche de Kay et la retrouvai environnée d'une foule de cavaliers qui se la disputaient. Je lui dis que l'heure du départ de ma fusée approchait mais qu'elle pouvait rester ici jusqu'à la fermeture.

Mais elle préféra que je la ramène chez elle. Durant le trajet, elle me remercia avec chaleur du mal que je m'étais donné pour m'occuper d'elle, et j'eus toutes les peines du monde à la convaincre que ce n'avait pas été une corvée.

À la porte de son appartement elle se tourna un peu timidement vers moi :

— Vous avez été très gentil avec moi, Roald. Euh... je crois que vos coutumes ne sont pas les mêmes que les nôtres. Est-ce que ce n'est pas l'habitude sur Terre, quand un homme a passé la soirée dehors avec une femme et la raccompagne, qu'il la... enfin qu'ils s'embrassent en se souhaitant bonne nuit ?

Je faillis sourire et dus faire un effort pour garder mon sérieux. Avec une gravité égale à la sienne, je répondis :

— Oui, c'est en effet la... coutume. Mais c'est à vous de décider. Si vous ne désirez pas...

— Je crois que je le désire, fit-elle d'une voix bien déterminée, et elle mit ses bras autour de moi.

Ma foi...

Sa bouche était étonnamment différente de celle de Patricia, à la fois douce et ferme. Sous la peau satinée de ses épaules nues on voyait jouer légèrement les muscles – ce qui me rappelait qu'elle était probablement aussi robuste que moi, à la différence, là aussi, de Patricia. J'eus alors une pensée amère : il fallait vraiment que je sois bien entiché de Patricia pour penser à elle en embrassant une autre fille.

Ce fut néanmoins avec un sentiment de vive satisfaction que je rentrai chez moi pour préparer mes bagages avant de gagner l'aéroport. Bien sûr, après la nuit blanche que j'avais passée, j'étais extrêmement fatigué. À peine fus-je plaqué sur ma couchette par l'accélération régulière de la fusée que je m'endormis.

Je crois que je souriais dans mon sommeil.

Avant que j'aie le temps d'utiliser l'annonceur, l'interphone à côté de la porte me héla :

— Entre, Roald, et pose tes bagages. Je suis à toi dans un moment.

Je ne pus m'empêcher de rire. Micky avait un don auditif phénoménal pour reconnaître les pas des gens. La porte glissa latéralement pour me livrer passage, et je l'aperçus installé à sa machine à écrire, me faisant un salut rapide de la main.

J'étais assez souvent venu le voir pour connaître les lieux. Je passai dans la petite antichambre réservée aux visiteurs et me rinçai le visage et les mains. Puis je le rejoignis sur la pointe des pieds, pour ne pas le déranger. Il tapait la dernière page.

Le local qu'il occupait faisait partie des bâtiments de la « nouvelle » université – déjà vieux d'un siècle mais ultramodernes en comparaison de l'architecture vénérable du Cambridge ancien. Je m'installai dans un fauteuil et me laissai envahir par l'ambiance de sérénité qui émanait de cette pièce.

Les murs étaient couverts, du sol au plafond, de rangées de livres et de bobines de microfilms. L'éventail de cette collection était des plus vastes ; elle allait des recueils de poésie viridienne les plus récemment importés, imprimés luxueusement avec des caractères fondus à la main sur un papier également fabriqué à la main, jusqu'à un groupe de trois volumes aux reliures rouges identiques et à la tranche supérieure couverte de poussière : des exemplaires du roman de Micky, *L'appel des étoiles*, histoire romancée des premiers temps de la colonisation de Vénus.

Les objets rassemblés dans cette pièce témoignaient d'une fantastique variété de pôles d'intérêt. Sous la principale fenêtre il y avait un thérémine dont le câble s'enroulait autour d'une antique guitare à la valeur fabuleuse. Des piles de dossiers contenant des notes sociologiques et sémantiques

disparaissaient derrière des reproductions de sculpture classique : un Rodin, un Henry Moore, la Vénus de Milo et la *Vertu* de Kasneky.

Sur la table à côté de moi était posé un splendide ouvrage relié dont les bords jaunis indiquaient que ses feuilles étaient faites de papier à base de fibre de bois et non pas de plastique inaltérable. J'eus la curiosité de l'ouvrir. C'était un recueil de gravures d'un dessinateur du XXI^e siècle, Laszlo Curtin, dont je n'avais jamais entendu parler. Elles étaient d'une qualité remarquable. Quand j'eus feuilleté le volume jusqu'à la fin, je me reportai à la page de garde pour voir si une mention indiquait où Micky l'avait acheté. Mais il y avait simplement une petite plaque, fixée à l'aide de gomme adhésive pseudo-magnétique afin de ne pas abîmer cette édition rare : elle portait le nom redondant de Miguel Fernando José Maria de Madrigal de las Altas Torres.

— Tu as mis la main sur mon Curtin, je vois ? fis Micky en recouvrant sa machine à écrire. C'est ma mère qui l'a déniché le mois dernier à Buenos Aires et qui me l'a envoyé.

Je désignai l'imposant nom à rallonges :

— Tout ça, c'est toi ?

Il se mit à rire :

— Eh oui ! c'est moi. Ma chère mère, Dieu la bénisse, est plus fière qu'elle ne devrait l'être de mon ascendance espagnole, étant donné qu'elle est pour sa part d'origine norvégienne. Mais quand on a derrière soi des siècles de tradition socialiste petite-bourgeoise, il est peut-être normal d'avoir la nostalgie des fastes de l'aristocratie. Madrigal de las Altas Torres – on dirait un refrain de chanson, tu ne trouves pas ? – est le nom du lieu de naissance de la reine Isabelle. Ils avaient aussi une monarchie très pittoresque dans les pays scandinaves, ce qui me fait parfois me demander où la tentation de l'exotisme va se nicher. (Il replia dans un fauteuil en face du mien son corps dégingandé.) Cela dit, comment vas-tu ?

— Je suis plutôt sur les genoux. Je viens de passer deux journées épouvantables.

Micky fit un petit clappement de langue en signe de sollicitude. Il était de haute taille et avait le corps osseux. Les

cheveux noirs et les yeux de braise qu'il avait hérités de son père contrastaient avec sa peau à la blancheur de lait. Il faisait partie de l'équipe de sociologues qui travaillaient à l'université et préparait une thèse de doctorat. Bien qu'étant (comme Tinescu me l'avait rappelé sans ménagement) de vingt ans mon cadet, il avait déjà une réputation certaine et n'aurait aucun mal, le moment venu, à décrocher un poste de premier plan. Au surplus, il faisait autorité pour tout ce qui touchait l'évolution sociale de Stellaris.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour toi, annonça-t-il. Tu te rappelles ces anomalies que j'avais constatées dans tes derniers rapports sur Stellaris ? Eh bien, elles n'étaient pas accidentelles. Il semble qu'on ait délibérément truqué les textes.

— Je suis au courant, déclarai-je. (Je lui expliquai en résumé ce qui s'était passé.)

— La Ligue des Étoiles pour l'Homme, s'étonna-t-il. Mais pourquoi cette secte s'amuserait-elle à falsifier les rapports sur Stellaris ?

— Tu as l'air au courant de leur existence.

— Plus ou moins... C'est un mouvement qui s'est fondé il y a huit ou dix ans, au Transvaal, parmi une communauté patriarcale qui prêchait le retour aux mœurs du temps des Boers. Ils ont une cellule ici – les universités attirent toujours les groupements de dingues – et je crois qu'ils ont recruté des membres dans la plupart des grandes villes européennes. Mais ils ne sont pas les seuls dans leur catégorie. Il y a aussi les Défenseurs de la Terre, qui s'imaginent que le voyage dans l'espace est une invitation à la fureur de Dieu et qui passent leur temps à prier pour être épargnés par la vengeance qui frappera les spationautes impies... Sans parler des Frères et Sœurs du Fruit de la Vigne, qui soutiennent que le mariage, les vêtements et la fidélité sont des tares à rejeter, que la chasteté est un crime et la sobriété un méfait. Ceux-là, je les adore. Je suis sûr qu'au départ c'était un canular, mais c'est une des plus grandioses fumisteries de l'Histoire.

— Tu as l'air bien renseigné sur tous ces mouvements. Comment fais-tu ?

— J'ai préparé une étude sur eux au moment de ma thèse de premier cycle. On ne croirait pas, à notre époque supposée saine d'esprit, qu'il puisse y avoir encore une telle débauche de balivernes. Remarque, la plupart de ces cultes sont ennuyeux comme la pluie, et les écrits qu'ils diffusent également... quoique les Frères et Sœurs du Fruit de la Vigne fassent circuler pour leur usage privé une version de certains textes bibliques qui... Mais au fait nous parlions de la Ligue des Étoiles pour l'Homme. J'allais dire qu'à mon avis ce n'était que des matamores et rien d'autre.

— Tinescu avait fait enquêter sur eux il y a trois ans par la police, pour aboutir à la même conclusion. Mais, depuis, ils ont reçu des subsides et ont pris de l'importance.

— Alors, qu'on les interdise et qu'on n'en parle plus, répliqua Micky vivement. Vous n'avez qu'à vous en occuper.

Et, avec une rapidité qui me laissa pantois, il passa à un autre sujet : un nouveau projet pour former une société consacrée à l'étude de la musique folklorique et à la remise en valeur d'instruments disparus tels que le saxophone et l'épinette.

Mais on ne pouvait accuser Micky Torres d'avoir l'esprit futile à la façon d'un papillon butinant de fleur en fleur. Il se comportait plutôt comme une abeille, extirpant le suc de chaque sujet avant de l'abandonner pour un autre. J'avais pour lui beaucoup de sympathie et d'admiration. Nos différences d'âge comptaient peu, dans cette société moderne à la durée de vie prolongée. Après les courants rapides de l'adolescence et du début de la maturité, les êtres humains entraient dans un grand lac d'expérience partagée qui s'étalait sur plus de quarante années. Aussi Micky et moi étions aussi amis qu'on peut l'être en vivant sur des continents différents.

Tout en l'observant, je pensais que Tinescu avait tort en supposant que Micky prendrait ma place si je passais aux relations extra-terrestres. Il était trop doué pour se limiter à une facette unique d'un si énorme travail. D'autres tâches l'attendaient. En cinquante ans, il pouvait laisser une trace dans l'Histoire. Peut-être modifier la structure sociale de la Terre, peut-être créer une forme d'art nouvelle, peut-être apporter au

domaine encore balbutiant de la sociologie ce que la théorie du champ unifié avait fourni à la physique... sinon les trois en même temps. C'était un sentiment coupable, mais je ne pouvais m'empêcher de l'envier.

À nouveau il changea de sujet avec la même déconcertante brusquerie :

— Tiens, au fait, je ne t'ai pas montré ça.

Il se tourna et prit derrière lui un petit volume en mauvais état. Il me le montra en cachant de la main le titre en haut de la couverture, afin de ne laisser voir que le dessin illustrant celle-ci : un paysage martien avec un astronef à l'arrière-plan.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— À ton avis ?

— C'est un vaisseau spatial, évidemment. Sans doute un des tout premiers modèles uniquement propulsés par fusées, mais je ne suis pas expert en la matière.

— Regarde un peu de quand ça date. Mais attention : c'est à manier délicatement.

Je pris le petit volume avec précaution. Il semblait prêt à se réduire en miettes, malgré le plastique de protection dont était recouvert son papier. Je cherchai la date mentionnée par Micky et la trouvai sur le dos. C'était... 1959 !

— Mais... fis-je.

Je m'interrompis, stupéfait de ma méprise.

— Il n'y avait pas de vaisseaux qui allaient sur Mars en 1959 ! reprit Micky. C'est un de mes amis qui a trouvé une pile de ces volumes dans le grenier de la maison de son grand-père et qui me les a communiqués. Ce sont des livres et des magazines décrivant ce qui, pour les gens de l'époque, était le futur. Ce devait être une forme de littérature populaire très en vogue ; mais, à vrai dire, je n'aurais jamais pensé qu'il s'en publiait tellement.

Je tournais les pages, toujours ébahi :

— Et que pensaient-ils que leur réservait le futur ? Est-ce que leurs prédictions étaient exactes ? Arrivaient-ils à deviner l'avenir ?

— Non, ils ne se prenaient pas au sérieux. La sociologie et la psychologie de masse étaient encore dans l'enfance, mais elles

devaient déjà prouver que toute prophétie sur l'avenir était vaine sans les ordinateurs voulus et la façon de les programmer. En fait, ils laissaient simplement vagabonder leur imagination. En tout cas, cela donne des aperçus passionnants sur cette époque... Il faudra que j'essaye d'y faire allusion dans ma thèse, si je peux trouver un prétexte. À propos, ajouta-t-il en faisant mine de se lever, je devrais peut-être t'offrir le petit déjeuner. J'oublie toujours le décalage horaire quand tu arrives du Bureau.

— Ça va, merci. J'ai déjà mangé à l'aéroport avant de venir ici.

— Ce qui me fait penser à une chose... (Il se pencha dangereusement en arrière, en équilibre instable entre son fauteuil et la table, et saisit un micro relié à un magnétophone.) Il faut que je réserve une place dans la fusée express de la nuit prochaine, continua-t-il, à la fois à mon intention et à celle de l'appareil. Je retourne avec toi au B.R.C. car j'ai des choses assez importantes à dire à Tinescu. Veux-tu les entendre maintenant ou plus tard ? Ça concerne ton service mais pour l'instant il ne faut pas l'ébruiter.

Pour Micky, les mots « assez important » équivalaient à ce que la plupart des gens entendent par « sensationnel ». Je me sentis donc saisi d'appréhension.

— Vas-y, je t'écoute ! dis-je avec anxiété.

— D'accord, si tu le demandes. Je t'informe que la Terre est dorénavant à la seconde place.

— *Quoi ?*

— Je te répète que la Terre n'est plus à la tête des planètes à population humaine. Elle a été supplantée par Stellaris.

Je savais que ça viendrait un jour. Je le savais depuis des années. Mais la nouvelle me prenait quand même complètement à l'improviste. Je me contentai de secouer la tête faiblement.

— À vrai dire, poursuivit Micky en se levant et en se mettant à faire les cent pas dans la pièce, je ne crois pas que les Stellariens se soient encore rendu compte du renversement de la balance en leur faveur. Moi-même je ne l'aurais pas découvert si tôt sans cette histoire de rapports falsifiés. Mais cela m'a

incité à remonter en arrière et à me pencher plus en détail sur les dossiers.

» Comme tu le sais, Stellaris est une société fondée sur la force. Elle n'est pas exactement enrégimentée mais en tout cas puissamment disciplinée. Elle a été implantée par les descendants spirituels des totalitaires du XX^e siècle. Je sais que le mot est déplaisant, mais il n'en correspond pas moins à une réalité. Leur but suprême est l'efficacité. C'est le compromis le plus fonctionnel entre le laxisme de la liberté individuelle et la rigidité d'un État organisé. Et surtout, c'est une structure nettement plus efficace que la nôtre.

» Il est exact que notre société est stable, et durant les deux derniers siècles elle a été voisine de la perfection. Personne ne meurt de faim ; personne n'est au chômage et personne non plus n'est obligé de travailler s'il n'en a pas envie ; le taux de criminalité est négligeable, donc il n'y a pratiquement pas de contrainte policière... et ainsi de suite. Mais toute société stable qui *approche* la perfection sans l'atteindre totalement est susceptible d'être surpassée. Dès le début, la fonction de Stellaris a consisté à tirer le maximum de ses ressources humaines. Et nous, nous faisons une moue de dédain en appelant ça « totalitarisme » et nous continuons sur notre lancée.

» Tant que Stellaris en était au stade des troubles de croissance, notre supériorité demeurait intacte. Mais il ne faut pas oublier que notre évolution sociale est terminée – pour ce cycle, du moins – alors que la leur ne fait que commencer. Tôt ou tard notre avance devait être rattrapée, et j'ai la conviction que ce moment est venu.

De façon irrationnelle, je me dis que j'avais déjà dû en avoir l'intuition la veille au soir. Cette constatation était déjà contenue implicitement dans ma comparaison entre Kay et Patricia.

Subitement, je me demandai quel effet cela faisait d'être le citoyen d'une planète arriérée.

Je ne me permettais pas de mettre en doute les affirmations de Micky. S'il les énonçait, c'est qu'il avait de bonnes raisons pour le faire. Mais j'avais besoin d'en savoir plus pour m'en persuader.

— Qu'est-ce qui t'a amené à cette conclusion ? lui demandai-je.

— Ma foi... (Il regagna son siège avec un sourire en coin.) J'ai utilisé une matrice inventée par moi, qui semble offrir une stabilité remarquable sur une très large proportion de facteurs. Je peux te la montrer si tu veux, mais je suppose que le Bureau va l'intégrer dans ses ordinateurs pour confirmer mes résultats.

— Non, inutile, je te crois sur parole. (J'avais déjà vu les matrices de Micky ; il se sentait à l'aise en traitant à la fois deux cents variables, chiffre qui pour ma part m'aurait fait frémir.) Mais quelles sont les conséquences, en termes concrets ?

— Difficile à dire : ça dépend du moment où les Stellariens s'apercevront des faits. Ils n'ont pas les techniques voulues pour analyser leur société... mais certains détails laissent penser qu'ils pressentent la vérité. L'atterrissage de l'*Algenib*, par exemple. Ce pourrait être un ballon-sonde.

— Et s'ils n'en sont pas encore conscients ?

— Eh bien, nous avons peut-être une chance de nous adapter à la situation et de quitter la scène en beauté. Par contre, s'ils sont au courant, ils nous évinceront sans pitié, et il y aura du vilain. D'ailleurs, il y a beaucoup de gens qui savent déjà tout ça, même si ce n'est que subconsciemment.

— Qui donc ?

— La population de la Terre entière.

— Je vois ce que tu veux dire : quand une civilisation est stagnante, il est normal que ses membres s'attendent plus ou

moins à être un jour dépassés. Tu crois que c'est une des raisons de l'expansion de la Ligue ?

— Sûrement. Il se peut après tout qu'elle recherche la dernière chance d'établir sur Terre une civilisation évolutive, en renversant brutalement les fondements de celle qui existe. Mais ça ne marchera pas. On n'arrête pas le cours de l'Histoire.

Il prit une feuille et de quoi écrire tout en continuant :

— Tiens, je pose là mon équation fondamentale. Pour simplifier les choses, prenons l'indice culturel de la Terre comme une unité constante. La moyenne entre les progrès et les régressions au cours des cinquante dernières années se situe à + 0,08.

— C'est si faible que ça ? fis-je, un peu démonté.

Toute évolution inférieure à 0,1 pouvait être considérée comme négligeable. Je me mis à étudier l'équation et j'aboutis mentalement à un résultat approximatif.

— En nous basant sur l'unité donnée, annonçai-je, on arrive à la conclusion qu'il y a déjà de vingt à quarante ans que la balance s'est renversée en faveur de Stellaris.

— C'est à peu près ça. Grâce à notre vitesse acquise, nous avons un peu retardé le processus, mais c'est fini maintenant. La prochaine étape pour les Stellariens sera d'essayer de se débarrasser des missions d'observation. Même si nous le déguisons avec soin, c'est quand même un contrôle que nous exerçons sur eux. Ça ne leur plaira pas tellement quand ils prendront conscience de la réalité.

Soudain un horrible souvenir me revint en mémoire. Je fis claquer mes doigts et m'écriai :

— Ils savent !

— Comment peux-tu en être sûr ? Ce serait à l'insu de nos missions. Même en débarrassant les rapports des insertions truquées, je n'ai rien trouvé qui puisse en apporter la preuve.

Je lui racontai l'offre que m'avait faite Kay de diriger un organisme stellarien rival du B.R.C.

— Je vois, murmura-t-il. Ils ont donc décidé de nous concurrencer dans notre domaine réservé. Et pourtant... (Il se leva à nouveau d'un bond.) Non, il y a quelque chose qui ne colle pas. Ils ne peuvent pas être arrivés à la même certitude que

moi : ils n'ont pas les éléments d'appréciation pour juger ni le personnel spécialisé qu'il faudrait pour les interpréter. Ils doivent être en train de lancer un autre ballon d'essai. Et les faits vont leur donner raison. Tu ne vois pas ce qui se passe ? Ils ont dû dissimuler des indices aux missions d'observation, ce qui indique de leur part une habileté encore insoupçonnée !

En effet. Sans parler de la prévision à long terme et du self-control. Mais cette dernière qualité, nous savions déjà que les Stellariens la possédaient.

— Et voilà, soupira Micky, ce sont les colons qui prennent les rênes. Rends-toi compte, Roald : c'est l'histoire des États-Unis et de l'Angleterre qui recommence !

Le parallèle était effectivement frappant. Mais il y avait d'autres faits qui m'apparaissaient. Notamment la façon dont l'affaire des Tau Cétiens cadrait avec le reste. Pendant des générations, les Stellariens avaient méprisé les disciplines « abstraites » telles que la psychologie ; ils pensaient sans doute qu'ils pourraient établir le contact avec les Tau Cétiens par une méthode empirique. Confrontés avec des réalités qui n'étaient pas si simples, ils avaient réagi à leur manière typique : d'abord en essayant de placer le B.R.C. dans une situation impossible et en le forçant à commettre des maladresses ; ensuite en mettant sur pied un programme d'urgence destiné à pallier leurs insuffisances.

— Je pense que Tinescu a des soupçons, dis-je lentement.

Jacky se retourna vers moi :

— Ça ne m'étonnerait pas de lui ! C'est un type très brillant ; un véritable génie dans son travail. Et il a une intuition fantastique. Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Je lui décrivis l'impression que j'avais eue, depuis l'annonce de l'arrivée des Tau Cétiens, d'un Tinescu continuellement dépassé par les événements.

— Bien entendu ! (Micky ponctua les mots en frappant du poing dans sa paume ouverte.) À mon avis, Roald, dans un an ou dix-huit mois tout au plus, les Stellariens vont abattre leurs cartes. Si Tinescu a eu l'air de s'aplatir, c'est certainement pour ne pas envenimer nos rapports avec eux et éviter qu'ils ne se

découvrent avant que nous soyons préparés. Grand Dieu, c'est si court une année !

Il hésita, puis reprit :

— Bon, comme tu vois, je crois vraiment qu'il faut que j'aille au B.R.C.

— Et ton doctorat ?

— Qu'il aille au diable ! Si on réussit à éviter la crise, on me décernera assez de diplômes pour toute ma vie. Pense un peu au programme qui nous attend : faire accepter à la Terre de venir au second rang, aider les Stellariens à établir leurs échanges culturels...

— Tu crois ?

— Nous le devons aux autres races : il faut qu'elles sachent que Stellaris, c'est encore mieux que la Terre dans *tous* les domaines. Et il y aura aussi du travail à faire sur Stellaris même, pour que l'orgueil de ses habitants ne tourne pas à la mégalomanie et n'engendre pas des excès du genre de la Ligue des Étoiles pour l'Homme...

Tout en l'écoutant, je ressentais une impression de calme certitude, comme si un destin impersonnel m'adressait la parole. Voilà, pensais-je, ce qui assurerait à Micky – non : à Miguel de Madrigal de las Altas Torres – une place dans notre Histoire. Peut-être mille ans s'écouleraient-ils avant que son rôle soit reconnu, et de tous les êtres vivants que je connaissais, seul Anovel serait encore là pour le voir. Mais pour moi c'était une conviction absolue.

Un frisson me parcourut, comme si j'étais en face de quelque chose de sacré. Des mots qui portaient le sceau de la vérité résonnèrent dans mon esprit :

Je suis en présence du premier être humain envers qui tous les peuples des autres mondes éprouveront de la gratitude.

C'était une sensation magnifique et un peu effrayante de songer qu'il était possible de créer un monde en tout point supérieur à la Terre. C'était un exemple qu'il serait peut-être donné à Stellaris de suivre lorsque, dans un très lointain futur, elle devrait à son tour céder la place à une civilisation surgie pour la surpasser. Être conscient de faire quelque chose qui

modèlerait à long terme la destinée de l'humanité... il y avait de quoi ressentir un vertige.

Cette nouvelle avait chassé tout autre souvenir de mon esprit. Ce ne fut qu'en prenant place dans la fusée, tard dans la soirée de dimanche, que je m'aperçus que je n'avais pas appelé Patricia.

Tant pis, je la joindrais dès mon arrivée. Tout d'un coup, cela ne me semblait plus si important.

Nous avions dû prendre une cabine pour deux, ayant fait nos réservations très tardivement. Mais au moins avions-nous des couchettes et non de simples relaxeurs. De l'autre côté du rideau qui séparait en deux moitiés l'habitacle, j'entendis Micky se coucher en même temps que moi. Je lui souhaitai bonne nuit et sombrai presque aussitôt dans une douce somnolence.

Je fis un rêve incohérent où je découvrais mon nom dans quelque chose qui tenait lieu de livre d'Histoire sans être réellement un livre. J'en ressentais une joie sans mélange, mais en regardant plus loin je tombais sur le nom de Micky en lettres noires deux fois plus grosses. Tout en bougeant dans mon demi-sommeil, je reconnaissais que cet honneur qui lui était rendu n'était que justice. Mes pensées s'agitaient en affleurant à la surface du sommeil. Je cherchai de nouveau le nom de Micky.

Cette fois, il était en train de grossir. Il bondissait hors de l'objet qui n'était pas vraiment un livre, longue forme noire et flexible qui, brusquement, s'abattit sur mon visage en s'y plaquant avec force.

Je me mis à suffoquer !

La panique me réveilla, et je sus que ce n'était pas un cauchemar. Je luttais désespérément pour tenter de reprendre ma respiration. Et, pour la première fois, la rapidité de mes réflexes me sauva la vie.

Quelque chose de soyeux, de chaud et de glissant me recouvrait le visage, de l'arête du nez jusqu'au menton. C'était aussi large que mes deux mains réunies. En inspirant pour retrouver mon souffle, j'avais commencé à faire pénétrer la chose dans mes narines. Ce fut ce qui me dicta la conduite à

suivre. Il me fallait au contraire *expirer* le peu d'air qui restait encore dans mes poumons. Je le fis par la bouche avec un halètement rauque, au bord de l'étouffement, mais le résultat souhaité fut obtenu. La substance qui me bouchait la respiration fut momentanément repoussée, et j'eus le temps de sortir un bras de mes couvertures pour l'agripper.

Elle se contorsionna pour m'échapper, mais j'engageai de force le bout de mes doigts entre ma peau et elle, et je la décollai lentement, comme du mastic pas encore sec. J'avais les poumons douloureux et l'anoxie me donnait le tournis.

En un dernier effort, j'arrachai complètement la chose de mon visage, et mon bras fut projeté en avant quand elle céda. Elle s'échappa alors de ma main et atterrit au milieu de la cabine, de l'autre côté du rideau central, en faisant un bruit mou et flasque.

J'étais trop affaibli pour pouvoir bouger sur-le-champ. Je restai simplement allongé, aspirant l'air avec force. À côté, j'entendis Micky se redresser sur sa couchette ; il alluma la lumière et tira le rideau qui nous séparait.

— Ne te lève pas ! criai-je d'une voix étranglée, en me tournant sur le côté pour lui faire face.

— Qu'est-ce qui se passe ? souffla-t-il. (Son visage était aussi blême que devait l'être le mien.)

Je lui désignai la chose qui gisait sur le sol. C'était comme un tas de gelée bleue et translucide, veinée de rouge, secouée de lentes pulsations. Ramassée sur elle-même, elle mesurait une quinzaine de centimètres de diamètre. Elle semblait se rétracter, tout en oscillant comme si elle était à la recherche de quelque chose. Puis elle se mit à ramper de façon décidée en direction de ma couchette. Mon estomac se souleva. Il fallait absolument trouver un moyen de nous débarrasser de ça.

— Micky, demandai-je, tu n'as rien qui puisse prendre feu ?

— Non, tout ce que j'ai sur moi est ininflammable, bien sûr. (Il n'arrivait pas à détacher son regard de l'horrible chose.)
Roald, qu'est-ce que c'est que cette saleté ?

Je saisis mes chaussures, décidé à lutter à la fois contre la gelée vivante et contre la peur qui subsistait en moi :

— Je te le dirai quand je reviendrai. Reste sur ta couchette – elle ne peut pas grimper le long d’une paroi verticale – et fais surtout attention de ne pas t’exposer à elle la peau nue.

En marchant à quatre pattes sur ma couchette, je me déplaçai jusqu’à la porte. Il ne se passa rien quand je voulus actionner la poignée, et j’eus un nouveau sursaut de frayeur. Puis je découvris que la porte s’ouvrait librement : quelqu’un avait bloqué le fonctionnement de la serrure. C’était normal : il fallait bien qu’un intrus ait pénétré dans la cabine pour y déposer cette chose immonde. Mais je n’avais pas le temps de m’interroger sur les identités ni sur les mobiles. Je savais ce que je voulais. Si seulement je pouvais le trouver...

Au bout du petit couloir qui desservait les cabines, je vis un placard à outils de secours. J’y courus en pensant : *Pourvu qu’il y ait une torche !* Et j’en vis une effectivement derrière la paroi transparente.

Je brisai le panneau commandant l’ouverture du placard et empoignai la torche. Quand le steward effaré – seul homme d’équipage à bord de cet engin entièrement automatique – apparut à l’appel du signal d’alarme relié au placard, il me trouva porteur d’un glaive de flammes de trente centimètres de long.

— Arrêtez ! me cria-t-il au moment où je pénétrais dans la cabine. Je l’entendis se mettre à ma poursuite dans un claquement de lourds talons.

Indifférent à son intervention, je pointai vers la gelée vivante la torche à la flamme vrombissante. Une sorte d’ivresse de vengeance primitive m’habitait. La chose recula pour essayer de fuir, mais la flamme l’atteignit presque aussitôt. Une odeur nauséabonde s’éleva ; sa surface se transforma en une sorte de croûte durcie, et elle s’immobilisa. Le plastique ininflammable du rideau, qui ondoyait sous l’effet de la chaleur, semblait plus vivant qu’elle.

Quand toute la surface visible fut noircie, j’écartai ma torche. Une fissure apparut alors dans la croûte, et un filament bleu en suinta pour explorer l’extérieur. Je réprimai mon envie de vomir et braquai de nouveau la torche. Cette fois, je la maintins fixée sur sa cible jusqu’à ce que le sol métallique soit rougi et l’air de

la cabine emplie d'une puanteur intolérable. Il ne resta plus ensuite qu'une dépouille carbonisée pareille à un morceau de viande trop grillé.

L'espace d'un instant, je demeurai vacillant. J'arrêtai la torche et la remis au steward qui avait assisté à la fin de la scène. Puis je l'écartai de mon chemin et me précipitai vers les lavabos.

Ce fut enfin ma nausée qui eut le dessus.

Quand je me sentis un peu moins mal, je retournai à la cabine. La porte avait été fermée, et il me fallut consulter les billets de réservation pour retrouver le numéro.

Déjà les climatiseurs avaient expulsé l'odeur. Je trouvai Micky aux prises avec le steward éberlué. En me voyant, il s'interrompit.

— Ça va mieux ? me demanda-t-il avec anxiété.

Je fis signe que oui et, avec un certain sentiment de ridicule, j'adressai mes excuses au steward qui tenait la torche à bout de bras, soigneusement éloignée de lui.

— Patientez un moment, dis-je, je vais tout vous expliquer.

Je me détournai pour fermer la porte et vis que la poignée ne fonctionnait toujours pas.

— Elle était parfaitement normale quand nous sommes montés à bord, marmonnai-je pour moi-même. (Je me sentais encore tout étourdi de l'avoir échappé belle.)

Je sortis sur le seuil pour examiner la serrure et je passai les doigts sous la botte. Comme je m'y attendais, ils palpèrent un petit disque accroché là comme une moule à son rocher. Je le détachai et observai la poignée : elle marchait à nouveau normalement.

— Vous savez ce que c'est ? demandai-je au steward en lui montrant le disque.

— Oui, c'est un nullifieur. Il retient le pêne magnétiquement et l'empêche de s'engager dans la gâche quand la porte est fermée.

Je me laissai tomber sur le bord de la couchette, avec l'impression d'être complètement au bout du rouleau. En me voyant ainsi prostré, le steward posa la torche dans un coin et sortit une petite boîte de sa poche.

— Tenez, fit-il en me tendant une tablette verte. C'est un euphorisant. Ça vous fera du bien.

J'acceptai volontiers, et la drogue ne tarda pas à faire son effet. Au bout d'une demi-minute, j'avais suffisamment repris mon calme pour entamer quelques explications :

— Micky, tu voulais savoir ce que c'était que ce tas de gelée. Il s'agit d'un parasite sagittarien. À l'état naturel, son métabolisme est à base de silicone, mais récemment nos chercheurs sont arrivés à le modifier en laboratoire : ils ont obtenu des sujets basés sur le carbone, afin de faire des expériences sur la restauration des tissus vivants. L'idée était de mettre au point une sorte de tampon pour les blessures, qui hâterait le processus de cicatrisation en s'incorporant aux chairs. Un procédé astucieux... mais qui n'a pas abouti. Les humains étaient allergiques à ces créatures.

Je touchai du bout des doigts la peau de mon visage. Jusqu'ici il n'y avait pas de signe d'éruption, mais j'étais certain qu'il s'en déclencherait une sous peu.

— Quelqu'un a donc bloqué la poignée et s'est introduit ici pendant que nous dormions, pour m'appliquer cette gelée vivante sur le nez et la bouche. Si je n'avais pas compris par miracle que je devais expirer au lieu d'inspirer, j'aurais été étouffé dans le silence le plus complet. Et quand on m'aurait retrouvé mort, aucune trace d'arme n'aurait été visible. Elle aurait été absorbée par mes muqueuses nasales et se serait incorporée à mes tissus.

Quand on m'aurait retrouvé mort ! L'horreur de ce concept ne m'apparaissait pas encore dans toute son étendue, d'abord à cause de l'hébétude où m'avait plongé le choc initial, ensuite en raison de l'effet stimulant de l'euphorisant. Mais, tôt ou tard, j'aurais bien à y faire face.

Micky me jeta un regard de compassion et se tourna vers le steward :

— Il faut que vous préveniez la police pour qu'une équipe de détection de mensonges attende la fusée à l'atterrissage. Il faudra interroger tous les passagers.

— C'est impossible, objecta le steward. Nous ne savons pas s'ils accepteront.

— Tant pis ! jeta Micky sans ambages. Ils devront s'y soumettre ! Vous ne vous rendez pas compte qu'il s'agit d'une tentative de meurtre contre un fonctionnaire du gouvernement ?

Le steward pâlit. L'idée qu'un meurtre – ce délit rarissime entre tous – avait failli être commis à bord de sa fusée ne l'avait apparemment pas encore effleuré. Il s'empressa de sortir, et la porte se referma derrière lui en chuintant.

— Merci, déclarai-je. C'est exactement ce que j'aurais dit... si j'avais été capable de trouver mes mots. Mais...

J'hésitais à poursuivre.

— Mais quoi ? insista Micky.

— Tu te trompes, fis-je lentement. Il ne s'agissait pas d'une tentative de meurtre contre un fonctionnaire du gouvernement.

— Roald, je ne te comprends pas ! Tu ne vas pas me dire que ce n'était pas un meurtre qui était projeté ?

— Je ne dis pas le contraire. (*Et je ne nie pas non plus que j'ai failli en être la victime*, ajoutai-je intérieurement, avec un frisson.) Mais tu *n'es pas* un fonctionnaire du gouvernement, Micky, achevai-je.

Ses yeux s'arrondirent et il émit un soupir bruyant :

— Tu veux dire que c'est moi qu'on voulait tuer ? Mais pourquoi diable... ?

— Je suis sûr de ce que j'avance. Je ne l'avais pas remarqué quand nous sommes montés à bord mais, à l'instant, il m'a fallu vérifier le numéro de notre cabine sur nos billets de réservation. Nous avons interverti nos couchettes. Le billet correspondant à celle où j'étais porte ton nom.

— Et dans le noir le meurtrier ne s'est aperçu de rien. Je vois. Mais pourtant... il aurait pu porter un casque à vision nocturne.

— Tu l'imagines montant dans la fusée avec un appareil de cette taille ? Par contre, le parasite était assez petit pour qu'il le mette dans sa poche. Il suffisait de le placer dans un sac étanche pour éviter d'avoir à le toucher.

Il y eut un long silence. Je devinais les pensées de Micky : *Si le tueur ne s'était pas trompé, je n'aurais pas su m'en tirer et actuellement je serais mort, sans que personne sache pourquoi.*

Pour un homme moderne ayant encore quatre-vingts années de vie en perspective, l'idée de la mort prématurée était, non pas exactement plus effrayante, mais plus attristante que pour l'individu des temps anciens dont la survie consistait à triompher par hasard d'une longue série de risques. Comme un saint plus conscient de ses péchés à mesure que leur nombre s'amenuise, les hommes à l'existence prolongée n'étaient que plus pénétrés de leur vulnérabilité.

Micky releva les yeux et m'adressa un mince sourire :

— Mais enfin, Roald, qui aurait fait ça ? Et pourquoi ?

— En admettant que j'aie raison, répliquai-je, ce serait qui, à ton avis ?

— J'entrevois bien une hypothèse, mais elle est tirée par les cheveux. Si les Stellariens projettent d'abattre à brève échéance leurs cartes, comme je le suggérais, il se peut qu'ils préfèrent prendre la Terre complètement au dépourvu. Dans ce cas, cela peut leur être utile de m'éliminer.

— Ça saute aux yeux, évidemment. (J'allongeai les jambes, puis les repliai précipitamment en m'apercevant que j'avais failli mettre les pieds sur le cadavre du parasite.) Mais, jusqu'à présent, qui est au courant de tes résultats ?

— Personne. Bien sûr, les données sur lesquelles j'ai travaillé m'ont été fournies par une équipe de techniciens travaillant sur ordinateur. A priori, ils auraient pu aboutir aux mêmes conclusions que moi ; mais je doute qu'ils aient été assez dans le coup pour saisir les implications.

— Je me demande quand même, dis-je pensivement, s'il n'y a pas eu quelqu'un capable d'additionner deux et x, et d'arriver à la réponse. Ce quelqu'un n'aurait pas été sûr que tu aies obtenu des preuves positives mais se serait alarmé en te voyant partir à l'improviste avec moi, et aurait décidé en conséquence de prendre cette mesure radicale.

Un autre silence s'ensuivit.

— Il semblerait, fit enfin Micky, que tu suspectes un lien entre les Stellariens et la Ligue ?

Sa clairvoyance m'étonna, car l'idée venait juste de m'apparaître et je commençais seulement à y réfléchir pour voir si elle avait un fond de vraisemblance.

Après avoir médité un instant, je repris la parole :

— Tinescu, la police et toi, vous sembliez tous croire que la Ligue ne passerait jamais des paroles aux actes. Mais nous savons maintenant qu'on lui a injecté une vitalité nouvelle. Et si cela venait d'ailleurs que de la Terre ? Tu me suis ?

Micky se leva avec excitation :

— Bien sûr, je n'avais rien compris ! C'est toi qui as raison ! Quel meilleur moyen de saper l'autorité du B.R.C. et, par là, de mettre en doute aux yeux de l'opinion publique la compétence de la Terre dans les affaires coloniales et extra-terrestres ? En plus tu m'as appris hier que les Stellariens s'apprêtent à faire concurrence au Bureau. Tout concorde.

— Et il y a un avantage supplémentaire : à mesure que se répandent les idées de la Ligue, des citoyens honnêtes et intelligents commencent, sur Terre même, à mettre en doute le bien-fondé de notre action dans le domaine des relations interstellaires. La preuve, comme je te l'ai dit, c'est qu'il y a déjà des partisans de la Ligue à l'intérieur même du Bureau !

Micky hocha la tête et je poursuivis :

— Dès que nous serons arrivés, il faudra que je remette la main sur ce policier qui enquête à propos des incidents auxquels on soupçonne la Ligue d'être mêlée. Comment s'appelle-t-il déjà ? Ah ! oui, l'inspecteur Klabund.

On frappa à la porte et nous sursautâmes. Micky alla ouvrir : ce n'était que le steward.

— J'ai averti la police, annonça-t-il. Ils interrogeront tous les passagers à l'atterrissage. Personne ne peut sortir de la fusée avant que les portes étanches soient débloquées, donc le type sera forcément coincé. (Il eut un petit frisson.) Drôle d'effet, hein, de voyager avec un assassin ?

Je me passai la main sur le visage. La peau commençait à me cuire comme si j'étais entré en contact avec un buisson de cactus. C'était le premier symptôme de la réaction allergique. Je me forçai à ne pas me gratter pour éviter de faire empirer les choses.

— Je ne vois vraiment pas comment il espérait s'en sortir, continuait le steward.

— Il a dû réserver sa place sous un faux nom, répondis-je. Si son plan avait marché, personne n'aurait rien su sauf en cas d'autopsie. Et il aurait largement eu le temps de disparaître.

— Tandis que là il est bon pour une psychotomie, fit Micky d'une voix sombre. En tout cas, ne vous en faites pas, ajouta-t-il à l'adresse du steward, il ne tentera rien d'autre. Il est sûr d'avoir réussi et cherchera surtout à ne pas se faire remarquer.

— Je pense que oui, admit le steward d'un ton peu convaincu.

Il nous quitta en nous souhaitant bonne nuit machinalement, l'air assez abattu.

— Il faut que tu essayes de dormir, Roald, suggéra Micky.

Je lui obéis docilement et m'étendis sur ma couchette. Peu après, il sombra de son côté dans un sommeil agité. Pour ma part, je ne parvins même pas à m'assoupir et, au bout d'une demi-heure, j'y renonçai, en partie parce que les démangeaisons sur ma figure devenaient insupportables.

Mais c'était un autre motif beaucoup plus impérieux qui me tenait surtout éveillé : une décision de fer qui avait envahi mon esprit et s'accrochait comme des tenailles à ma conscience, en m'avertissant que je n'aurais pas de répit tant qu'elle ne serait pas accomplie.

Cette décision, c'était la volonté d'en finir une fois pour toutes avec la Ligue des Étoiles pour l'Homme.

À l'arrivée de la fusée, les policiers étaient là, la mine grave. Ils avaient beau être dans l'exercice de leurs fonctions, un assassinat – même raté – était si exceptionnel que sa seule évocation faisait peser sur tous comme un nuage de fumée noire.

Avec un calme professionnel, ils arrêterent chaque passager à sa sortie et lui résumèrent les événements, l'emmenant ensuite à une table où était installé un détecteur de mensonges. Une simple et unique question suffisait à éliminer les innocents. À la dix-septième tentative, un homme au visage livide que la vue en compagnie des policiers de celui qu'il croyait mort avait déjà dû passablement secouer fit sauter l'aiguille du détecteur du côté FAUX.

Deux agents l'encadrèrent aussitôt, mais il ne fit aucune tentative pour s'échapper et se livra à eux sans résistance.

Je me penchai vers le sergent qui dirigeait les opérations pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Sur ma suggestion, il posa une autre question :

— Êtes-vous membre de la Ligue des Étoiles pour l'Homme ?

Celui qu'il interrogeait fit un vigoureux signe de dénégation, mais à nouveau l'aiguille avait implacablement enregistré un bond vers « FAUX ».

— Tu l'as vu ? me murmura Micky. Il est manipulé par quelqu'un, et ce quelqu'un pourrait bien être un Stellarien. Cet homme est un Terrien ; il ne serait pas aussi indifférent à la vie de ses semblables s'il n'avait pas subi une influence extérieure.

J'approuvai de la tête, mais je n'avais plus guère la force de réagir. Je me sentais lessivé, en proie à la fois à la fatigue, au contrecoup du choc que j'avais subi et à la douleur harcelante qui maintenant me taraudait le visage.

Ils enregistrèrent le témoignage de l'homme qu'ils avaient arrêté et recueillirent sur le sol de notre cabine les restes du parasite. Une analyse organique, en définissant son type génétique, permettrait de remonter facilement à la source où le meurtrier se l'était procuré.

Le captif complètement amorphe fut emmené, et le sergent commenta :

— Ce type ne tiendra pas plus de dix minutes à son procès. Au fait je voulais vous demander une chose, Mr Vincent. Qu'est-ce qui vous a fait mentionner la Ligue des Étoiles pour l'Homme ? J'ai toujours eu l'impression que c'était des gens qui parlaient beaucoup sans rien faire... mais là, cette fois, c'est du sérieux !

— Vous réentendrez parler de la Ligue à l'avenir, parvins-je à marmonner entre mes lèvres raidies.

La réaction allergique atteignait son sommet maintenant ; ma main elle-même ressentait des élancements, bien que je n'aie touché le parasite que quelques secondes du bout des doigts.

Voyant dans quel état j'étais, le sergent alerta l'un de ses aides qui portait l'insigne de la médecine légale. Celui-ci me prit

en main et fouilla dans sa trousse pour chercher de quoi me soigner.

— Voilà qui vous soulagera dans l'immédiat, fit-il en étalant sur les zones atteintes une couche de plastipeau. Je peux aussi vous donner des histaminoïdes pour réduire les effets de l'allergie, mais ça va vous abrutir pour la journée, alors pas de surmenage.

— Désolé, dis-je entre mes dents, mais je vais devoir me surmener. Allez, Micky, viens ! En route pour voir Tinescu.

Tinescu enjoignit à son bloc-secrétaire de prendre note de tous les appels et actionna la touche qui allumait à sa porte le voyant OCCUPÉ.

— Asseyez-vous, dit-il en nous désignant des sièges. (Son regard s'attarda sur la plastipeau suffisamment fraîche pour être encore visible sur ma figure, mais il ne fit aucun commentaire.) Eh bien, Torres ? J'imagine qu'il a fallu une circonstance digne de secouer les galaxies pour vous arracher à vos chères études, alors mettez-moi vite au courant. J'espère simplement que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles.

— Ça dépend de la façon dont vous les prendrez, déclara Micky en ouvrant la sacoche qui contenait ses documents. À en juger par mes derniers calculs, Stellaris a fini par nous rattraper et bientôt c'est nous qui serons loin derrière.

Je m'attendais à tout de la part de Tinescu, sauf précisément à la réaction qui fut la sienne. Subitement, ce fut comme s'il avait dix ans de moins. Il regardait Micky comme un père satisfait et fier, et pour la première fois depuis que je le connaissais, je lui trouvai l'air heureux.

— Torres, je vous embrasserais ! Je n'en pouvais plus d'attendre.

— J'étais à peu près sûr que vous saviez déjà, remarqua Micky.

— Oh ! c'est trop dire. Mais reconnaissons que c'était inévitable un jour ou l'autre. Et, ces derniers temps, il y avait eu tellement de signes déterminants que je ne tenais plus en place de crainte que nous ne soyons pris de vitesse par les événements. Qu'est-ce qui vous a mis sur la piste : les rapports falsifiés ?

— Oui, et aussi d'autres choses.

Tinescu hocha la tête avec une expression de sagacité :

— Ils n'ont pas négligé les disciplines abstraites autant qu'ils ont voulu nous le faire croire, c'est certain. Mais depuis qu'ils ont pris comme principe de dissimuler leurs progrès à nos missions d'observation, nous en étions réduits à avoir des renseignements tronqués. Eh bien, voici d'excellentes nouvelles ! Et peut-être, ajouta-t-il avec un regard moqueur à mon intention, Roald m'en voudra-t-il un peu moins de m'être laissé marcher sur les pieds par les Stellariens.

J'évitai son regard avec embarras. Mais j'avais néanmoins des objections à formuler :

— Vous auriez pu discuter de la question avec le ministre. On aurait sûrement pu prendre à l'avance des mesures qui...

— Et révéler ainsi indirectement aux Stellariens ce dont ils n'avaient pas encore conscience ? (Tinescu secoua la tête.) Voyons, Roald, cette absence de subtilité m'étonne de votre part. À propos de subtilité, j'espère quand même que vous avez déduit que ce doivent être les Stellariens qui financent la Ligue des Étoiles pour l'Homme ?

— Nous sommes arrivés à cette conclusion par une autre voie, répondit Micky. Un membre de la Ligue a tenté de me tuer au cours du voyage, et Roald a été atteint par erreur.

— Ce qui explique pourquoi vous avez la figure en capilotade ? fit Tinescu en me regardant avec sollicitude. S'ils en viennent à des moyens aussi extrêmes, il va falloir que nous... Mais racontez-moi d'abord ce qui s'est passé.

Je résumai l'affaire du parasite, et Tinescu écouta mon récit d'un air soucieux.

— Le choix de l'arme était ingénieux, observa-t-il. Mais en même temps ça nous permettra de retrouver plus facilement les responsables. Tous les parasites que nous avons fait expédier sur Terre étaient répertoriés et génétiquement codés avant d'être distribués aux laboratoires. Tiens, au fait, je viens de recevoir un rapport qui les concerne. Ça vous amuse de le voir ?

Après tout, pourquoi pas ? Autant en savoir plus long sur la créature qui avait failli mettre fin à mes jours. Je pris le dossier qu'il me tendait. Il contenait la copie d'une communication adressée à la section de biochimie du B.R.C. par le département de pathologie de l'Université de Melbourne. Elle signalait que

les spécimens de parasites sagittariens soumis à l'Université étaient retournés à l'envoyeur, en raison d'un certain composé – un diagramme de structure moléculaire était joint – qui réagissait sur l'épiderme humain. Il était demandé aux Sagittariens de tenter de développer une autre souche.

Après s'être penché sur mon épaule pour lire le texte, Micky s'adressa à nouveau à Tinescu :

— À part Melbourne, savez-vous à quels endroits ils ont été envoyés ?

— Je n'ai pas la liste complète sous la main. Mais je me rappelle qu'il y en avait qui étaient destinés à la faculté de médecine de Cambridge. (Il hocha la tête avec une admiration réticente.) En utiliser un pour commettre un meurtre ! Il faut être un génie diabolique pour avoir une idée pareille !

Je ne répondis rien.

— Dites-moi, Roald, continua Tinescu, qui vous en avait parlé ? Car il fallait que vous soyez rudement au courant pour comprendre si vite ce qui vous arrivait.

— Si vite ? C'est vous qui le dites. Ça m'a fait l'effet de durer une éternité. À part ça, c'est Helga Micallef qui m'avait renseigné. C'était au début de l'année, à l'époque où son service avait des difficultés avec les parasites. Un jour elle est sortie du labo en fureur, elle est tombée sur moi dans le couloir et elle en a profité pour se soulager en me racontant tous les tracasseries qu'elle avait avec ces bestioles.

J'eus un frisson rétrospectif en songeant que c'était à ce pur hasard que je devais à l'heure actuelle d'être sain et sauf.

— Il n'y avait pas de raison, après tout, de garder le secret là-dessus, fit Tinescu avec un haussement d'épaules. Mais je vois que vous vous impatientez, Torres. Excusez-moi, allez-y.

Micky aligna sur le bureau une série de feuillets remplis de notes :

— Jusqu'à présent, Roald et moi n'avons eu le temps que d'ébaucher un plan d'action. Mais une chose est sûre : les Stellariens découvriront leur jeu dans un délai de dix-huit mois au grand maximum. Pour plus de sûreté, comptons seulement sur un an. Vous avez ici... (il sélectionna une feuille remplie de chiffres et de schémas)... la matrice du cas extrême : l'effet des

nouvelles sur une opinion publique terrienne non préparée. Regardez ce diagramme : il représente la Ligue et les autres organisations similaires. Il évolue dans six directions possibles, qui toutes sont mauvaises. La moins fâcheuse est la suivante : l'instauration au niveau gouvernemental d'un puissant groupe d'influence exigeant le boycottage économique de Stellaris.

— La moins fâcheuse ? répéta Tinescu avec effarement.

Micky eut un rire amer :

— Je vous laisse à penser ce que peuvent être les extrapolations pires ! Maintenant voici le diagramme qui expose notre avantage. Je l'ai calculé à l'échelon minimal : sur une année. Nous connaissons avec certitude le renversement de la balance, alors que les Stellariens ne peuvent encore que faire des conjectures. C'est un point qu'il nous faut exploiter pour ce qu'il vaut. Le budget devra se monter à six milliards et demi pour la seule propagande, la moitié de cet effort devant se situer au niveau du gouvernement.

— La moitié ? Tant que ça ? s'exclama Tinescu.

— Facilement. La première chose – vous voyez la ligne qui se développe au bas du diagramme ? – la première chose que feront les Stellariens quand ils sauront leur force sera de demander l'abrogation des traités coloniaux qui les lient à nous. Et ça ne leur plaira pas que nous opposions une résistance trop vive.

— Je pense qu'il faudrait que j'intervienne auprès du ministre dès maintenant, murmura Tinescu.

— N'oubliez pas qu'il faut agir aussi sur l'opinion publique. Bulletins spéciaux d'informations, éducation de masse, toute la gomme. Nous devons arriver à convaincre les gens qu'ils vivront bien toujours sur la même planète et que rien ne sera changé.

— Et les Stellariens ? intervins-je. Il faut les persuader qu'en accédant à l'autonomie ils ne vont pas forcément fouler un tapis d'or.

— J'y arrive, approuva Micky. La principale partie du travail consistera à combler les déficiences de Stellaris dans la branche des sciences humaines. Cela peut prendre cinquante ans. Heureusement ils sont déjà conscients de leurs carences. Roald

ne vous a pas encore dit qu'ils s'apprêtent à lancer leur propre Bureau des Relations Culturelles ?

— Il s'en est bien gardé ! jeta Tinescu en me foudroyant du regard.

— Excusez-moi, protestai-je, mais je n'ai appris la nouvelle que vendredi en fin d'après-midi, de la bouche de leur guide. Et vous étiez déjà parti.

— Et qu'est-ce qu'elle a à voir dans cette histoire ? Oh ! et puis assez, n'en parlons plus... De toute façon ça devait arriver. Continuez, Micky.

À la suite de cela, je préfèrai me taire. De toute manière mes commentaires auraient été superflus. Au bout d'une heure, je ne pouvais que m'émerveiller une fois de plus de l'envergure de la pensée de Micky et de la largeur de ses vues. Quand on le soumettrait au contrôle d'un ordinateur, nul doute que le plan qu'il proposait serait déclaré parfaitement au point et prêt à être appliqué.

Mais il n'était simple qu'en apparence. Le ressort majeur de l'opinion publique est l'inertie. Pour la secouer, il fallait des événements spectaculaires – tels que le sabotage d'une fusée – que les Stellariens n'hésitaient pas à employer mais auxquels nous nous interdisions d'avoir recours.

En tout cas, si un seul homme pouvait remporter la mise, c'était bien Micky Torres. Je lui fis un sourire en coin :

— Ça fait quel effet d'être l'homme le plus important de la Terre ?

Il se contenta de riposter par une grimace.

Finalement, Tinescu appela l'intégration et ordonna à Tomas de suspendre tous les travaux en cours en raison d'une urgence prioritaire. Il y eut des clameurs de protestation en réponse, auxquelles Tinescu coupa court par quelques vigoureux jurons en roumain.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire, Roald ? demanda-t-il.

— Voir Klabund, je suppose. Il est le mieux placé pour s'occuper de la Ligue, avec les trois enquêtes qu'il a sur les bras. Et comme elles sont couvertes par le secret judiciaire, il n'y a

pas de risque pour l'instant que leurs résultats deviennent publics.

— Vous voulez l'aiguiller sur la connexion entre la Ligue et Stellaris ?

— Exact.

— Vous croyez que c'est indiqué, Torres ?

Micky réfléchit un instant avant de répondre :

— Ma foi, ça peut être une tactique habile. À condition d'éviter à tout prix que les Stellariens ne sachent qui a découvert le pot aux roses. Laissons-les croire qu'une maladresse de leur part a mis un policier borné sur la piste. Ils seront forcés d'adopter une autre stratégie et cela nous donnera plus de champ pour manœuvrer.

Il rassembla ses dossiers et prit la direction du centre d'intégration, pour donner le point de départ à la plus gigantesque campagne d'éducation de masse jamais entreprise par l'humanité.

Avoir échappé de peu à la mort et savoir qu'on va devenir citoyen d'une planète de seconde zone : il n'y avait pas de quoi pavoiser. Et pourtant, inexplicablement, je ressentais une sorte de jubilation. J'avais le sentiment d'un but, d'un défi à relever – infiniment plus fécond et enrichissant que toutes les activités qui étaient entrées jusqu'à présent dans le cadre normal de mes attributions.

Un des premiers effets de ce nouvel état d'esprit ne tarda pas à se manifester. En temps ordinaire, la vue de la masse de documents accumulés dans la case du transmetteur durant le week-end m'aurait arraché un soupir, et j'aurais commencé par les passer laborieusement au crible avant d'entreprendre d'autres tâches. Mais, aujourd'hui, c'était moi qui décidais des priorités : j'ignorai le contenu de la case et me tournai vers le téléphone.

Le bloc-secrétaire commença à me réciter la liste des affaires en cours. Je désactivai.

— Comment puis-je atteindre l'inspecteur Klabund, du district de police de la côte du Pacifique ? demandai-je au standard.

— Un essai pour le localiser va être effectué à votre intention, répondit à l'autre bout du fil la voix mécanique avec son habituelle componction douceuse.

Après un moment d'attente, j'entendis enfin :

— L'inspecteur Klabund est absent du Q.G. de la police. Il mène une enquête sur le récent accident de fusée et fait actuellement des recherches à l'astroport. Si vous désirez enregistrer un message...

Je fixai d'un air renfrogné l'écran vide au-dessus du téléphone :

— Tâchez de savoir à quelle heure il sera rentré. Je voudrais un rendez-vous personnel avec lui.

Nouveau temps d'attente. Heureusement, Klabund avait fourni le renseignement à son bloc-secrétaire. Il serait de retour, m'apprit-on, à 14 heures.

— Enregistrez ça pour lui, s'il vous plaît : Inspecteur Klabund, Roald Vincent, du Bureau des Relations Culturelles, vous appellera aujourd'hui à 14 heures pour vous communiquer des informations importantes concernant vos enquêtes en cours.

Après cela, je réfléchis. Maintenant : Patricia. Le simple petit détail de mon assassinat manqué m'avait fait oublier d'essayer de la joindre à mon arrivée à l'aéroport. La façon dont elle me sortait de la mémoire commençait à devenir préoccupante.

Je demandai au téléphone de me passer le Centre Météo, sans espérer vraiment qu'elle prendrait la communication. Tout en patientant, je me demandais comment faire pour la revoir... peut-être aller l'attendre devant chez elle ce soir.

— Roald ! Oh ! je suis si heureuse que tu ne sois pas fâché !

Elle était là : ses cheveux lisses et dorés, sa bouche pareille à un beau fruit, ses yeux enjôleurs... encadrée comme la miniature d'un peintre dans le petit écran du téléphone. Durant de longues secondes je ne pus que la regarder, avec les sentiments que sa beauté éveillait toujours en moi. Puis je dis enfin :

— Fâché ?

— Je pensais que tu l'étais, puisque tu me laissais sans nouvelles.

— Il y avait quand même aussi un répondeur qui avait pour instructions de refuser mes appels, insinuai-je.

Elle opina, l'air penaud :

— C'était très méchant de ma part, n'est-ce pas ? Mais tu comprends... Enfin, je commençais à me dire que nous étions pour longtemps ensemble et quand tu as fait cette plaisanterie chez les Demba, en prétendant que tu voulais partir pour je ne sais combien de temps vers Régulus, eh bien... ça m'a un peu secouée.

Ce fut mon tour d'être secoué. Je n'avais jamais imaginé qu'elle pût souhaiter, comme moi, que nos relations deviennent durables. Je me mis à rayonner intérieurement.

— Tu oublies tout et tu me pardonnes ? implora-t-elle.

— Tu sais très bien que je te pardonnerais n'importe quoi.

— Et tu ne m'en veux pas ?

— Bien sûr que non.

— Oh ! je suis si contente ! (Son sourire éclaira son visage comme une nova.) J'avais annulé depuis longtemps cette instruction idiote que j'avais donnée à mon téléphone, mais tu n'as même pas essayé de m'appeler... Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Pas mal de choses. Je suis allé voir Micky Torres à Cambridge, et j'ai failli de me faire assassiner sur la route du retour.

— Chéri ! Tu plaisantes ?

— Crois-tu ? (Je me touchai le visage avec précaution.) Ça ne se voit pas au téléphone, mais j'ai la figure couverte de plastipeau.

Je lui racontai en gros les péripéties de notre voyage mouvementé.

— Mais c'est affreux ! (Les yeux agrandis, elle se penchait vers l'objectif.) Écoute, il faut que tu viennes me voir ce soir. Je prépare de quoi dîner et tu passeras une bonne soirée. Disons 7 heures et demie, d'accord ?

Je ne me fis pas prier pour donner mon assentiment et je mis fin à la communication avec l'impression de planer au-dessus des nuages.

Après dix minutes d'exultation, je revins aux réalités : en dépit des événements, il restait maintenant à régler les affaires courantes. Résigné, je me tournai vers la pile qui s'entassait dans la case du transmetteur.

Il s'agissait principalement de choses à mettre en attente, puisque les travaux de Micky allaient monopoliser les activités du centre d'intégration. Je renvoyai sans serrement de cœur à la documentation générale sept rapports sociologiques en provenance de Viridis. Mais il y avait aussi des informations déjà traitées ; à diriger vers des lieux aussi proches que Montréal ou aussi éloignés qu'Auckland en Nouvelle-Zélande.

Quand je regardai l'heure, je vis avec surprise qu'il ne restait plus que dix minutes avant la pause de midi. Au même moment, l'annonceur relié à la porte transmettait une voix :

— Vincent ? Ici Martin van Hoff. Vous avez une minute ?

Le cousin de Madeleine. Pourquoi pas ? Je libérerai l'ouverture de la porte, et la silhouette familière du spationaute en uniforme rouge parut sur le seuil.

— J'espère que je ne vous dérange pas, fit-il en me tendant la main. J'étais venu faire mes adieux à Jacky et il m'a appris que votre bureau était juste à côté du sien. J'ai pensé que je pouvais vous dire un mot en passant.

— Félicitations, lui dis-je. Je vois que vous avez eu de l'avancement.

Il baissa les yeux avec embarras sur son nouvel insigne de chef navigateur, flambant neuf, qui remplaçait celui de navigateur ordinaire qu'il portait auparavant :

— En effet... je vous remercie. En fait, c'est la raison de mon départ. J'ai su la nouvelle samedi et j'ai reçu en même temps une affectation à un nouveau vaisseau. Je pars ce soir pour Viridis ; je crois même qu'il y aura des gens de votre Bureau à bord.

— C'est exact : des membres de nos missions d'observation qui étaient en congé sur Terre. Vous devez donc partir sur le *Mizar*, si je ne me trompe ? C'est bien lui qui décolle aujourd'hui ?

— Oui, c'est lui, dit-il satisfait de me voir aussi bien informé. Au fait, Jacky m'a dit que vous aviez des amis sur Viridis. Vous n'avez pas de messages à leur faire transmettre ?

— Saluez de ma part Wlaclaw Soong, l'officier de liaison de l'astroport de Viridis Central. Nous avons été à l'école ensemble.

— Entendu. (Il fouilla dans l'une de ses larges poches et en sortit un bloc-notes déjà rempli d'une longue liste de noms.) Pour parler franc, continua-t-il en y ajoutant celui que je venais de mentionner, je commence à m'inquiéter de la moralité de ma cousine. Jusqu'à maintenant elle m'a chargé de tout son amour pour trente-deux individus du sexe masculin sur Viridis. Enfin, tant qu'ils sont à distance, je pense que Jacky peut dormir tranquille.

Il rangea son bloc-notes :

— À propos, c'était bien avec vous que je parlais de l'*Algenib* quand le Régulien est arrivé l'autre soir ?

— Effectivement.

Je voyais qu'il ne tenait pas en place, bien qu'ayant l'air disposé à bavarder. J'en conclus qu'il était pressé et lui proposai :

— J'allais partir déjeuner. Si vous avez peu de temps, voulez-vous que nous descendions ensemble ?

— C'est très aimable à vous. En effet, il faut que je me dépêche.

J'informai mon bloc-secrétaire de mon départ et retins une voiture pour 13 h 15 afin de rendre visite à Klabund. Puis nous prîmes la direction des ascenseurs. En attendant l'arrivée de l'un d'eux, je rappelai à Martin sa remarque.

— Ah ! oui. Je venais d'avoir une idée quand Anovel est arrivé, et je suis ensuite allé à l'astroport pour voir si j'avais raison. Le vaisseau était à l'ancrage, et avec les tracteurs encore devant et les Stellariens qui se méfiaient à mon approche, je n'ai pas pu l'observer de très près. Aucun Terrien n'était admis à bord, apparemment... Ils ont même leur propre équipe d'entretien.

L'ascenseur se présenta et nous y pénétrâmes.

— Mais, poursuivit Martin, j'en ai vu assez pour noter des détails qui semblent confirmer ma théorie. La différence essentielle de l'*Algenib*, c'est le dessin du compartiment des moteurs. Je crois vous avoir expliqué pourquoi il est nécessaire à tout astronef d'être équipé de cinq ou six propulseurs à la fois, n'est-ce pas ? Eh bien, je jurerais mes grands dieux qu'il est impossible d'en loger plus de deux dans l'emplacement qui leur est réservé sur l'*Algenib*.

— Vous voulez dire qu'ils ont trouvé le moyen de réduire la taille d'un moteur interstellaire ? répondis-je à tout hasard, car il me dévisageait comme si ses paroles eussent dû m'estomaquer.

L'ascenseur s'arrêta, et nous gagnâmes le vestibule.

— Non, je ne prétends pas qu'ils aient inventé un type entièrement nouveau de propulsion. Les tolérances sont déjà

réduites jusqu'au niveau monomoléculaire, et la limite inférieure de l'importance du champ doit rester proportionnelle à la masse du vaisseau. Je pense que l'*Algenib* pèse au moins dans les 14 000 tonnes.

— 15 000, précisai-je.

— Vraiment ? Dans ce cas, voilà qui tranche la question. Ils ont découvert un procédé pour annuler les déformations orbitales entraînées par le champ. En d'autres termes, ils peuvent *réutiliser* leurs propulseurs interstellaires.

Tout cela signifiait peu de chose pour moi, et Martin dut le lire sur mon visage, car il continua avec véhémence :

— Vous ne comprenez donc pas ce que ça représente ? Je ne suis pas ingénieur, mais les examens que j'ai passés pour obtenir mon diplôme de navigateur m'en ont appris assez sur la théorie de la propulsion interstellaire. Le champ altère en permanence les orbites électrons dans le foyer des générateurs – ou tout au moins il le faisait « en permanence » jusqu'à maintenant. Mais s'ils ont trouvé comment l'éviter, les Stellariens doivent être sur la voie de la découverte de l'antigravité, rien que pour commencer ! Bientôt ils auront des vaisseaux qui n'auront pas besoin de réacteurs pour atterrir mais qui descendront en flottant comme des ballons ! réciproquement, ils seront capables de produire de la matière condensée, du nucléonium, le genre de matériau qu'on trouve dans le noyau même d'une étoile naine. Puisque ce n'est pas la masse à déplacer qui compte réellement dans un astronef, mais le rayon du champ nullificateur qu'on doit engendrer, pensez au volume de cargaison qu'ils pourront transporter. Ils viennent d'ouvrir la porte à tout un domaine nouveau de la physique !

À cet instant nous étions sur les marches extérieures qui menaient à l'entrée du Bureau, avec la devise en énormes lettres au fronton. Je restai silencieux sous le regard ironique de Martin.

— Ça vous coupe le souffle, hein ? fit-il enfin. Quand je pense que j'aurai peut-être un jour l'occasion de voler à bord d'un vaisseau qui quittera le sol d'une planète comme une boule de duvet et qui passera en propulsion hyperphotonique dès qu'il aura quitté l'atmosphère, je ne me tiens plus... Bon, il faut

vraiment que je me sauve, ma voiture est là. Au revoir... j'espère que nous nous rencontrerons à mon prochain passage sur Terre.

Il courut vers la voiture qui l'attendait au bas des marches, aussi rouge et rutilante que son uniforme. J'observai son départ, tout en m'efforçant de digérer la révélation qu'il m'avait faite.

J'étais encore là, assez abasourdi, quand une main se posa sur mon épaule. C'était Jacky :

— Eh bien, Roald, on dirait que tu as été frappé par la foudre !

Je me secouai et revins à la conscience du présent :

— Oh ! salut. Tu déjeunes à la cantine ?

— Évidemment. Mon dîner à ta place avec Patricia a épuisé mon budget repas pour tout le mois ! Je ne suis pas comme toi, heureux célibataire que tu es : j'ai une femme et une enfant à nourrir ! (Son beau visage sombre avait une expression moqueuse.)

Je fis de mon mieux pour lui répondre par un sourire et nous traversâmes ensemble la rue vers l'annexe abritant la cantine du Bureau et les quartiers d'habitation réservés au personnel. Théoriquement nous aurions dû emprunter le tunnel reliant souterrainement les deux bâtiments, mais la circulation était fluide dans les parages sauf aux heures de pointe, et en outre le temps était exceptionnellement beau.

Nous prîmes une table et Jacky siffla de façon perçante pour attirer l'attention du robot serveur. En attendant la venue de celui-ci, je pris la parole :

— Je viens de voir Martin van Hoff.

— Oui, il m'a dit qu'il passerait te saluer.

— Est-ce qu'il t'a parlé de l'*Algenib*... le vaisseau des Stellariens ?

Ses traits se crispèrent, et il dissimula sa tension en étudiant avec un excès de minutie le menu que nous présentait le robot serveur sur son petit écran lumineux :

— Il m'en a rebattu les oreilles. Il a de vagues théories à propos d'une nouvelle formule révolutionnaire.

— Ses théories ne me semblent pas du tout vagues, insistai-je.

Il composa son repas en appuyant, d'un geste colérique, sur plusieurs boutons du robot serveur. Celui-ci roula silencieusement vers ma place et attendit jusqu'à ce que, sous mon regard, Jacky se sente obligé de répondre.

Enfin il se décida à dire :

— Bon, et alors, Roald ? Tu as vraiment besoin de me mettre le nez dedans ?

Avec une confusion horrifiée, je saisis ce qu'un aveuglement obtus m'avait jusque-là dissimulé : si les colons de Stellaris faisaient cet immense bond en avant, Jacky serait tenu pour responsable de la carence des missions d'observation qui n'avaient rien signalé de la chose, puisque c'était lui qui centralisait tous les rapports techniques.

— Oh ! Jacky, je suis désolé ! m'écriai-je.

Il poussa un soupir :

— Non, c'est moi qui devrais m'excuser. Je n'ai pas de raison de m'en prendre à toi alors que c'est aux Stellariens que j'en veux. Tu ne manges rien ?

Je sursautai et choisis mon menu au hasard, permettant ainsi au robot serveur de se retirer.

— Qui est le spécialiste en chef des analyses techniques sur Stellaris ? questionnai-je. Et qu'a-t-il fait ces derniers temps pour qu'un événement de cette envergure passe inaperçu de nos missions ?

— Il a été victime d'un virus et a été mis en congé de maladie. J'ignore le nom de son remplaçant : c'est un nouveau venu. Je suis furieux contre Charisse Wasawati, la contrôlease qui l'a nommé. Je la considère pourtant comme un de nos meilleurs éléments. (Il frota des doigts ses cheveux courts et crépus.) Roald, j'ai l'impression que ces Stellariens nous ont menés par le bout du nez. Ils ne nous ont donné que les renseignements qu'ils voulaient, tout en gardant secrets des détails que nous aurions dû découvrir depuis un bon bout de temps !

Je fus tenté un moment de lui apprendre la vérité et de lui dire que Stellaris nous avait distancés. Mais c'était prématuré. Les matériaux fournis par Micky étaient encore en traitement dans les ordinateurs, et il fallait attendre leur vérification pour que tous les membres du B.R.C. soient avisés officiellement.

Changeant laborieusement de sujet, Jacky se mit à m'entretenir d'un nouveau poème symphonique viridien qu'il venait d'entendre, et je fis mon possible pour meubler la conversation. À 13 h 10, en regagnant le Bureau, nous savions l'un et l'autre qu'aucun de nous ne s'était intéressé à l'entretien.

Je partis à 13 h 15 pour le district de police de la côte du Pacifique, distant d'une centaine de kilomètres. J'avais largement le temps. Je dis à la voiture de suivre l'autoroute express et la fis placer dans la voie des 240 km/h, ce qui m'amena à destination en avance sur l'horaire. En attendant l'heure de mon rendez-vous avec Klabund, je restai assis à l'intérieur, passant mentalement en revue ce que j'avais à lui dire.

J'allais avoir à tenir compte du contrecoup de notre première rencontre. Tinescu l'avait amené à violer la réglementation avec cette histoire de détecteur de mensonges, et l'humiliation que je lui avais causée en le prenant sur le vif devait encore lui être cuisante. Aussi, par simple réflexe, aurait-il sans doute tendance à sous-estimer tout ce que je lui dirais – d'autant plus que je ne lui apportais que des présomptions, sans l'ombre d'une preuve.

Le tout était d'arriver quand même à le convaincre, tout en le persuadant de ne pas agir avant que le Bureau lui donne son accord. Comment y parvenir ? Je décidai que la meilleure méthode était de ne pas dramatiser et de m'en tenir aux faits. Je devais éviter notamment d'avoir l'air trop frappé par cette tentative d'assassinat, pour qu'il ne croie pas à une exagération de ma part en compensation du choc que j'avais subi.

Je me présentai au rendez-vous trois minutes avant l'heure. Klabund était déjà là, et on me fit entrer directement dans son bureau. Il suivait un bulletin d'informations commentant, en termes indignés, le secret entourant l'enquête sur l'accident de la fusée.

Klabund me salua poliment et me pria de m'asseoir.

— Je suppose que vous venez me voir à propos de l'attentat dont vous avez été l'objet ce matin, dit-il d'entrée de jeu.

Ce matin seulement ? Il me semblait que des journées entières s'étaient écoulées... Je hochai affirmativement la tête.

— Ça ne vous ennuie pas que j'enregistre notre conversation ? continua-t-il, la main au-dessus d'une touche incorporée à son bureau.

— Son contenu devra rester secret, j'en ai peur... mais s'il y a un brouillage, je suis d'accord.

Le bulletin d'informations se poursuivait par l'annonce du temps dans l'heure à venir. Klabund l'interrompit et, avec un soupir, déclencha l'enregistrement tout en actionnant le brouilleur.

— Allez-y, invita-t-il.

Je passai machinalement la main sur la couche artificielle et lisse qui recouvrait la peau de mon visage :

— J'ai bien été l'objet d'un attentat, comme vous dites. Mais ce n'était pas moi – du moins je le pense – la victime désignée. J'ai le sentiment qu'il visait mon compagnon de voyage – nous avions accidentellement échangé nos couchettes en montant à bord.

Klabund, le regard en éveil, fit un signe de tête :

— Et qui était votre compagnon ?

— Micky Torres. Vous avez peut-être entendu parler de lui.

— Miguel Torres, l'auteur de *L'appel des étoiles* ?

— C'est bien lui. Mais son activité d'écrivain est occasionnelle ; c'est avant tout notre plus grand spécialiste dans l'étude de l'évolution sociale de Stellaris. Il était en route pour le B.R.C. afin de transmettre à ce propos un rapport de la plus haute importance. Nous pensons qu'on a cherché à le tuer pour le réduire au silence. En outre, divers indices nous ont donné la sensation très nette qu'un lien existe entre la Ligue des Étoiles pour l'Homme et Stellaris.

Après un moment de réflexion, Klabund répondit :

— Ça tient debout. Au cours de notre enquête, nous avons cherché à savoir comment la ligue était devenue un danger public et nous nous sommes heurtés à une impasse. Ni leur financement accru ni leur changement de tactique ne peuvent être rattachés à une origine terrienne.

Il attendit, la tête penchée, que je donne corps à mon hypothèse.

— Nous ne savons pas *pourquoi* les Stellariens veulent encourager la Ligue, reconnus-je. Mais nous avons un soupçon. Vendredi dernier, j'ai appris qu'ils projettent de créer un organisme rival du B.R.C. et, comme vous le savez, c'est là le domaine où ils sont le plus en retard sur nous. Notre impression est qu'ils cherchent à jeter le discrédit sur la compétence de la Terre dans les relations extra-terrestres, afin d'avoir la faveur des gens le jour où ils se poseront en médiateurs pour résoudre les problèmes.

Il murmura dubitativement :

— Vous êtes des experts dans votre branche et je veux bien vous croire. Mais c'est assez mince... Je suppose que vous ne pouvez pas me dire la nature de l'important rapport de Torres ?

— Pas encore, malheureusement. Tant que nos ordinateurs n'en auront pas confirmé les conclusions, je n'ai pas le droit d'en parler.

Il haussa les épaules :

— Admettons que vous disiez vrai : qui aurait pu être au courant et s'alarmer au point de chercher à... « réduire au silence » Torres ?

— L'équipe de techniciens d'ordinateur de Cambridge, qui a traité les informations pour lui. Incidemment, il existe parmi eux une cellule de la Ligue.

— C'est une piste pas plus mauvaise qu'une autre et je veux bien la suivre. Mais je ne vous promets aucun résultat.

Je hochai la tête :

— En tout cas, il devrait être facile d'enquêter à propos de l'influence de Stellaris sur la Ligue.

— Pas tellement. Les Stellariens jouissent des mêmes droits que les citoyens de la Terre. Personne ne surveille leurs allées et venues. (Klabund se mordilla la lèvre inférieure.) Mais merci quand même de votre visite. Au fait, j'avais quelque chose à demander à votre patron, mais je peux aussi bien vous poser la question puisque vous êtes ici. Ça n'a rien de confidentiel. (Il arrêta l'enregistrement.) Vous vous rappelez que le Dr bin Ishmael avait reçu des menaces disant que la Ligue prendrait

des mesures si on laissait se promener partout des extra-terrestres en liberté ?

— Oui, il me l'a raconté.

— Il semble manifeste qu'ils ont tenu parole et que l'infiltration d'oxygène qui a failli tuer les Tau Cétiens est leur œuvre. D'après bin Ishmael ce n'est pas une coïncidence si la race ainsi attaquée est celle avec laquelle votre Bureau a eu le plus d'ennuis. Je serais tenté d'être de son avis, sauf que je ne vois pas comment la Ligue aurait pu savoir d'avance dans quel local serait logée la délégation. Est-ce qu'une fuite aurait pu provenir du B.R.C. ? Le renseignement était-il connu de certains de vos employés ?

— Absolument pas. Il ne figurait même pas dans le dossier qui m'a été communiqué sur les Tau Cétiens et que j'ai lu le matin même de leur arrivée.

Je fronçai les sourcils. Les mots de Klabund avaient éveillé une réminiscence au fond de ma mémoire mais je n'arrivais pas à la préciser. Je repris lentement :

— Peut-être le détail a-t-il été fourni par hasard au cours d'une conversation, mais en général nous ne parlons pas travail en dehors du Bureau, et il est donc improbable que la chose ait eu lieu au-dehors au cours d'un entretien avec des étrangers.

— Je vois. (Klabund recula son fauteuil pour se lever.) Bon, nous continuerons nos recherches pour trouver la source de cette fuite... s'il y en a eu une.

Manifestement, il entendait me donner congé, désir auquel je souscrivis volontiers. Je lui avais dit tout ce que j'avais à dire.

Après mon retour au Bureau, cependant, je ne pus me concentrer sur mon travail durant le restant de la journée. La question que Klabund m'avait posée en dernier lieu continuait de me préoccuper. Il était anormal en effet que, parmi les cinq races hébergées au C.A.E.T., l'attaque ait frappé la plus récemment découverte, la plus difficile à manier, celle au métabolisme le moins connu – donc la plus vulnérable puisque nos médecins étaient a priori impuissants à lui venir en aide.

Mais puisque l'événement avait eu lieu, irréfutable, cela laissait entendre que le tueur savait contre qui il agissait. Cela

signifiait, en somme, qu'il connaissait l'emplacement où les Tau Cégiens avaient été logés.

Bizarre. Extrêmement bizarre. À la rigueur on aurait pu attendre un attentat effectué au hasard, à partir de la rue longeant le C.A.E.T. Mais le bloc G se trouvait à l'arrière des bâtiments.

À nouveau ce sentiment impossible à définir : l'impression d'un souvenir tapi dans ma mémoire mais fuyant comme une anguille qui vous glisse entre les mains. Je secouai la tête et répondis à un appel téléphonique qui survenait.

C'était le professeur de littérature anglique moderne de l'Université de Montréal. Je passai dix minutes à le persuader que son analyse de la récente production d'art dramatique viridien pouvait attendre et même qu'elle le devait – toute l'intégration était mobilisée sur les travaux de Micky, au détriment des autres tâches – puis cinq autres minutes à lui expliquer pourquoi sans aborder une seule fois de façon précise la véritable raison. J'étais plutôt fier de moi : le professeur raccrocha avec l'impression vague mais indéniable qu'on lui avait fait la faveur de lui laisser entrevoir les arcanes des grands projets gouvernementaux, mais que son devoir d'honnête citoyen lui interdisait de chercher à les sonder plus avant.

Quand il fut 16 h 30, je n'avais toujours pas élucidé la petite énigme irritante que les propos de Klabund avaient éveillée dans mon esprit. Je rangeai mes affaires et rentrai chez moi.

Ma figure ne me faisait plus mal. Je pris donc le risque de décoller la plastipeau, et j'eus le plaisir de constater qu'elle avait rempli sa fonction : l'éruption avait été stoppée avant de s'aggraver, et la peau était lisse comme celle d'un nouveau-né. Ma main, elle aussi, guérissait rapidement.

Impatient de voir Patricia, je me hâtai de prendre une douche et de me changer. Ce qui finalement me fit arriver devant chez elle avec cinq minutes d'avance. Je fis les cent pas dans la rue, sachant qu'elle devait s'affairer avec un soin méticuleux aux préparatifs du repas et qu'un coup de sonnette intempestif aurait pu – qui sait ? – compromettre à un stade crucial l'élaboration d'une sauce.

Une minute après l'heure dite, j'étais à sa porte. Elle m'accueillit avec un corsage à dos nu et un pantalon collant d'un vert si pâle qu'il paraissait blanc dans la lumière brillante qui baignait le corridor.

— Chéri ! Comment vas-tu ? fit-elle en inspectant mon visage d'un air soucieux.

— À merveille ! m'exclamai-je.

— Alors c'est parfait. (Elle m'embrassa avec fougue et m'entraîna dans l'appartement.) Oh ! Roald, je suis si contente que tous les tracas soient terminés !

— À voir le mal que tu t'es donné, ce n'est pas mon opinion, commentai-je en examinant les lieux. Elle avait procédé à des aménagements impressionnants ; les lumières étaient garnies de filtres colorés qui moiraient ses vêtements de teintes changeantes tandis qu'elle marchait, et de délicieuses odeurs flottaient dans l'air.

— Que tu es bête ! fit-elle en se rengorgeant. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Te souhaiter la bienvenue n'est pas un tracas.

— À en juger par ta tenue, tu as plus qu'un bonjour poli en tête.

Elle baissa les yeux pour s'examiner :

— Ça te plaît ? C'est un nouvel ensemble que je viens d'acheter.

— Si ça me plaît ? Tu veux dire que c'est irrésistible !

— Roald, tu es un amour.

Elle m'enlaça puis se recula, les bras sur mes épaules, pour m'observer avec une trace d'anxiété dans le regard :

— Tu m'as vraiment pardonné, tu le jures ?

Je lui en fis la démonstration.

— Mmm-hmm ! fit-elle à court d'haleine un instant plus tard. Tu t'es vite rétabli. Moi qui attendais un invalide ! Tiens, assieds-toi, je vais te servir à boire. Et dans onze minutes exactement le dîner sera prêt.

J'aurais dû passer une soirée sans défaut... une nuit parfaite. D'habitude c'était moi qui m'ingéniais à lui être agréable, de peur de l'offenser et de l'éloigner de moi. Ce soir, au contraire,

elle déployait des efforts sans précédent pour me satisfaire : le repas était succulent, le vin et les alcools si coûteux que j'en fus déconcerté. Et quand, passant outre à ses protestations rieuses, je refusai de « me conduire gentiment pour ne pas me fatiguer après tout ce qui m'était arrivé », elle s'abandonna avec une passion et une violence encore inconnues chez elle.

Pourtant, quand elle eut sombré dans un sommeil épuisé, blottie contre moi dans le large lit, deux pensées stupides et obsédantes me tinrent longtemps éveillé.

La première était peut-être ancrée dans le trait de caractère que Tinescu avait décelé chez moi : mon absence de confiance en moi. Paradoxalement, j'étais embarrassé à l'idée qu'elle en faisait presque *trop* pour me plaire.

C'est ridicule ! me rebiffai-je.

Mais je ne pouvais éluder aussi facilement le second problème qui se posait à moi : juste avant d'atteindre le sommet du plaisir, je m'étais demandé ce que j'aurais ressenti en tenant dans mes bras Kay au lieu de Patricia.

Je regardai longtemps ses beaux cheveux emmêlés, tout en pensant que je savais bien peu de choses d'elle. Elle était orpheline et répugnait à parler de la mort de ses parents, aussi ne la questionnais-je jamais avec insistance. Un jour il faudrait que je le fasse... un jour...

Je cédai enfin au sommeil.

Durant la nuit je fis un rêve affreux. J'étais étendu sur le dos et Patricia se penchait au-dessus de moi en m'embrassant avidement, puis son visage semblait se liquéfier et s'étaler, se répandant sur toute la surface du mien comme le parasite sagittarien, en envahissant mes narines d'une horrible gelée compacte qui me faisait suffoquer.

C'était une sensation si terrible que je m'éveillai en gémissant. Patricia, troublée dans son sommeil, étendit son bras vers moi en murmurant mon nom, et je basculai dans une inconscience bienheureuse.

Le soleil de l'après-midi pénétrait dans la salle du tribunal, allumant des reflets sur les plateaux de la balance symbolique posée sur le bureau du juge et projetant des flaques de lumière aux pieds des témoins rassemblés. Nous étions au nombre de quatre : Micky, occupé à lire d'un air dégagé une liasse de rapports sociologiques, le steward de la fusée express, le sergent de police responsable de l'équipe de détection de mensonges qui nous avait accueillis à l'atterrissage, et moi-même.

J'envisageais sans grand plaisir l'heure qui allait suivre. Jamais je n'avais assisté à un procès d'hygiène mentale, bien qu'ayant appris comme tout le monde à l'école les modalités de la procédure judiciaire moderne, et je n'aurais pas imaginé que l'occasion m'en serait donnée dans de telles circonstances.

Les travées réservées au public étaient à demi vides. J'en fus tout d'abord surpris, vu l'aspect sensationnel de l'affaire. Puis je me dis que l'homme avait peut-être atteint un degré de civilisation suffisant pour résister à la tentation morbide de venir contempler l'écrasement de son semblable. La psychotomie n'était pas cruelle en soi, mais son application était loin d'être bénigne, et dans le cas présent elle était le seul verdict possible.

Je remarquai une femme à la pâle beauté au premier rang du public, les mains pétrissant nerveusement un mouchoir. Je me demandai si elle était l'épouse, la sœur ou la maîtresse de l'accusé.

Le nom de celui-ci était Hughes Castle et il travaillait, nous apprit-on, à plein temps pour la Ligue, à titre d'organisateur et de propagandiste auprès de la cellule de l'Université de Cambridge. Voilà qui était aussi un fait nouveau : l'année passée, les maigres ressources de la Ligue exigeaient de ses partisans actifs l'acceptation d'un travail bénévole.

Il venait d'être introduit et faisait maintenant face au bureau du juge, flanqué d'un côté de son avocat et de l'autre d'un policier. Pendant ce temps, le greffier du tribunal et un inspecteur du gouvernement vérifiaient la bonne marche du détecteur de mensonges placé auprès du fauteuil des témoins. Finalement l'inspecteur apposa l'empreinte de son pouce faisant office de sceau d'approbation, afin de certifier que l'appareil était bien conforme aux impératifs légaux, et il s'ensuivit un moment d'attente tendue.

Non sans honte, je me rendis compte que, comme la plupart des gens, je n'avais aucune idée du principe de fonctionnement des détecteurs de mensonges. Pour moi, c'était des objets usuels, aussi courants que les voitures ou les téléphones, et sur lesquels je ne m'interrogeais pas. J'allais me pencher vers Micky pour lui demander de me renseigner quand la porte s'ouvrit pour livrer passage au juge, à l'arrivée de qui nous dûmes tous nous lever.

Le juge était une femme entre deux âges – environ soixante-quinze ans – en robe de docteur de sociologie criminelle. Elle s'assit à sa place, nous invita d'un signe de tête à regagner nos sièges et saisit un mémorandum qui résumait l'objet du procès.

— Affaire Espèce Humaine contre Hugues Castle, annonça-t-elle d'une voix sèche. L'inculpé est-il présent ?

Un frisson me parcourut l'échine. C'était un concept assez terrifiant : l'espèce humaine tout entière se dressant contre un seul homme !

Le greffier se leva :

— Il est présent.

— Voulez-vous donner lecture de l'acte d'accusation ?

Le greffier se tourna vers Castle :

— Hugues Castle, passager à bord de la fusée express transatlantique 191905 en date du 4 mars, est accusé d'avoir, à 1 h 15 du matin ce jour-là, placé un organisme originaire de la troisième planète de Sigma du Sagittaire, à savoir un *dokéri* pseudamiboïde mutant, sur la bouche et le nez de Roald Savage Vincent, employé du Bureau des Relations Culturelles, sachant en toute connaissance de cause qu'un tel acte pouvait entraîner la mort.

Après cette déclaration eut lieu l'audition des témoignages enregistrés par Micky, le steward et moi lors de notre arrivée à l'aéroport ; chacun de nous, à tour de rôle, fut convoqué devant le détecteur de mensonges afin de certifier la véracité de ses dires. Ayant confirmé que c'était lui qui avait recueilli ces dépositions, le sergent de police raconta comment, en filtrant les voyageurs de la fusée, il avait découvert que Castle était le coupable. Il parlait d'une voix claire et monotone, sans qu'à un seul instant l'aiguille du détecteur dévie de la zone de vérité.

Cela permettait d'établir le bien-fondé de l'accusation. Restait à déterminer si l'accusé avait commis sciemment ou non sa tentative de meurtre. Le greffier conduisit Castle vers le fauteuil des témoins et, à cet instant, le juge intervint pour la première fois :

— Donald !

— Oui, Mrs Gladshaw, dit le greffier en se retournant.

— Voulez-vous remettre ça à l'avocat de la défense, s'il vous plaît ? (Elle lui tendait un document plié en deux.) La police a demandé que soient posées plusieurs questions non prévues lors des audiences préliminaires. Je pense qu'elles sont réglementaires mais je désire malgré tout avoir l'accord de la défense.

Un murmure de surprise parcourut la salle du tribunal. Observant à nouveau les bancs du public, je vis la femme pâle pleurer maintenant dans son mouchoir. Ces larmes la faisaient paraître plus âgée, et je me dis qu'elle pouvait aussi bien après tout être la mère de Castle.

L'avocat se leva pour rendre au greffier le document. Sa tâche était de toute façon sans espoir, pensais-je. Il ne pouvait au mieux qu'invoquer les circonstances atténuantes.

— La défense donne son assentiment à cette série de questions.

— Je vous remercie. Maintenant, Mr Castle...

Avec un ton d'une politesse scrupuleuse, le juge commença l'interrogatoire, auquel l'accusé répondait d'une voix lasse et à peine perceptible. Oui, il était normal d'escompter que le parasite bloquerait les voies respiratoires ; oui, un homme mis dans l'incapacité de respirer ne pouvait que succomber à brève

échéance ; oui, il avait eu pleinement conscience de ces faits au moment considéré.

Je n'arrivais pas à lui en vouloir de son acte. À mes yeux il était plutôt digne de pitié. Tout être à l'horizon mental aussi rétréci et déformé que le sien ne pouvait être qu'un individu misérable.

Puis, brusquement, le juge demanda :

— Avez-vous eu l'intention de tuer Roald Vincent ?

Une rumeur affirmative courut dans les rangs du public. Mais Castle, d'une voix résignée, répondit :

— Non.

À la stupeur générale, l'aiguille du détecteur resta fixée sur la zone de vérité.

— La victime que vous visiez n'était-elle pas plutôt Miguel Torres, que vous apercevez en ce moment au banc des témoins à côté du sergent de police ?

Sans prendre la peine de lever la tête, Castle murmura :

— Oui.

L'avocat de la défense se leva :

— Je ferai respectueusement observer à la cour que ce genre de questions empiète sur une enquête publique dont l'objet est soumis au secret judiciaire.

— Merci, dit le juge. Je n'ai plus d'autres questions.

Je remarquai que, pour la première fois, l'attention de Micky était éveillée. Cela pour une raison évidente : il ne voulait pas que notre découverte du lien de la Ligue avec les Stellariens soit révélée à ceux-ci avant le moment venu. Mais le peu qui avait été dit sembla le rassurer, et il revint à sa lecture.

L'avocat de la défense se leva pour entamer sa plaidoirie. Il fit de son mieux, peignant le sombre tableau d'une enfance malheureuse et de la persécution due à une société injuste. C'était peu convaincant mais c'était une formalité qu'il fallait bien subir avant que la sentence soit rendue.

Le juge, dont c'était le métier, écoutait attentivement chaque mot. Il n'en était pas de même de l'assistance. Je savais ce qui occupait l'esprit des gens. Pas une seule fois au cours de l'audience n'avait été abordée la question du *mobile* qui avait poussé Castle à commettre sa tentative de meurtre.

Il était à souhaiter que personne ne soit assez perspicace pour entrevoir la vérité...

Quand la plaidoirie fut terminée, le juge reprit la parole, s'adressant à Castle toujours avec la même politesse un peu glacée :

— Mr Castle, la preuve a été apportée que vous avez bien exécuté les faits dont vous êtes accusé. Il a été également établi que vous en connaissiez les conséquences probables. Vous saviez de même qu'un acte délibéré risquant de causer la mort est un délit désigné par la loi sous le nom de meurtre et donnant lieu à des peines qui sont de notoriété publique. En vertu du code criminel moderne, toute personne accomplissant l'acte que vous avez commis est considérée comme n'ayant pas toute sa raison et, pour la préservation de la société, il est prescrit à son encontre un traitement dont il n'est pas en mon pouvoir de m'écarter.

» À tout moment au cours des quinze jours qui vont suivre, il vous est loisible de faire appel contre le jugement de ce procès. Vous pouvez soumettre à l'examen d'un ordinateur, en totalité ou en partie, les preuves recueillies contre vous, afin de tenter d'en démontrer la fausseté. À l'expiration de ce délai, et sous réserve que vous n'ayez pas établi que la cause de la justice n'a pas été dûment servie, vous serez soumis à une forme de psychothérapie qui, de l'avis d'un spécialiste orthopsychique qualifié, vous rendra incapable de commettre à nouveau un crime de même nature.

Le juge repoussa en arrière son fauteuil :

— L'audience est levée. Bon après-midi à tous.

Et la femme pâle qui se trouvait au premier rang du public glissa sur le sol, évanouie.

— L'inspecteur Klabund est un homme très subtil, me dit Micky tandis que nous quitions le tribunal.

— Et l'avocat de la défense était apparemment tout disposé à coopérer.

— En effet. Je me demandais comment ils arriveraient à tenir la Ligue en dehors des débats. Puis je me suis rendu compte que la situation était fort claire : c'était un simple

citoyen qu'ils jugeaient, et non pas une organisation ou une idéologie. Un procès moderne est une chose merveilleusement simple, tu ne trouves pas ?

— Je trouve surtout que ce serait encore plus simple si les humains n'étaient pas si compliqués.

Il eut un rire :

— Il y a dix mille ans que nous recherchons la justice absolue. À moins de lire dans les pensées, je ne sais pas qui pourrait la rendre plus expéditive et plus efficace que de nos jours. Je ne vois aucun moyen d'améliorer les procédés actuels.

— Si *toi* tu n'en vois pas, inutile que je me donne la peine d'essayer. À propos de lecture des pensées, je me suis aperçu au tribunal que j'ignorais complètement le principe de fonctionnement des détecteurs de mensonges. J'avais la vague idée, datant de mon enfance, qu'il devait s'agir d'une sorte de télépathie mécanique. Comme toute notre juridiction est fondée sur eux depuis près d'un siècle, il serait peut-être temps que je m'informe.

— En effet ! Ils n'ont évidemment *rien* à voir avec la télépathie. Attends que je me souviene... Je connaissais à Cambridge une fille qui étudiait la sociologie criminelle, et elle m'avait expliqué le principe de base... Oui, ça y est, j'y suis. Ils permettent de mesurer le degré de conformité entre les souvenirs évoqués et les paroles prononcées. Le fait d'énoncer un mensonge représente un effort mental supplémentaire. Bien sûr, le verdict de ces appareils n'est pas à toute épreuve : il peut arriver à quelqu'un de se tromper en toute sincérité ou d'être sous l'effet d'un commandement post-hypnotique. Mais la psychologie moderne est en mesure de déterminer, avant un procès, si la personne qui doit y témoigner sait ou non de quoi elle parle. (Il hocha la tête :) C'est quand même mieux que dans l'ancien temps, Roald ! Il y a eu une époque où pour chaque règle inscrite dans les livres il y en avait une autre qui la contredisait dans un pays différent, sinon dans le même pays. Renseigne-toi sur la question dans les livres d'Histoire et tu m'en diras des nouvelles. Bon, tu retournes au Bureau ?

Je regardai ma montre :

— Je crois que oui. J'ai encore le temps de travailler un peu avant la fin de la journée.

À mon arrivée au B.R.C., cependant, je ne m'attaquai pas immédiatement à mon travail. Je commençai par appeler le C.A.E.T. pour avoir des nouvelles des Tau Céliens. Je ne parvins pas à joindre bin Ishmael, mais on me passa Gobind, le chef du laboratoire. Malgré les cernes sous ses yeux qui témoignaient de la tension qu'il avait subie, il avait l'air satisfait :

— Il y en a quatre sur cinq qui sont maintenant sur pied. Le Dr bin Ishmael pense qu'ils ont cru à la version de l'accident dû à une négligence, et Shvast n'a rien dit qui laisse à penser qu'ils ont des soupçons. En fait, nous projetons de monter une petite comédie à leur intention ce soir. L'ingénieur qui devait être muté va être prétendument « renvoyé » dans les pires conditions d'humiliation. Vroazh voulait lui appliquer une punition plutôt barbare, mais Shvast a objecté que cela pourrait nuire à l'idée que nous avons de leur degré de civilisation, et il l'a convaincu d'accepter nos propositions. Je pense que nos ennuis avec eux sont terminés.

— Bravo ! fis-je avec soulagement.

J'allais raccrocher quand il fit un geste pour me demander d'attendre :

— Dites, est-ce qu'on ne pourrait pas obtenir de ne plus avoir la police sur le dos ?

— Comment ça ?

— Vous ne saviez pas que nous en sommes envahis ? C'est en rapport avec cette espèce d'enquête triple que mène Klabund. Ils passent leur temps à interroger tous ceux qui savaient où étaient logés les Tau Céliens, et ils nous font perdre un temps fou ! Je ne pourrais pas intervenir auprès de quelqu'un du B.R.C. pour qu'ils mettent un peu la sourdine ? À qui faut-il s'adresser ?

— Essayez Tinescu. Ou à la rigueur Indowegiatuk.

— Cette vieille bique ? Elle est du côté de la police ! Non merci, je préfère Tinescu. Je vais tâcher de le joindre.

Son image disparut de l'écran. Je saisis un dossier en attente, mais impossible de m'y concentrer. Une fois de plus une pensée que je ne pouvais définir me trotta dans l'esprit. Non celle que Klabund avait suscitée la veille par une de ses questions, mais une autre qui était peut-être plus importante encore.

Décidé cette fois à fouiller jusqu'au fond de ma mémoire, je fermai les yeux pour me concentrer, tout en remuant dans ma tête une foule de facteurs. La supériorité technique des Stellariens... Martin van Hoff... l'*Algenib*... les Tau Cétiens... Kay...

Non, cela m'emmenait trop loin. Je revins en arrière.

Et soudain, je mis le doigt dessus.

Je me redressai sur mon siège, les yeux grands ouverts fixant le vide. C'était une théorie apparemment fantastique, mais mon savoir technique rudimentaire m'interdisait de la juger impossible. En un sens, c'était préférable : quelqu'un ayant les connaissances voulues l'aurait peut-être écartée d'office.

J'actionnai le téléphone :

— Je veux parler à l'inspecteur Klabund. En priorité !

Heureusement il se trouvait à son bureau. Mais il voulait ne pas être dérangé : l'écran vira au rouge tandis que le circuit enregistreur destiné à emmagasiner pour lui les appels était annihilé par ma demande prioritaire.

— Qu'est-ce que vous voulez, Mr Vincent ? glapit Klabund en apparaissant sur l'écran. Je suis débordé !

— Une idée subite m'est venue, dis-je. Avez-vous gardé le tronçon de tuyau endommagé lors de l'attaque contre les Tau Cétiens ?

— Bien sûr. Il se trouve dans nos laboratoires.

— Je voudrais que vous examiniez la partie qui était du côté opposé au mur. Mon opinion est que vous y trouverez un autre trou juste en face du premier.

Klabund prit un air nettement agacé :

— Mr Vincent, il n'y a *pas* de trou de ce côté ! Nous l'aurions remarqué, figurez-vous. Le tuyau a été examiné en détail.

— L'avez-vous observé au microscope ?

— Je me demande bien pourquoi nous l'aurions fait. Vous croyez qu'un trou de sept centimètres de diamètre ne nous suffit pas ?

Je secouai la tête :

— Dites à vos experts de regarder encore... cette fois en cherchant un trou trop petit pour être visible à l'œil nu.

— Et s'il y est, qu'est-ce que ça prouvera ?

— Ce sera le trou laissé par le projectile qui a fait éclater la paroi. Sans doute une balle.

Klabund prit une profonde inspiration :

— Mr Vincent, j'ignore quelles sont vos occupations. Moi, en tout cas, je suis absorbé par une enquête complexe et *très* difficile, et mes supérieurs ne m'accordent pas une minute de répit. Est-ce que je peux vous demander de bien vouloir me laisser en paix ?

J'hésitai le temps de réfléchir à deux points. Le premier : avais-je la conviction absolue de ce que j'avançais ? Je décidai que oui.

Le second : Klabund et moi étions tous deux des fonctionnaires gouvernementaux, mais lequel était le plus élevé dans l'échelon hiérarchique ? Klabund était inspecteur et, au-dessus de lui, il y avait : le commissaire, le préfet de police, le ministre de la Justice. Étant pour ma part adjoint de Tinescu, j'avais donc au-dessus de moi : le directeur du B.R.C., le ministre des Affaires extra-terrestres. Bref, j'avais un grade d'avance sur Klabund.

Je repris sans hésiter :

— Inspecteur Klabund, je suis plus haut placé que vous. Je vous ordonne de faire procéder à l'examen que je vous ai indiqué.

Le visage du policier refléta une fureur telle que je n'en avais jamais vu. Il coupa la communication d'un geste brutal comme un coup de sabre, et je commençai aussitôt après à me mordre les doigts. Mais trop tard pour avoir des regrets : la conversation avait dû être enregistrée ; s'il s'avérait que j'avais fait acte d'autorité et causé à Klabund une perte de temps sans raison valable, j'étais bon pour me faire passer un sérieux savon, sinon pire.

J'attendis avec anxiété durant un quart d'heure. Le signal du téléphone, quand il survint enfin, me fit l'effet d'une bénédiction. Mais c'était peut-être Patricia : elle m'avait dit qu'elle s'envolait ce soir pour l'Alaska afin de rendre visite à sa sœur mariée là-bas, et elle avait promis de m'appeler pour me dire au revoir avant de partir à l'aéroport.

Non, c'était bien Klabund. L'air tellement subjugué que je ressentis sur-le-champ un intense soulagement.

— Je vous dois des excuses, fit-il sans préambule. Le labo a bien trouvé le trou dont vous parliez. Il n'était même pas de dimension microscopique : il avait environ un millimètre de diamètre. Et un quelconque abruti s'était dit que ce n'était pas la peine de l'examiner en détail vu sa petitesse ! Maintenant qu'on s'est penché dessus, ça ressemble de très près à une perforation causée par une balle miniature. Mais enfin, comment avez-vous deviné ?

Je réprimai ma jubilation et, après avoir pris soin de lui demander de mettre en marche son brouilleur, je lui exposai :

— Vos spécialistes ne sont pas à blâmer, inspecteur. Ils cherchaient l'origine d'un orifice de *dix centimètres* de diamètre !

— Mais vous disiez que le projectile qui a fait ce trou minuscule était responsable de...

— En effet, dis-je en l'interrompant. (Et je lâchai ma petite bombe avec un soupçon de fierté.) Il s'agissait d'un projectile fait de matière condensée.

— Dites-moi, Mr Vincent, je croyais que le côté technique n'était pas de votre ressort. J'ai bien entendu parler de la condensation de la matière comme d'une possibilité théorique, mais à ma connaissance elle n'a jamais été réalisée.

— Écoutez-moi un peu. Vous savez que les Tau Cétiens ont été conduits ici par un vaisseau construit sur Stellaris ? Eh bien, j'ai appris de source officieuse... (manière élégante, me dis-je, de présenter les conjectures de Martin van Hoff)... que la nouveauté révolutionnaire présentée par ce vaisseau repose sur un procédé de manipulation directe des orbites des électrons.

» Quand on peut faire ça, on peut aussi bien condenser la matière. Consultez vos experts en balistique : je suis sûr qu'ils

admettront qu'une balle dont l'inertie est si grande par rapport à son volume doit avoir une précision extraordinaire, même à très longue distance. À mon avis, elle devait être prévue pour se dilater jusqu'à sa taille normale en atteignant la paroi opposée du tuyau. En outre, elle devait être faite d'un composé volatil destiné à se dissiper dans le gaz que la fuite laisserait échapper – peut-être une substance soluble dans le chlore mais non dans l'air ordinaire. Ce qui explique pourquoi vos détectives n'en ont pas trouvé trace.

» Autre chose : tout cela confirme ce que je vous ai dit à propos de la connexion des Stellariens avec la Ligue.

Klabund, maintenant, avait l'air presque jovial :

— Mr Vincent, je vous dois une reconnaissance éternelle. Se mettre à la recherche d'un certain type d'arme, c'est quand même plus concret que d'enquêter sur des questions de propagande ou de rentrées de fonds, comme nous l'avons fait jusqu'à maintenant. Je regrette de m'être emporté tout à l'heure...

— Et moi je suis désolé d'avoir employé un ton aussi autoritaire.

— Oh ! je comprends : vous êtes sur les nerfs, comme moi. Et cet attentat dans la fusée n'a pas dû arranger les choses. À propos... (il regarda hors du champ de l'écran et eut un mince sourire)... nous avons trouvé l'homme qui a fourni le parasite à Castle.

— Bravo, vous allez vite. Et qui est-ce ?

— Un chargé de cours à la faculté de médecine de Cambridge. Il s'appelle Aristide Scarlatti et il est biochimiste extra-terrestre. Quand nous l'avons arrêté, il préparait un nouveau projet visant un de vos amis, qui est avec moi en ce moment. C'est à cause de lui que je ne voulais pas être dérangé tout à l'heure. Il s'agit d'Anovel !

Il fit pivoter le téléphone, et j'aperçus le Régulien juché sur un tabouret, ses jambes courbées pendant obliquement dans le vide. Il m'adressa un salut et des ondulations parcoururent sa crinière dorée.

— Dommage pour Scarlatti, déclara-t-il, c'est un sujet très intelligent. Mais il a l'esprit complètement détraqué ! Il a la

conviction pathologique que mon immunité à tout ce qui met la vie humaine en péril est une insulte à son espèce. Je suis surpris qu'on n'ait pas décelé plus tôt cette psychose.

L'image revint à Klabund qui ne dissimulait pas sa préoccupation :

— C'est bien la vérité, j'en ai peur. Il semble que Scarlatti essayait par tous les moyens de... euh... triompher de cette immunité.

— Vous voulez dire qu'il cherchait une méthode pour tuer Anovel ? (J'étais sidéré ; c'était le genre de chose qui, au B.R.C., peuplait nos cauchemars.)

— Pour parler sans détours, oui. Heureusement Anovel a montré beaucoup de compréhension dans cette sale affaire.

Je me forçai à adopter un ton léger :

— Dites-lui que les responsables du zoo vont se mettre à le considérer comme un pensionnaire dangereux ! Et demandez-lui s'il accepterait de venir passer la soirée chez moi, au cas où il serait libre.

Klabund relayait le message, puis tourna à nouveau l'appareil pour me montrer Anovel.

— J'en serais enchanté, répondit le Régulien. Pouvez-vous me donner l'adresse ?

Je la lui communiquai, en lui proposant de venir vers 20 heures, et j'enfonçai la touche de fin d'appel, les mains tremblantes. Je contactai aussitôt Tinescu pour le mettre au courant. Mais il était déjà informé.

— Fâcheuse histoire, convint-il. Heureusement qu'elle visait le Régulien plutôt qu'une créature plus vulnérable.

— Si vous trouvez que c'est une consolation, vous n'êtes pas exigeant ! répliquai-je. Et puis d'abord, qu'est-ce que faisait un partisan de la Ligue dans une section de biologie extra-terrestre ? Il voulait donner une base scientifique à ses préjugés raciaux ?

— Pourquoi pas ? Mais ne vous faites pas trop de souci, Roald. J'en ai parlé avec Indowegiatuk. Maintenant que le mal est fait, nous ne pouvons que compter sur la tolérance d'Anovel.

— Il avait l'air plus amusé que contrarié. En tout cas j'ai fait la première chose qui m'est venue à l'idée : je l'ai invité à passer la soirée chez moi.

— Ah bon ? grogna Tinescu. Et qu'est devenue cette femme qui monopolisait tout votre temps ?

— Patricia ? Elle part voir sa sœur en Alaska.

— Je pensais bien qu'il y avait une raison spéciale pour que vous ayez votre soirée libre. D'accord, faites ce que vous pouvez avec Anovel, mais je n'espère pas grand-chose de cette entrevue.

— Moi non plus, dis-je en fronçant les sourcils. J'avoue que les Réguliens me tracassent. J'ai plutôt l'impression que c'est nous qui devrions voyager dans *leurs* zoos.

— Je suis bien de votre avis. Avec leur adaptabilité fantastique, ils sont faits sur mesure pour la colonisation interstellaire. Bon, il faut que je m'en aille... Encore un dîner avec le ministre, ce soir !

Il eut un soupir lugubre et coupa la communication.

— L'heure de votre invitation était assez embarrassante, dit Anovel d'un ton réprobateur. Une heure plus tôt, on est certain d'être convié à dîner ; une heure plus tard, on comprend qu'il faut manger avant de venir. Dans l'ignorance de l'étiquette terrienne exacte, je me suis permis d'apporter ma nourriture, sachant qu'il vous serait peut-être difficile de vous la procurer. J'espère ne pas enfreindre le code des bienséances.

— Absolument pas, répondis-je. Mais je n'aurais pas eu de mal à vous nourrir. Je pensais faire livrer un repas par le C.A.E.T. Ma position offre quand même certains avantages.

— Y a-t-il beaucoup de gens qui vous les envient ? insinua Anovel avec une ironie qui m'arracha un sourire un peu contraint.

Je le regardai avec intérêt étaler ses aliments sur la table : des sortes de sandwiches bruns à la consistance de biscuits durs, couverts d'une substance crémeuse aussi dorée que sa crinière ; un gros fruit rond dont la peau épaisse et blanche était tachetée de noir, et qu'il partagea en quatre en le saupoudrant de fluorure de sodium ; enfin un plat contenant un liquide vert sombre ayant l'aspect du mercure.

— Dites-moi, lui demandai-je, est-ce que le repas en commun est aussi un rite social dans votre race ? Je sais que c'est le cas chez les habitants d'Ophiucus et du Sagittaire.

— Autant que je sache, le partage de la nourriture est une coutume commune à toutes les espèces évoluées. Je me souviens d'en avoir parlé avec un membre d'une de vos missions d'observation sur ma planète ; il suggérait que la raison originelle était, dans une société primitive, le fait que les aliments constituaient une denrée précieuse. Dès lors qu'on les partage au lieu de les amasser, le premier pas est franchi vers

l'établissement d'une société organisée, où le principe de coopération est indispensable.

— C'est plausible, approuvai-je. Dans le cas de la Terre, ce doit être la relation entre le chasseur et sa famille qui a entamé le processus. Sur Sigma du Sagittaire, c'était celle entre les deux sexes qui se consacraient respectivement à la culture et à l'élevage.

— Sans doute. (Avec un curieux mouvement de la lèvre inférieure, Anovel happa un filament de crème dorée qui débordait de son premier sandwich.) Je me suis parfois demandé si une espèce dont la nutrition serait automatiquement assurée pourrait atteindre à la civilisation, par exemple une espèce se nourrissant d'énergie solaire ou de gaz actifs. Je serais enclin à penser que ce serait impossible, comme ça l'a été pour vos végétaux... ou alors ce serait une civilisation fondée sur des mobiles si incompréhensibles pour nous que nous ne la reconnâtrions pas comme telle.

Je restai un moment silencieux. Avant l'arrivée d'Anovel, j'avais un peu regretté l'impulsion qui m'avait incité à le faire venir. Maintenant je découvrais que sa compagnie était agréable et sa conversation pleine d'intérêt. Notre bavardage se poursuivait dans la bonne humeur, mais la mention des « mobiles incompréhensibles » m'avait ramené à mon intention initiale : essayer de sonder la réaction déconcertante du Régulien face au comportement horrifiant de Scarlatti. J'y pensais encore quand il déclara, tout en semblant n'avoir aucune difficulté à parler la bouche pleine :

— Bien sûr, la nourriture n'est pas forcément le symbole essentiel. C'est un dénominateur commun qui va de soi, mais vous avez eu sur votre planète, m'a-t-on dit, des sociétés possédant un haut niveau culturel malgré une coopération très réduite entre leurs membres.

J'évoquai les cours de sociologie que j'avais suivis au collège, ainsi que les travaux des pionniers de l'anthropologie au XX^e siècle :

— Vous voulez dire des sociétés comme celle des Dobus, qui passaient leur temps à entretenir les uns sur les autres les soupçons les plus insensés ?

— Oui, j'avais effectivement cet exemple présent à l'esprit. (Il trempa ses lèvres flexibles dans le fluide vert et but délicatement.) Certes, de telles attitudes n'ont plus cours – tout au moins sur le plan collectif, car on les voit subsister chez des individus tels que cet Aristide Scarlatti, dont j'ai fait brièvement la connaissance sans regretter de ne pas le voir plus longtemps.

— Vous... euh... vous le considérez comme non représentatif ? hasardai-je avec espoir.

— Évidemment. Si un tel être caractérisait votre race, comment celle-ci pourrait-elle supporter le poids de sa technologie ? Je pense que dans la psychologie terrienne c'est un truisme : les aliénés ne participent pas à la société car ils ne peuvent communiquer. Et, en un sens, Scarlatti est bien un aliéné, je suppose que vous êtes d'accord. La loyauté envers sa race est un sentiment louable en soi, mais quand il est déformé au point d'aboutir à des notions de droit divin et de supériorité intrinsèque, cela devient pure folie !

Il semblait à la fois contrarié et cliniquement détaché, tel un médecin déçu par les faibles progrès d'un malade mental. Mais comment savoir si son intonation et ses attitudes reflétaient ses sentiments réels ?

Une nouvelle fois, je me demandai pourquoi ce n'était pas nous qui voyagions à bord des zoos réguliens. Les congénères d'Anovel paraissaient avoir tous les attributs requis pour l'invention du voyage dans l'espace : intérêt pour les autres planètes et les autres races, intelligence élevée, astronomie et astrophysique très au point, sans parler de qualifications physiques uniques en leur genre. En dépit de quoi ils se contentaient de profiter du monopole terrien en matière de navigation interstellaire, tout en tolérant sur leur planète la présence de nos missions d'observation.

Il y avait là de quoi être désorienté, mais seulement si l'on pensait en termes d'anthropomorphisme. Car, après tout, les motivations et les aspirations des Réguliens pouvaient différer foncièrement des nôtres ; peut-être avions-nous appliqué à leur société une grille de définition inadéquate. Nous tenions pour assuré que le voyage interstellaire était le but ultime de toutes les civilisations d'un certain type, telles que la nôtre ou celle des

Tau Cétiens. Mais les Réguliens, même s'ils remplissaient apparemment les conditions voulues, étaient peut-être une exception. Nul ne pouvait nier en tout cas leur degré d'évolution : leur société avait un côté accompli, achevé, un mélange parfait de stabilité et de simplicité.

J'achevai mon propre repas en prenant une prune dans la coupe posée au centre de la table. Anovel avait déjà mangé tout ce qu'il avait apporté, sans laisser aucune miette ni déchet. Et pendant que je méditais, tout en tournant le fruit dans ma main, il aborda de façon directe le sujet que j'avais différé depuis son arrivée :

— Pardonnez-moi, Roald, mais dans ma race on a l'habitude de parler franchement. J'ai l'impression que vous ruminez quelque chose en ayant peur de m'offenser si vous y faites allusion. Je puis vous certifier que je répondrai de manière impersonnelle à toutes vos questions.

J'eus un sourire un peu gêné :

— Vous connaissez vraiment bien la psychologie humaine ! J'aimerais pouvoir mieux comprendre la vôtre... Eh bien, je me demandais ce que vous éprouviez réellement à propos de ce plan de Scarlatti pour vous détruire.

— Du mépris, répondit-il simplement avec un drôle de sourire campé au bas de son long nez bleu. C'est insultant mais c'est la vérité, malheureusement. Néanmoins je n'ai aucun ressentiment à l'égard de votre race... Vous faites un effort louable pour vous adapter au contact avec toutes les autres espèces, et un incident isolé tel que celui-ci n'a pas d'importance.

Il se pencha en avant sur son tabouret, faisant un mouvement pareil à celui d'un homme qui s'étire les muscles :

— Quand on est invulnérable, vous savez, on peut se permettre un certain détachement à l'égard de ce genre de choses.

Je proposai que nous quittions la table – cet étirement laissait entendre que son siège ne lui était qu'imparfaitement confortable – et je me préparais à passer une bande de musique quand je me dis que c'était un inutile prétexte pour gagner du

temps. Puisque Anovel était d'humeur à converser, autant en profiter.

Je m'assis dans un fauteuil et il s'installa par terre face à moi.

— Cette clairvoyance dont vous faites preuve pour deviner le mécanisme de nos pensées, lui dis-je, à quoi est-elle due ? Est-ce parce que votre intellect est proche du nôtre ? Ou bien avez-vous un don d'empathie qui vous permette de vous mettre à votre place ?

— Tiens, tiens ! Depuis des mois je suis sur Terre et je vais dans vos laboratoires de recherche ; auparavant j'étais étudié par une de vos missions sur ma planète... et c'est la première fois qu'on me pose une question pareille. (Il eut à nouveau ce bizarre sourire.) Peut-être votre race préfère-t-elle se forger elle-même son opinion. En attendant je vais quand même vous donner la mienne – même si plus tard vous devez arriver à un point de vue qui cadre davantage avec votre système de pensée.

» Vous m'avez demandé si notre intellect se rapproche du vôtre. Je vous répondrai à la fois oui et non. Il y a une différence, mais elle est moins qualificative que quantitative. Voyons si je parviens à m'expliquer d'après ce que je sais de votre histoire...

Chose que je n'avais jamais observée chez lui, il eut une hésitation. Puis il reprit :

— Je crois avoir trouvé un parallèle qui convient. Qu'est-ce qui différencie un homme de votre société actuelle d'un sauvage prétechnique vivant sur votre planète il y a dix mille ans ? Essentiellement un changement d'optique. Quand un génie surgit dans une société primitive, il invente l'arc, la roue ou le pot de terre. Depuis, bien qu'il n'y ait pour ainsi dire pas eu d'évolution physique, les perspectives se sont radicalement transformées. Votre sauvage observait que la flèche allait plus loin que le javelot ; conclusion, elle était plus utile pour la chasse. Devant la même situation, vous raisonnez à partir de la cinétique et de la conservation de l'énergie, poussant l'abstraction jusqu'à l'expression de principes très généraux. Et pourtant vous êtes tous deux des êtres humains, dotés en principe à la naissance des mêmes capacités. Pour employer une métaphore, votre esprit à vous a acquis une nouvelle dimension.

» Maintenant ajoutez à cet esprit qui est le vôtre une dimension de plus, et vous aurez encore une fois quelque chose de différent.

— Vous voulez dire que votre race... possède cette dimension supplémentaire ? (L'information qu'il me donnait était tellement inédite, et en même temps annoncée de façon si naturelle, que je ne savais plus que penser.)

Il secoua la tête, faisant ondoyer sa crinière :

— Je vous ai précisé que la différence était surtout d'ordre quantitatif. Ce sera seulement en parvenant au stade suivant que nous en déterminerons la nature. Pour l'instant, nous nous contentons de reconnaître qu'elle existe.

— Un peu comme le passage de l'alchimie à la chimie ? Vous avez des indices montrant qu'il existe un principe général sous-jacent, mais vous ne savez pas encore comment mener vos expériences de manière à le définir ?

— Excellente comparaison ! J'aurais aimé la trouver moi-même. Mais ne me demandez pas de vous spécifier quels sont ces indices ; je ne pense pas que l'anglique comporte les termes voulus.

Après un long silence, je dis enfin :

— Pourquoi m'avoir fait ces confidences, Anovel ? C'est un élément que nos missions sur Régulus n'ont jamais découvert, et pourtant elles sont installées chez vous depuis avant ma naissance.

Anovel haussa les épaules massives correspondant à ses bras principaux :

— Vous autres humains, vous évitez les questions directes ; vous vous contentez d'observer et d'interpréter. C'est parce que vous avez peur d'aborder les connaissances que vous ne pouvez pleinement comprendre. Mais vous allez trop loin : vous refusez aussi de recevoir les indications qui vous permettraient d'assimiler ces connaissances. Un excès de précaution ne tourne-t-il pas à la superstition ?

Se levant d'un seul mouvement à la grâce fluide, il alla prendre sur la table les plats qui avaient servi à son repas. Ce brusque départ me désappointait... J'avais encore mille

questions à lui poser et notamment la plus cruciale de toutes : pourquoi sa race ne possédait-elle pas d'astronefs ?

— Vous êtes vraiment obligé de partir ? lui demandai-je.

— Je pense que j'ai fourni assez de matière à vos pensées, répondit-il imperturbablement. Mais ne vous inquiétez pas : j'ai beaucoup apprécié ce moment que nous avons passé ensemble et je compte vous rendre la politesse dès que possible.

— Ce serait pour moi un grand plaisir, dis-je, l'esprit déjà fourmillant de spéculations.

— Venez me voir au C.A.E.T. si vous en avez l'occasion. J'ai promis à l'inspecteur Klabund de rester à sa disposition le temps de l'enquête sur l'accident de la fusée. J'en suis d'ailleurs ravi : cela me permet de me déplacer et de mieux connaître les gens de la Terre. Quant aux responsables du zoo, ils n'ont pas à se plaindre : ils sont dédommagés pour toutes les journées où je ne suis pas là.

Il me tendit sa main droite inférieure, la plus frêle, et je la serrai chaleureusement. Pour la première fois, j'avais conscience devant un extra-terrestre d'être en présence d'un véritable individu. Et ce sentiment était si vivace que j'éprouvai vraiment de l'amitié pour Anovel. J'aurais voulu que chaque habitant de la Terre puisse rencontrer ainsi un Régulien dans l'intimité – et non pas en faisant de lui le point de mire d'une assemblée. Voilà qui permettrait de mettre fin à des aberrations telles que la Ligue des Étoiles pour l'Homme !

Dès qu'il fut parti, j'enregistrai une bande résumant les propos qu'il m'avait tenus. Mon intention était d'emporter cet enregistrement le lendemain matin au B.R.C. et de le transmettre à Tinescu sans commentaire. Ce serait pour lui le coup de théâtre de la journée.

Le téléphone se déclencha. Je pris l'appel, et le visage de Tinescu, l'air sombre, apparut sur l'écran. Gardant un maintien détaché, je lui dis bonjour tout en ajoutant :

— Vous avez écouté la bande que je vous ai adressée ?

— Je viens de le faire. Mais je vous appelle pour autre chose.

— C'est-à-dire ?

— Qui diable est Anovel ?

Tout d'abord, je ne vis pas où il voulait en venir. Étonné qu'il ne se souvienne pas du nom, je répondis :

— Mais c'est le Régulien qui était à bord de la fusée quand...

— Je vous en prie, Roald ! Vous me prenez pour un imbécile ? (De la main, il frotta d'un geste impatient ses cheveux.) Je veux dire : quel est son statut ? De quelle autorité dispose-t-il ?

— J'ignorais même qu'il pouvait avoir une autorité quelconque, fis-je, déconcerté.

— Dommage vraiment que je ne vous aie pas laissé le choix que j'avais en tête : passer aux relations extra-terrestres ou quitter le Bureau... Enfin, Roald, est-il possible que vous ignoriez quel lièvre vous avez levé ? (Il enchaîna sans même me laisser le temps de répondre.) Mais si, vous le savez, sinon vous n'auriez pas eu l'air aussi content de vous sur cette bande ! Bon, procédons par étapes, et vous me suivrez peut-être.

Il prit une profonde inspiration :

— Pour commencer, ce qu'a dit Anovel vous a paru tout simple, n'est-ce pas ? Si simple que l'idée vous est peut-être venue que nos missions sur Régulus auraient dû le découvrir depuis longtemps ?

— Eh bien, j'ai pensé que...

— Qu'il était naturel qu'elles se soient fourvoyées, tout comme celles de Stellaris qui n'ont vu que du feu à la nouveauté

de conception de l'*Algenib*. Seulement voilà, Roald, les deux cas n'ont rien de commun. D'un côté, nous avons une planète d'extra-terrestres insondables, indéniablement supérieurs à nous sur les plans physique et intellectuel, même s'ils ne possèdent pas la navigation interstellaire, qui n'ont jamais refusé ce que nous leur proposons mais qui nous ont toujours tenus poliment à distance. De l'autre, un monde dont les habitants ont tout mis en œuvre, délibérément, pour dissimuler les informations sur un sujet donné. Nous pouvons à la longue forcer le secret dont s'entourent les Stellariens, mais nous avons toujours cru que les Réguliens ne laisseraient filtrer que ce que nous pouvions déduire de nos observations. Et tout d'un coup, pour la première fois dans les annales, un des leurs vient expliquer à un humain – pas même à un spécialiste, mais à une rencontre de passage – la nature de leur psychologie, le fond de leurs motivations raciales, bref tout ce qui compte. J'en reviens donc à ma question première : qui diable est Anovel ?

Je comprenais maintenant ce qu'il voulait dire et je me reprochais de ne pas avoir vu plus tôt les choses sous cet angle.

— Vous pensez, déclarai-je, qu'il est plus qu'un simple touriste profitant des commodités du zoo de l'espace pour visiter la Terre ?

— Plus qu'un simple touriste ! (Tinescu devint écarlate et resta un moment sans voix.) Roald, si vous aviez la moindre notion du comportement des Réguliens, vous sauriez que ces êtres ne font jamais rien sans raison. Je dis bien *rien*. Non pas qu'ils soient froids ou dépourvus d'émotions ; ils sont simplement les individus les plus parfaitement rationnels que nous ayons jamais rencontrés. Au fait, j'ai communiqué votre bande à Indowegiatuk... ne m'en veuillez pas si vous l'avez d'ici peu sur le dos. J'aurais pris moi-même l'affaire en main si je n'étais pas mobilisé par le programme de Torres. Croyez-moi : pour vous avoir parlé aussi librement, Anovel n'est pas un simple particulier énonçant ses théories personnelles. Ce n'est pas ainsi qu'agissent les Réguliens !

Il me regarda d'un air accusateur.

— En tout cas, déclarai-je, je n'ai rien essayé de lui soutirer comme renseignement. J'avais décidé qu'il me dirait ce qu'il voudrait et rien d'autre.

— Par les planètes, si c'est là ce que vous obtenez *sans rien essayer*, je me demande vraiment ce que vous faites depuis que vous êtes en fonction ici !

Je me hâtai de changer de sujet :

— À propos, vous parliez du programme de Micky. Où en est-on ?

— Si vous n'aviez pas fait des mondanités avec Anovel, vous auriez vu les premiers résultats hier soir. Nous avons diffusé un important documentaire au sujet de l'*Algenib*. J'ai demandé à une équipe de sémanticiens du gouvernement de nous faire le commentaire, et Rattray, le directeur de l'astroport, est arrivé à coincer un des techniciens stellariens : il a accepté de figurer dans le reportage, bien que nous n'ayons pas tiré grand-chose de lui. En tout cas, ça a été un gros succès. Je pense que le public a été envahi d'une sorte d'esprit de pionnier par procuration : à la fois le désir de féliciter les Stellariens pour leur magnifique effort et le soulagement que ce soit eux qui aient eu à faire l'effort en question et pas nous. Si nous parvenons à garder le ton, l'opinion publique sera prête à avaler la pilule avant la fin du délai de douze mois fixé par Torres.

Et, avec un dernier froncement de sourcils renfrogné, il mit fin à l'entretien.

Plusieurs minutes, je demeurai songeur. Quelle opinion avait-il, lui, sur ce qu'était Anovel ? Je m'interrogeai. L'équivalent à lui seul d'une de nos missions d'observation ? Je croyais les Réguliens parfaitement capables d'affronter seuls des travaux où il nous fallait des douzaines de spécialistes. Mais à son âge – le sixième seulement de la durée moyenne de vie des Réguliens – Anovel ne pouvait guère être plus qu'un étudiant !

D'un autre côté... nous avons nous-mêmes nos prodiges. Micky Torres, âgé du cinquième de la vie humaine moyenne, était une autorité sur l'évolution sociale stellarienne depuis qu'il avait passé ses diplômes. Il avait publié *L'appel des étoiles* à vingt et un ans. Et il était maintenant responsable *de facto* de la

plus vaste campagne d'éducation de masse que la Terre ait jamais lancée.

Je me dis que ce serait une fête pour l'esprit si par hasard, un jour, Anovel et Micky était amenés à collaborer.

À nouveau le téléphone. Cette fois c'était Patricia. Mon cœur fit un bond d'allégresse. Elle était si ravissante qu'on avait envie de remonter à travers le téléphone jusqu'à elle pour la prendre dans ses bras. Mais je m'aperçus qu'elle était en tenue de ville et arborait un air d'excuse. Mon cœur retomba de tout son haut.

— Roald, mon chou, je suis absolument navrée ; je suis obligée de remettre notre rendez-vous de ce soir.

— Grand Dieu, pourquoi ? Tu es déjà partie hier et...

— Chéri, je ne *peux pas* faire autrement. Il faut que j'aille au Centre et je suis la première ennuyée. Le directeur de l'astroport... comment s'appelle-t-il déjà ? Rattee ?

— Rattray.

— C'est ça. Nous avions prévu une pluie au-dessus de cette zone ce soir à 20 heures, et nous avions une belle perturbation toute prête au-dessus des champs d'algues du Pacifique. Et maintenant voilà Rattray qui téléphone pour dire qu'il ne veut pas de pluie sur l'astroport ce soir : ils ont un cargo de minerais qui arrive des astéroïdes avec une avarie à bord et ils veulent le faire atterrir le plus vite possible parce qu'un homme d'équipage a une fracture du crâne. Alors il va falloir que nous déversions plusieurs millions de tonnes d'eau en avance sur l'horaire. Si tu dois sortir, je te conseille de prendre un imperméable.

— Mais tu ne seras pas rentrée ce soir ?

— Aucune chance. Avec toutes les complications que ça va entraîner, je serai sûrement retenue très tard.

— Est-ce que tu ne pourrais pas au moins... ? (Je m'interrompis et me forçai à rire.) Pardonne-moi : on dirait que je deviens jaloux de ton travail ! Alors, demain soir sans faute ?

— Promis. Même heure ? Merveilleux !

Elle arrondit les lèvres en une mimique de baiser et l'écran s'éteignit.

J'eus à peine le temps d'exprimer ma contrariété en quelques mots bien sentis et de prendre un des documents qui

m'attendaient dans la case du transmetteur, et il y eut encore un autre appel.

Cette fois – Tinescu m'avait prévenu – c'était Indowegiatuk. Elle était la doyenne des « adjoints » (ou prétendus tels) qui constituaient l'état-major du Bureau ; mais dans son cas le titre était beaucoup plus éloigné de la réalité que dans le mien ou celui de Jacky. Elle était en fait une sorte d'éminence grise de Tinescu dans le domaine des relations extra-terrestres. On prétendait qu'elle avait plus de cent ans, mais personne n'en était certain ; physiquement, elle n'en paraissait guère que soixante-dix, et le bruit courait qu'elle avait fait systématiquement expurger toutes les archives la concernant, afin de ne pas être atteinte par la limite d'âge. D'ailleurs personne ne voulait la perdre ; quant à elle, elle aurait pu au lieu de prendre sa retraite occuper une chaire à l'université, mais elle préférait encore rester au B.R.C.

— Roald, mon petit, commença-t-elle, j'ai fait partie de la première mission d'observation sur Régulus avant votre naissance. J'y suis allée en tout vingt-quatre fois, les deux premières comme cadette et les trois dernières en tant que contrôleuse. Pouvez-vous me dire de quel *droit* Anovel vous a donné ces renseignements au lieu de s'adresser à une personne capable de distinguer entre le plomb et l'or ?

Il était visible qu'elle était blessée. Elle faisait un effort pour le dissimuler, mais son amertume transparaissait dans le moindre de ses mots.

— Je suis désolé, Indowegiatuk, dis-je. C'est simplement venu comme ça dans la conversation.

— Je vois. Et l'objet de cette conversation, m'a-t-on dit, était de savoir si Anovel en voulait à ce pauvre minus de Scarlatti. C'est bien ça ?

— En effet.

— En d'autres termes, vous ne pensiez pas que les gens dont c'est le métier étaient compétents pour régler ce problème ! Vous supposiez peut-être qu'ils avaient négligé quelque chose ? Vous ne vous êtes sans doute pas douté que nous avons eu une réunion d'urgence à ce propos, que nous avons pesé le pour et le contre en injectant une série d'hypothèses dans nos

ordinateurs, pour aboutir à la conclusion que le mieux était de laisser les choses se tasser d'elles-mêmes ?

Sans me laisser placer un mot, elle se lança ensuite dans d'intéressantes considérations sur mes ancêtres immédiats, tout en mentionnant au passage ceux de Tinescu qui avait eu le tort de ne pas me demander de me mêler de mes affaires. J'appris à cette occasion les noms scientifiques de plusieurs variétés de déficience mentale congénitale, ainsi qu'une vingtaine de synonymes de « têtue comme une mule » et de « stupide comme un âne ».

Enfin elle s'interrompt, presque au beau milieu d'un mot, et me fixa en soupirant :

— Bref, voilà ce que je pense de vous. À part ça, les analystes qui s'occupent de dépouiller les rapports sur Régulus m'informent que nous obtenons ainsi la solution rationnelle de vingt-trois équations auparavant éliminées comme contradictoires avec les faits observés. Anovel vous a-t-il dit également qu'il était un *kenekito-madual* ?

— Un... quoi ?

— Grande galaxie, pourquoi a-t-il fallu qu'il vous choisisse, vous ? (Elle poussa un nouveau soupir.) Un *kenekito-madual* – le mot est intraduisible – correspond à ce que nous appellerions un « porte-parole du gouvernement ». Ceux qui portent ce titre sont en possession de certains renseignements que les Réguliens appellent *kenekito*, c'est-à-dire « d'une importance cruciale », et ils sont autorisés à les révéler quand ils le jugent bon. C'est la première fois qu'un *kenekito* de Régulus nous est divulgué. Et je me casse la tête pour savoir pourquoi ils ont envoyé ici un *madual* à bord d'un zoo au lieu de l'attacher au personnel de la délégation permanente ! Roald, cette créature me cause plus de soucis que personne ne l'a jamais fait depuis cinquante ans... J'espère que vous êtes satisfait !

Elle coupa la communication d'un geste qui semblait me vouer à la destruction par le broyeur.

Chose qui aurait pu la consoler : le premier document que je saisis dans la case était prometteur de soucis pour mon compte personnel. Une de nos missions sur Viridis signalait que deux inadaptés sociaux étaient parvenus à passer à travers le contrôle

pourtant très strict que nous exercions sur les émigrants. Un homme et une femme, trouvant le rythme de vie pourtant placide de la Terre encore excessif pour leur naturel oisif, en avaient conclu qu'en s'exilant sur Viridis, monde pastoral et sous-mécanisé, ils pourraient vivre dans le sybaritisme et la facilité.

C'était une supposition trop facile pour ne pas être entachée d'erreur. Quand j'étais allé sur Viridis avant ma nomination pour faire un stage d'étude sur place, je m'attendais à trouver une société idyllique similaire à celle des îles polynésiennes primitives, avec des gens dormant toute la journée au soleil et faisant l'amour dans les buissons toute la nuit. Moins de deux heures après mon atterrissage, j'avais compris ma bêtise et j'avais eu assez de bon sens pour ne pas y faire allusion. Car Viridis, après tout, n'était pas la Terre, même si elle lui ressemblait beaucoup. Il fallait y affronter un lot de difficultés quotidiennes : les mauvaises herbes, les animaux non comestibles, les insectes aux piqûres nocives, les bactéries adaptables aux tissus humains ; en outre, comme il n'y avait pas de machines, chacun devait travailler beaucoup plus dur que sur Terre pour atteindre un niveau de vie décent.

Le petit état de crise que j'avais maintenant à régler tenait à deux faits : d'abord les deux émigrants manqués n'avaient pas eu l'intelligence de se plier aux circonstances, et ils refusaient de travailler comme les autres tout en clamant sur tous les toits qu'on les avait leurrés ; ensuite quelqu'un avait commis une faute désastreuse en les recrutant et il fallait déterminer comment et pourquoi.

En premier lieu, ils seraient ramenés sur Terre aux frais de l'État, ce qui causerait des contrariétés au Trésor public. Puis il faudrait enquêter sur la procédure ayant abouti à leur sélection, ce qui causerait des contrariétés à tout le monde. S'ils avaient menti aux recruteurs, il y aurait un procès en perspective et je devrais prendre contact avec les instances juridiques. En tout cas, il était nécessaire qu'ils quittent Viridis d'urgence, donc le prochain vaisseau à s'y poser devait être averti de leur réserver deux places à son bord... au fait, ce serait sans doute celui où était Martin van Hoff, le *Mizar*...

Tout en dressant ainsi la liste des mesures à prendre, je continuais dans un recoin de mon esprit à penser à autre chose. Je découvris qu'en un sens j'enviais presque les Stellariens, qui étaient si efficaces comparés à nous. S'ils avaient à mettre sur pied une méthode de sélection pour l'émigration, ils ne l'édifieraient pas de bric et de broc comme nous l'avions fait, mais dès le départ ils prendraient toute précaution pour éviter le moindre échec. Et maintenant qu'ils allaient créer leur propre Bureau des Relations Culturelles...

Bizarre ! songeais-je en hochant la tête. Que de changements étaient survenus en moi ! Une semaine plus tôt, si on m'avait demandé ma préférence, je n'aurais pas hésité à choisir les paisibles Viridiens à l'âme non technologique plutôt que les Stellariens énergiques et obstinés. Peut-être était-ce ma conversation avec Micky qui avait entraîné en moi ce renversement de perspective.

Mes pensées tournaient à la rêverie : et si les Stellariens n'avaient pas découvert les Tau Cétiens et que nous ayons continué d'ignorer ceux-ci... si les Tau Cétiens avaient inventé la navigation interstellaire et rencontré l'humanité pour la première fois sur Viridis... quel choc ils auraient eu en poursuivant leur chemin jusqu'à la Terre et en nous y trouvant à notre tour, vivant selon des critères entièrement différents !

Cette réflexion me suggéra autre chose, mais je n'avais plus de temps à perdre. Le travail m'attendait. Je m'y absorbai en chassant toute autre préoccupation.

Quelques minutes avant midi, j'avais enfin trouvé ce qui s'était passé au moment du recrutement. Au début de l'année, on avait révisé les conditions requises pour obtenir l'autorisation d'émigrer sur Viridis. Quelqu'un avait par erreur attribué de fausses valeurs à une demi-douzaine de facteurs au moment de programmer les ordinateurs. C'était d'ailleurs une erreur excusable, due à une ambiguïté dans les définitions que les Viridiens nous avaient eux-mêmes envoyées.

Je m'attelai à la tâche et corrigeai ce qui était défectueux, tout en me reportant, pour chaque point, à des références dans un gros volume d'instructions générales aux sélectionneurs du personnel émigrant. Quand ce fut achevé, l'heure du déjeuner était passée et je n'avais toujours pas mangé.

En étouffant un bâillement, je transmis aux ordinateurs les données révisées pour qu'elles soient vérifiées et imprimées. Puis je sortis pour me rendre à la cantine. Il était plus de 14 heures et je m'attendais à n'y trouver personne de ma connaissance. Aussi fus-je étonné de tomber sur Micky, qui tout en prenant un potage couvrait de notes un document rempli d'équations compliquées.

Je le hélai. Il leva vers moi un visage pâli, avec d'énormes cernes sous les yeux.

— Tu as l'air d'un fantôme ! m'exclamai-je. Tu n'as pas dû dormir beaucoup depuis ton arrivée !

Il m'invita à m'asseoir à sa table en poussant de côté ses papiers :

— Je suis content de te voir. Ça me donne une excuse pour arrêter ce que je suis en train de faire. Ce boulot envahit tout mon temps comme l'eau qui remplit un navire en train de couler... Vas-y, commande ton menu.

Je sursautai : je n'avais pas entendu le serveur rouler jusqu'à moi.

— Tinescu dit que la campagne a déjà commencé, dis-je en sélectionnant mes plats.

— Oh ! le truc d'hier soir ? Ce n'était rien, juste un petit amuse-gueule. Mais ça rendait bien. Les gens de l'astroport ont été très coopératifs, surtout Rattray et le superviseur qui a dirigé l'atterrissage de l'*Algenib*... Susumama. Mais ce n'était pas vraiment le début de notre programme, bien que Tinescu s'en soit persuadé tellement il s'est excité dessus. Non, comme première étape, nous allons exploiter la présence des Tau Cégiens en montant leur découverte en épingle. J'ai eu un mal fou à convaincre bin Ishmael de nous laisser les approcher – il se méfie toujours de la Ligue – mais finalement il a donné son accord. Nous minimiserons le rôle du B.R.C., j'en ai peur : on mettra l'accent sur les difficultés que les Stellariens ont eu à effectuer ce contact avec une autre race. Le même thème qu'hier soir : on les présente comme les gens qui font tout le travail pénible et qui s'en tirent avec éclat. Ensuite... mais ce serait trop long à raconter ; nous avons presque une nouvelle idée par seconde, et il y en a déjà plus que nous ne pourrions en utiliser. Tinescu veut créer un service spécial pour coiffer tout ça, avec un nom anodin pour que personne ne se doute de rien, et il menace de me bombarder à sa tête.

— Qui d'autre veux-tu qu'il choisisse ? Mais est-ce que le Trésor public sortira les fonds nécessaires ?

— Tu veux rire ? Tinescu a déjà fait débloquer les deux premiers milliards hier. Pour un homme de son âge, il a plus d'ardeur et d'esprit d'initiative que vingt personnes réunies. Mais au fait, ajouta-t-il d'un air intrigué, quel âge a-t-il réellement ?

— Honnêtement, je n'en ai aucune idée. Il n'a pratiquement pas changé physiquement depuis que je fais partie du Bureau.

— Il le dirigeait déjà quand tu y es entré ?

— Oh ! oui. Je crois qu'il occupe son poste depuis au moins vingt-cinq ans. (Je fis un rapide calcul mental.) Il doit avoir dans les quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix ans.

— Alors il a été nommé très jeune ? Ça ne m'étonne pas de lui... c'est vraiment un type de premier plan.

— Il n'a pas battu les records. Son prédécesseur – un nommé Brown – était encore plus jeune que lui : il a été nommé à cinquante et un ans. Mais à cette époque le Bureau traversait une mauvaise passe ; les fonds n'étaient pas suffisants et tout le monde croulait sous le travail. Je crois que Brown a tenté de se suicider. Mais tout ça, c'était avant mon temps. Il faudrait demander des détails à Indowegiatuk.

Micky avait achevé son potage et il entama la salade que le serveur venait de lui apporter.

— C'est curieux, fit-il, nous ne nous sommes toujours pas adaptés à notre durée de vie prolongée. J'ai entendu dire qu'Indowegiatuk aurait dû prendre sa retraite depuis des années, parce que l'âge limite a été fixé à une époque où les gens ne dépassaient pas quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze ans. Le monde est plein d'individus encore actifs, encore productifs, que nous avons mis au rancart et qui restent là à se ronger les ongles en mourant d'ennui faute de n'être pas encore prêts à mourir pour de bon.

— C'est exact. Et un de ces jours nous irons encore plus loin. Nous ne nous contenterons pas de retarder le processus de dégénérescence qu'on a appelé « vieillesse » : nous en inverserons le cours. À ce moment-là, je me demande ce qui arrivera à la société de la Terre.

— Moi aussi je me suis posé la question, dit Micky tout en picorant dans sa salade. La mère de mon père est morte à cent vingt-quatre ans. Elle est un exemple classique : elle a tout fait vingt ans plus tard que tout le monde. Elle s'est mariée à quarante ans, a eu des enfants à cinquante et ses premiers petits-enfants à plus de quatre-vingts ans... À propos d'âge, tu es jeune toi aussi pour le poste que tu occupes.

— Il me fait vieillir deux fois plus vite que la moyenne des individus, je le crains. Mais enfin, je crois que je suis encore du côté des jeunes. Le Bureau n'aime pas les gens dont l'esprit est racorni. Jacky n'a que... oh... quatre ou cinq ans de plus de moi.

— Est-ce qu'il n'y a pas eu des accrochages quand tu as dépassé en grade ceux qui étaient plus âgés que toi ?

— Si, bien sûr. Mais Tinescu y a vite mis bon ordre, et au bout de six mois il n'y avait plus de problème. Pourquoi t'intéresses-tu à toutes ces questions ?

— C'est parce que je dois organiser ce nouveau service, dit Micky en haussant les épaules. En ce moment c'est la pagaille, il est temps d'y mettre un peu d'ordre. Avant d'être promu, on doit aller faire un stage d'étude sur le terrain, n'est-ce pas ?

— Oui, deux ans au minimum, et il est préférable de rester plus longtemps. Mais ceux qui dépassent huit ans font en général carrière dans les missions d'observation.

— Dommage ! J'ai l'œil sur une nouvelle recrue, mais je ne peux pas le placer où je veux : il n'a pas encore été sur le terrain. Toi, c'était où ? Viridis ?

— Bien sûr.

— Le minimum ?

— Non, je suis resté pour une seconde période. En fait il y avait là-bas une fille avec qui...

Vanella ! Je n'avais plus pensé à elle depuis au moins cinq ans. Et à une époque elle signifiait pour moi davantage que ma carrière. Comme on peut changer !

— Mais pourquoi veux-tu savoir tout ça ? repris-je.

— Il se trouve que je viens de m'apercevoir que tu as été le plus jeune en un siècle à être nommé à un poste aussi élevé au B.R.C. Ce serait peut-être intéressant si tu recherchais le nom du précédent détenteur de ce record – en tenant compte du fait que les gens vivent plus vieux de nos jours...

Je ne pus rien en tirer de plus. Et j'en fus tracassé pour le restant de l'après-midi. Comme Anovel, Micky ne disait jamais rien sans raison. Mais je ne pus me résoudre à me faire communiquer les archives : s'il fallait les passer une heure en revue pour trouver le nom de l'homme en question...

Au diable, Micky ! Je regardai l'heure : il était 15 h 31. En jetant un coup d'œil par la fenêtre, je me demandai comment Patricia se débrouillait avec son histoire. Je vis qu'à l'ouest s'amassaient des nuages au gris menaçant. La pluie n'allait pas tarder.

Patricia...

Ça y est : encore cette petite voix dans un coin de mon crâne, qui semblait dire : « Je sais quelque chose d'important et je ne m'en rends pas compte. »

Normalement j'aurais dû la faire taire. Pourtant, la veille, je l'avais écoutée, et le résultat avait été spectaculaire : j'avais rivé son clou à Klabund, et on avait trouvé dans le tuyau d'aération le trou prédit par moi.

Étant aussi vaniteux que la plupart des gens, j'avais été satisfait de ce petit triomphe. C'était trop d'espérer qu'il se renouvelle ; pourtant je fermai les yeux et prêtai attention à la chaîne d'associations d'idées qui se formait dans ma tête.

Par où commencer ? Par la soirée chez les Demba, apparemment, où elle s'était comportée de façon si bizarre. Mais j'en avais déjà bien des fois fait le tour dans mes souvenirs. Existait-il un autre angle d'attaque ?

Une réflexion que j'avais faite à Klabund... sur le fait que nous ne parlions pas travail en dehors du Bureau. Elle venait à la suite de quoi ? Ah ! oui... il essayait de savoir comment la Ligue aurait pu être renseignée sur le local abritant les Tau Céliens.

Brusquement, tout s'éclaira.

Je me levai d'un bond en étouffant un cri, avec un creux à l'estomac. Patricia ? Non, c'était impossible ! Elle ne pouvait pas m'avoir menti ; elle ne pouvait pas m'en avoir voulu pour *cette* horrible raison !

Et pourtant, tout concordait. Trop bien...

Je me rassis, regardant par la fenêtre sans rien voir. À la lumière de la froide logique, tous les faits cadraient les uns avec les autres.

Patricia n'avait pas été fâchée que je parte précipitamment aider les Tau Céliens. Elle avait réagi quand j'avais parlé de l'éventualité de monter à bord d'un zoo. Elle avait dit à ce moment-là quelque chose que j'avais ensuite oublié : *en te faisant manipuler par toutes sortes de...*

La sonnerie du téléphone avait couvert le dernier mot. Mais je pouvais maintenant compléter la fin de la phrase.

Toutes sortes de monstres.

Peu importait que ce soit des êtres intelligents. Leur peau bleue et leurs quatre bras, voilà ce qui comptait. Voilà ce qui faisait d'eux des objets de répulsion : des *monstres*. N'avait-elle pas d'ailleurs avoué qu'elle était contente du départ d'Anovel, alors qu'il était l'invité le plus fascinant de la soirée ?

En soi, ce n'était rien. Je m'étais bien cantonné dans les affaires coloniales quand j'aurais pu affronter la tâche plus difficile des relations avec les extra-terrestres. Peut-être avais-je eu moi aussi une répugnance instinctive envers les habitants des autres mondes. Mais, récemment, une idéologie menaçante s'était dressée au nom de cette même répugnance. La Ligue des Étoiles pour l'Homme.

Et Klabund cherchait comment la Ligue avait découvert où étaient logés les Tau Céliens.

C'était *moi* qui avais transmis l'information.

Je me souvenais qu'à mon entrée au C.A.E.T. on m'avait dit d'aller au bloc G pour voir bin Ishmael. Et je me rappelais que Patricia m'avait demandé au téléphone – si fortuitement ! – si elle verrait de la rue l'endroit où ils étaient. Ce à quoi j'avais répondu en mentionnant le bloc G et en précisant qu'elle ne le pourrait pas.

Non, on ne pouvait pas les voir de la rue. Mais on pouvait les voir à travers la lunette de visée d'une arme à feu capable de tirer un projectile incroyablement lourd, d'un diamètre de moins d'un millimètre.

Je ne pouvais avoir la certitude que c'était Patricia qui avait communiqué le renseignement à la Ligue. Mais les faits étaient là : elle savait où se trouvaient les Tau Céliens, et elle avait été horrifiée quand j'avais parlé de partir pour Régulus à bord d'un zoo...

Non, c'était même pire. Maintenant la scène me revenait avec netteté en mémoire. C'est quand je lui avais suggéré de *l'emmener* avec moi qu'elle avait laissé tomber le masque : c'était la dernière goutte qui avait fait déborder le vase !

Je tendis la main vers le téléphone, surpris qu'elle ne tremble pas, et j'appuyai sur la touche. Sans me tourner vers l'écran, je dis :

— Appelez-moi l'inspecteur Klabund.

La pluie n'était plus qu'à quelques blocs d'immeubles. Je sentais de l'humidité dans l'air, et je mis un certain temps à me rendre compte que j'étais en sueur sous l'effet de la tension nerveuse.

Le visage de Klabund apparut sur l'écran du téléphone. Ses premiers mots furent surprenants :

— Bonjour, Mr Vincent. J'espérais que vous rappelleriez.

— Pourquoi ? fis-je d'une voix rauque.

— Racontez-moi d'abord ce que vous avez à dire. (Il avait un regard d'expectative.)

— Avez-vous trouvé qui a indiqué à la Ligue le lieu de séjour des Tau Cétiens ?

— Pas vraiment, Mr Vincent. Ce serait qui, à votre avis ?

Je devais avoir l'air assez misérable, car il poursuivit avec sympathie :

— J'ai éliminé toutes les sources possibles pour n'en conserver que deux. La plus vraisemblable passe par vous ; nous avons retrouvé le technicien qui vous a dirigé à votre arrivée sur les lieux. Voilà pourquoi j'attendais votre coup de fil... Je préfère toujours que les gens me disent les choses spontanément plutôt que sous interrogatoire.

Je déglutis péniblement ma salive :

— J'ai donné le renseignement à une fille nommée Patricia Ryder. Elle travaille au Centre Météo, mais je ne sais pas où elle est pour le moment, car elle avait aujourd'hui des obligations imprévues. Elle ne rentre chez elle que ce soir. Quand vous... quand vous lui parlerez, j'aimerais que vous ne lui disiez pas qui vous a aiguillé sur elle.

En réalité, cela ne changeait rien. S'il y avait une chance sur un million pour que je me sois trompé, je ne pourrais supporter de reparaître devant elle.

Et si j'avais raison...

Subitement je ressentis de la haine pour la Terre. De la haine pour ses femmes à la beauté douce, pour son sol fécond et ses océans, pour la fatuité béate de ses habitants. Et, plus que tout, je me mis à éprouver de la haine envers moi-même.

Klabund disait quelque chose. Je fis effort pour prêter attention à ses paroles :

— Mr Vincent, l'un des privilèges du rôle d'un policier est de pouvoir agir « sur information reçue » sans avoir à dire à personne d'où elle provient.

Il y avait comme de la pitié dans sa voix. Était-il déjà au courant de mes liens avec Patricia ?

— Et puis, ajouta-t-il, il se peut que vous fassiez erreur.

Quand je mis fin à la communication, ce fut comme si je m'étais amputé d'une partie de moi.

Avais-je réellement eu envie de passer le reste de ma vie avec Patricia ? Ou avais-je simplement été sensible à la façon dont elle flattait ma vanité ? Je ne savais plus. Je ne saurais jamais. Comme par peur de rompre un charme, j'avais toujours évité de la questionner pour mieux la connaître. Je n'avais pas voulu penser qu'il était anormal de ne rien savoir de son passé, de la mort de ses parents. Je m'étais confortablement enchaîné à elle ; et maintenant toutes ces chaînes étaient arrachées.

— Mais quel imbécile j'ai été ! m'écriai-je en frappant mon bureau du poing jusqu'à me faire mal.

J'avais honte de moi, au point de ne pas trouver de mots pour me qualifier. Qu'avais-je fait pour mériter Patricia, pour la conquérir, face à la concurrence que tout homme doit affronter s'il désire s'octroyer une femme aussi belle ? La réponse était : le moins de choses possible. Exactement comme dans mon métier. J'étais là, bien installé dans ma routine, satisfait de la bonne marche de mon service, fier d'être parvenu si jeune à ce poste... mais qu'avais-je accompli au cours des années passées pour prouver que j'en étais digne ? Pratiquement rien !

Il devait bien y avoir dans l'existence autre chose que l'efficacité tranquille, mais je ne m'en souciais pas. Il devait y avoir des travaux qui vous poussaient à dépasser vos propres

limites, mais j'avais oublié depuis quand ça ne m'était plus arrivé. J'étais enfermé dans mon trou, dans ce minuscule secteur des affaires humaines qu'étaient nos relations avec la paisible Viridis, et le travail tournait rond et cela durerait ainsi, mois après mois, jusqu'à quand ? Jusqu'à ce que je me mette à pourrir sur place, comme l'avait dit Tinescu ?

Mais j'étais déjà en train de pourrir, si je m'étais laissé bernier aussi facilement par Patricia !

Ce n'était pas encore l'heure de partir, mais je n'en pouvais plus. Je quittai mon bureau dans un brouillard et je rentrai chez moi.

Mais le pire choc était encore à venir : il eut lieu le lendemain matin. Au cours de la nuit, j'avais mis un terme à mon dégoût de moi. J'ignorais encore ce que j'allais faire mais j'étais résolu à agir pour sortir de l'ornière. Peut-être en entrant aux relations extra-terrestres, même pour un poste à un échelon moins important ; peut-être en prenant une année de congé pour faire ce que j'avais dit à Patricia : partir pour Régulus à bord d'un zoo. Mais j'avais peur que cette dernière idée ne soit l'expression d'un défi un peu gratuit, aussi étais-je en train d'en soupeser honnêtement les mobiles lorsque le téléphone sonna.

C'était Patricia !

J'avais cru que Klabund l'arrêterait la veille pour l'interroger, en l'attendant soit au Centre Météo, soit devant chez elle. Quand je la vis, je ne pus empêcher mon désarroi de se manifester. Elle se pencha en avant avec un petit cri de sollicitude :

— Roald, ça ne va pas ? Tu es malade ?

Je lui fournis une réponse spacieuse en me faisant l'effet d'un traître :

— Oui, je ne me sens pas très bien ce matin. Peut-être le contrecoup de l'émotion que j'ai eue l'autre nuit dans la fusée... Si ça ne va pas mieux ce soir, je devrai peut-être annuler notre rendez-vous.

— Oh ! pauvre chéri ! (Et j'avais beau prêter l'oreille à la fausseté sous-jacente, sa voix avait un tel accent de sincérité...) Écoute, voyons-nous chez toi, alors. Je viendrai tôt et je te ferai à dîner, tu veux bien ? Et puis tu te reposeras...

Je ne cherchai pas à la dissuader. À quoi bon ? Elle ne serait pas là ce soir pour me préparer à dîner. Elle serait dans une cellule de la police.

Pourtant, malgré moi, je l'attendis quand l'heure fut venue. J'espérais contre tout espoir qu'elle allait apparaître, empourprée, indignée de l'affront infligé à son innocence, ayant reçu des excuses de Klabund pour avoir été soumise à cet interrogatoire. Je désirais encore sa présence. Ou plutôt je voulais, pour sauvegarder mon amour-propre, être à même de croire que je n'avais pas été si monstrueusement – et si facilement – dupé.

Quand, à 21 heures, je vis qu'elle n'était pas là, je commandai par téléphone une bouteille de brandy que je bus sans discontinuer jusqu'à ce que je m'endorme dans mon fauteuil.

Le lendemain matin, je n'étais pas brillant. Mais, moralement, j'avais repris le dessus. Mon amertume était reléguée à l'arrière-plan... toujours cuisante, mais je m'étais endurci. Quand je reçus l'appel de Klabund, plus rien ne pouvait m'atteindre.

Sans parler, il tint face à la caméra de son téléphone un document aux caractères serrés, dont je déchiffrai des bribes tant que je pus le supporter :

« Mandat de dépôt en vue d'un procès d'hygiène mentale... Patricia Belafont Ryder... en toute connaissance de cause et avec l'intention de nuire... mis en péril la vie de plusieurs êtres intelligents communément dénommés Tau Céliens... dommages causés à la propriété publique... interférence dans les affaires dépendant du Bureau des Relations Culturelles... subversion... »

La liste des charges se poursuivait ainsi pendant des lignes. Finalement je fis un geste de la main pour que Klabund écarte le document.

— Je regrette de ne pas avoir pu mettre fin plus tôt à votre incertitude, Mr Vincent, dit l'inspecteur avec une certaine gaucherie. Mais une fois que nous avons commencé à nous intéresser à Miss Ryder, ça a été le robinet qu'on ouvre. Chaque chose en entraînait une autre jusqu'au point où... Enfin, ce n'est

pas très joli. Vous préférerez sans doute que je n'entre pas dans les détails.

— Mais... *pourquoi* ?

Je voulais dire : comment cette tête adorable avait-elle pu abriter tant de noirceur et de duplicité ?

— On pourrait aussi bien dire : pourquoi les membres de la Ligue ont-ils décidé un jour de s'y affilier ? Incidemment, elle y est inscrite déjà depuis des années. Les psychologues parleront de xénophobie, de mégalomanie transférée, de traumatisme d'enfance... mais le résultat final, c'est qu'elle ne peut tolérer l'idée qu'il existe des extra-terrestres dotés d'une pensée intelligente, et qu'elle veut voir les hommes maîtres de la galaxie. Elle ne vous a jamais parlé de sa famille ?

— Je sais qu'elle a une sœur mariée en Alaska. Mais elle ne m'a jamais parlé de la mort de ses parents, si c'est de ça qu'il est question.

— C'est de ça, en effet. Son père faisait partie d'une mission d'observation sur Sigma du Sagittaire. À la suite d'un accident à sa tenue pressurisée, il a été infecté par un microbe local et il en est mort. Quant à sa mère, d'après ce qu'on m'a dit, c'était une femme plutôt instable ; au lieu d'éprouver un amour normal pour son mari, elle faisait une fixation sur lui. À son retour sur Terre, elle a ramené avec elle un petit animal familier sagittarien, spécialement adapté aux conditions terrestres : un cadeau d'un ami de son mari.

» D'après les dires de Miss Ryder, l'animal fut à partir de ce moment-là le centre d'intérêt du foyer. Les deux enfants passaient au second plan. La sœur aînée eut plus de chance car, étant déjà adolescente, elle était en âge de juger les défauts de sa mère et de se faire ailleurs des amitiés. Mais la petite Patricia, elle, n'avait que cinq ou six ans.

» Je pense qu'elle aussi s'en serait sortie, s'il n'y avait pas eu une cruelle ironie du sort. Vous vous rappelez l'explosion de la fusée l'autre jour ?

— Bien sûr.

— Le dernier accident de ce genre remonte à trente ans. Mrs Ryder était à bord et elle a été tuée.

Voilà. Elles étaient là, les raisons, les excuses. À l'époque de la mort prématurée, un enfant pouvait la considérer comme naturelle. Là, au contraire, c'était comme si une destinée injuste avait choisi d'écraser sous une punition imméritée une enfant impuissante. Il n'était pas étonnant qu'elle soit devenue raciste. Le début de ses chagrins remontait à la mort de son père, et elle avait dû associer celle-ci aux extra-terrestres à cause desquels il était allé sur ce monde où ses jours avaient pris fin.

— Voulez-vous que je continue ? demanda Klabund.

— Allez-y, je vous en prie. Je veux tout savoir.

— Très bien. À partir du moment où elle a rejoint les rangs de la Ligue des Étoiles pour l'Homme, elle a voulu militer activement : plus de paroles mais des actes. Elle a participé aux toutes premières discussions quand les Stellariens ont ouvert des négociations avec la Ligue en proposant de fournir de l'argent et des armes. À ce stade, les dirigeants de la Ligue avaient acquis une certitude : une connaissance étroite des affaires intérieures du B.R.C. faciliterait la propagande et le sabotage destinés à miner son action aux yeux du public. Comme on vous l'a déjà dit, votre préférence pour le secteur des colonies humaines avait fait croire à la Ligue que vous aviez horreur des extra-terrestres et que vous étiez un sympathisant en puissance. Patricia reçut donc le rôle de vous séduire afin de vous soutirer des renseignements.

Je fermai les yeux en crispant les muscles des paupières. L'image de Patricia était inscrite dans ma mémoire, et tous mes efforts pour la chasser restaient vains.

— Elle était sur le point d'abandonner en signalant que vous n'étiez pas en fin de compte une bonne recrue, poursuivit Klabund, lorsqu'eut lieu l'arrivée des Tau Cétiens. Je crois que c'est ce jour-là qu'elle s'est presque trahie : en manifestant sa répulsion quand vous avez parlé de l'emmener à bord d'un zoo de l'espace, c'est bien ça ?

— C'est l'indice qui m'a fait la soupçonner, approuvai-je tristement.

— On lui donna alors l'ordre de rester auprès de vous à cause de l'information majeure qu'elle avait recueillie. C'est cette information qui permit à la Ligue de ne pas perdre la face dans

son premier travail pour les Stellariens. L'attentat au C.A.E.T. était en effet une « commande » de ces derniers, alors que l'accident de la fusée avait été improvisé par la Ligue. Il était prévu que le guide accompagnant les Tau Céliens signalerait l'endroit où ils étaient logés à la cellule locale de la Ligue, laquelle avait déjà envoyé des menaces à bin Ishmael. Mais vous avez tout gâché en la mettant sous sédatifs à l'hôpital. Ils étaient prêts à renoncer à leur plan ou à le remplacer par une attaque effectuée à l'aveuglette, quand Miss Ryder les a appelés tout tranquillement pour leur livrer le fameux renseignement que vous aviez lâché par hasard.

» Après une telle réussite, il leur parut essentiel qu'en dépit de sa répugnance elle continue à jouer son rôle auprès de vous.

— Vous pensez que je suis un imbécile ? dis-je amèrement.

— Pour vous être laissé avoir ? Non, Mr Vincent, ne vous en veuillez pas. Elle doit être une actrice consommée.

— Mais...

Non, *cela*, je ne pouvais pas le dire à un étranger. Je ne pouvais pas raconter qu'aucune femme, à mon avis, n'aurait pu feindre la passion physique qu'elle m'avait témoignée.

Et pourtant, oui, tout avait été une comédie. Un piège trompeur que m'avait tendu la douce Terre et où j'étais tombé avec une naïveté que je me reprocherais jusqu'à la fin de mes jours.

— Au fait, une chose qui vous intéressera sûrement : nous avons trouvé l'arme, ainsi que le stock de balles de matière condensée.

Quoi ? Ah ! oui, Klabund parlait toujours. Je tentai de suivre ses paroles :

— Tout ça se trouvait dans les locaux de la cellule de la Ligue, ainsi que des bombes de fabrication stellarienne qui, d'après nos experts, sont du type de celles qui ont dû être utilisées contre la fusée. Je ne sais pas comment vous dire ça, Mr Vincent, mais vous avez montré dans toute cette affaire une perspicacité absolument extraordinaire. Je suppose que tôt ou tard nous aurions découvert la vérité, mais cette brillante déduction qui vous a fait deviner l'arme employée contre les Tau Céliens...

Son discours n'en finissait pas et je cessai d'écouter. À la fin de cette débauche de compliments, toutefois, quelque chose me fit dresser l'oreille. Klabund disait :

— À première vue, une seule raison a pu pousser les Stellariens à tremper dans cette histoire : un désir de rompre leur dépendance vis-à-vis de la Terre, et...

Je l'interrompis :

— Inspecteur, vous avez parlé de cette idée à quelqu'un ?

— Pas encore. Mais je compte bien en faire état... au besoin à l'échelon gouvernemental, car c'est assez important pour ça.

— Bon, avant d'en dire mot à qui que ce soit, échelon gouvernemental ou pas, appelez tout de suite Tinescu. C'est de la dynamite, inspecteur, et je n'exagère pas.

— Entendu, fit-il, perplexe, avant de couper la communication.

Voilà, ça y était, un coup d'œil à la pile de documents amassés par le transmetteur : j'étais prêt à parier qu'aucun d'eux ne me paraîtrait d'une importance capitale. Le pari fut gagné.

Je reposai les documents et attendis trois minutes : le temps pour Klabund de finir de parler à Tinescu. Puis je me rendis au bureau de ce dernier.

Il semblait m'attendre. En tout cas il était adossé dans son fauteuil, les yeux fixés sur la porte, au moment où j'entrai. D'un geste il me fit asseoir.

— Je suis désolé, dit-il. Je viens d'avoir Klabund qui m'a dit ce qui s'est passé.

J'avais du mal à garder une voix calme :

— C'est moi qui lui ai conseillé de vous parler. Il avait deviné pourquoi les Stellariens...

— Aucune importance. Klabund est astucieux, ça devait arriver. Torres a préparé hier une série d'aménagements pour tenir compte du fait. (Il eut un geste agacé.) Ce qui m'irrite davantage est de voir l'état où l'un de mes meilleurs hommes est réduit par sa faute. Enfin, Roald, comment avez-vous pu vous laisser mener en bateau par cette femme ?

— Est-ce que vous l'avez rencontrée ? dis-je froidement.

— Non, mais... Bon, n'en parlons plus. Ce qui est fait est fait. Je voulais vous dire que malgré tout je suis fier de vous, ainsi que de mon jugement à votre égard. Il faut beaucoup de courage pour sacrifier ses sentiments personnels à un idéal.

— Je l'ai fait par dépit et désir de vengeance, grommelai-je.

— Je ne crois pas. Je pense que vous avez découvert que ce genre de personnes est une honte pour la race humaine, même si on peut leur trouver des excuses. Et c'est une réaction dont je suis heureux. Ce qui m'amène à mon sujet.

» Vous savez, je suppose, que vous avez été le plus jeune au cours d'un siècle à être nommé à un poste aussi important que le vôtre ?

— On en a assez parlé à cette époque, marmonnai-je.

— Apparemment pas assez, puisque ce qui en découlait n'a pas pénétré votre crâne obtus. Il vous vient peut-être parfois à l'idée que, depuis vingt-cinq ans que j'occupe ce fauteuil, il me faudra en partir un jour si je ne veux pas être momifié sur place ?

Il devenait sarcastique : signal d'alarme. Où voulait-il en venir ?

— Je ne veux pas outrepasser les règlements comme Indowegiatuk. Avec l'expérience qu'elle a, elle serait inutile ailleurs qu'ici. Ce n'est pas mon cas, et cette affaire des Tau Céliens m'a convaincu que je commence à m'user. Mais je savais que ça devrait arriver un jour, et j'avais déjà pris des dispositions.

» Vous vous rappelez qu'avant d'être promu vous avez passé des tests d'aptitude. Nous savions déjà que vous possédiez une intelligence élevée, des réflexes rapides, un bon équilibre émotionnel et des capacités administratives de premier plan. Mais nous recherchions aussi ce rare et précieux don : la faculté d'aboutir à des conclusions exactes en partant de données à peine suffisantes. L'intuition, si vous voulez lui donner ce nom. Sans elle, impossible d'occuper des fonctions importantes dans le gouvernement moderne. Impossible d'être à la tête de ce Bureau.

Je me souvins des mots de Micky ; il disait que Tinescu avait ce don et il lui donnait le même nom : intuition.

— Eh bien, ces jours derniers, vous en avez fait preuve abondamment. Klabund ne tarit pas d'éloges sur la façon dont vous avez expliqué l'attentat contre les Tau Céliens ; bin Ishmael a été ravi de votre intervention au C.A.E.T. ; Indowegiatuk est hors d'elle parce que vous...

— *Je vous en prie*, patron, si vous me disiez...

— Ce que j'ai en tête ? D'accord. Si vous acceptez de sortir de votre cocon pendant deux ans pour aller voir ce qui se passe

chez les Réguliens, les Sagittariens et autres, je vous propose d'être mon successeur.

Je ne pus rien trouver à dire.

— Alors, vous avez perdu votre langue ? (Son regard me transperçait.) Vous savez qu'il y a un précédent : vous serez moins jeune que Brown, mon prédécesseur. Je sais, il n'a pas tenu le coup... je l'ai vu s'effondrer, c'était terrible ! Mais il n'avait pas vos possibilités.

— Mais je n'ai rien de spécial qui puisse...

— Taisez-vous et laissez-moi finir. En surface, vous êtes consciencieux, vous vous acharnez sur votre travail. Mais c'est une façade. La vérité, c'est que vous êtes un odieux paresseux. Si vous ne vous donnez pas à fond, vous finirez comme Brown et vous le savez aussi bien que moi. Autre chose : avec ce qui s'est passé, vous êtes suffisamment écœuré de vous pour accepter de m'écouter. Mais si je ne vous atteins pas avant que vous ayez refermé votre coquille, vous serez à nouveau si bien dans votre nid douillet que vous ne pourrez plus vous décider. Vous êtes libre de refuser mon offre, je ne m'en formaliserai pas : vous valez quelque chose même à votre rythme habituel de semi-rendement. Mais vous passerez le reste de votre vie à vous demander si vous n'auriez pas fait mieux que celui qui m'aura succédé, et j'espère être mort avant que vous regrettiez d'avoir laissé passer votre chance, car alors vous ne serez pas drôle à fréquenter.

— Patron, je...

— Partez, Roald. Vous pouvez prendre votre journée pour réfléchir. Et tâchez de revenir avec la bonne réponse !

Connais-toi toi-même ! Je ne levai pas les yeux vers les lettres énormes au fronton du B.R.C., mais il me sembla que l'inscription me brûlait la nuque tandis que je m'éloignais dans la rue. Je croyais me connaître : un homme heureux et bien adapté, ayant un bon métier et le faisant bien, aimant les plaisirs de la vie sans en abuser, satisfait de ses amis et des femmes qu'il avait connues...

Mais Tinescu avait raison. Et il avait choisi pour m'assener la vérité le moment psychologique : celui où mon dégoût de moi-

même m'avait incité à donner une nouvelle base à mon existence.

Le salaud ! Mais après tout il avait saisi sa chance.

Prendre sa place ? Est-ce que je le pouvais ? Et est-ce que je le voulais ?

Oui, mais seulement dans un sens négatif. Ce n'était pas l'ambition de devenir directeur. C'était simplement que je ne pouvais plus suivre la route dont je m'étais contenté jusqu'à présent.

J'avais projeté de me marier un jour, d'avoir des enfants, de stabiliser ma vie en la chargeant d'un lot de responsabilités personnelles ; plus tard, quand sonnerait l'heure de la retraite, je prendrais une chaire dans une université : j'y ferais des cours sur la sociologie viridienne et j'y lorgnerais les jeunes étudiantes à travers les fenêtres d'une chambre comme celle de Micky à Cambridge. Ou bien peut-être accepterais-je quelque mission diplomatique qui me permettrait de voyager avec des subalternes à ma disposition et de revenir un jour rempli de vaine satisfaction.

Pouah ! Toutes ces tièdes perspectives me donnaient maintenant la nausée.

J'étais furieux contre tout le monde : contre Tinescu qui me mettait au pied du mur à un moment où j'étais trop troublé pour décider lucidement ; contre la Ligue qui avait réintroduit sur Terre une violence qu'on pensait disparue ; et plus que tout contre Patricia.

Ma haine envers elle était si grande que je me rendais compte, non sans consternation, que j'aurais aimé assister au traitement orthopsychique qui lui serait appliqué pour remodeler son esprit en le rendant sain, stable et sûr.

Pour ma part, je ne voulais plus de stabilité ni de sécurité. Il était temps que je fasse des erreurs, même si je devais ramasser les morceaux. Il était temps que je me mette à l'épreuve, pour voir ce que j'étais capable de faire en étant poussé dans mes derniers retranchements.

Accepter l'offre de Tinescu ? Certes, cela représentait beaucoup de choses à entreprendre. Assimiler en deux ans le plus de connaissances possible sur les relations extra-terrestres,

tout en sachant que j'aurais affaire à des spécialistes ayant derrière eux cinquante années d'expérience ; désamorcer les frictions qui naîtraient en raison de mon jeune âge et faire sentir mon autorité ; aider Micky à mener à bien son merveilleux programme tout au cours de sa longue durée...

Non.

Ce n'était pas réellement l'objectif qu'il me fallait. C'était un défi à relever, mais pas le genre de défi que je voulais. J'avais autre chose de mieux en tête. Je réfléchis, les sourcils froncés. Le zoo pour Régulus ? Non, pas ça non plus. Être l'objet passif d'études scientifiques, ce n'était pas un défi.

Pourtant je voulais quitter la Terre. Elle me semblait maintenant terne et malsaine. J'avais vu en Patricia la personnification de ses délices, et désormais...

Ça y est, j'avais la réponse.

Comment je ne m'en étais pas aperçu plus tôt, je ne pouvais l'expliquer. J'avais écarté cette idée ; j'avais refusé de la prendre au sérieux ; je l'avais presque oubliée. Et cependant c'était exactement la solution que je désirais.

Je sortis de ma poche une petite carte de plastique où était inscrite une adresse. Je m'y rendis directement. Quand la porte s'ouvrit, je redressai les épaules, pris ma respiration et déclarai :

— Je suis venu accepter le poste de directeur que vous m'avez proposé.

Kay Lee Wong me regarda comme si elle n'en croyait pas ses oreilles. Elle portait un autre ensemble, cape et pantalon. Cette fois, il était de couleur vert sombre. Son visage était comme une pâle fleur dorée surgissant des feuillages.

Elle articula enfin :

— Mais... mais je pensais que vous nous haïssiez tellement que jamais vous n'auriez... Oh ! entrez, entrez ! C'est une merveilleuse nouvelle !

J'allais l'interroger quand une pendule au mur attira mon regard. Je dis avec incrédulité :

— Il est déjà 16 heures passées ?

— Oui. Je reviens de votre Bureau. Asseyez-vous, je vous en prie. Je ne peux pas vous dire à quel point je suis contente !

Ainsi j'avais marché, perdu dans mes pensées, pendant des heures. Mais pourquoi m'étonner ? Je lui posai la question que j'avais eue sur les lèvres :

— Vous haïr ? Vous voulez dire Stellaris ?

Elle se mordit la lèvre :

— Après ce que nous avons fait... Je pense à votre amie Patricia.

— C'était avant tout ma faute. Mais pourquoi étiez-vous au B.R.C. ?

Ses yeux fuyèrent les miens :

— Je parlais à un jeune homme que vous connaissez : Micky Torres. Et ce qu'il m'a dit m'a fait comprendre... Mais je vais tout vous raconter.

» Je ne suis pas un guide venu pour escorter les Tau Céliens. Et cette tournée des stations de recrutement que j'ai faite la semaine dernière était une façade dissimulant mon rôle réel. Il avait été décidé qu'une femme serait moins facilement soupçonnée d'espionnage et de sabotage.

— Je vois, fis-je lentement. Ce n'était pas des stations de recrutement mais des cellules de la Ligue.

— Exact, déclara-t-elle d'un ton amer. Il faut comprendre, Roald. Nous en voulions tellement à la Terre d'être traités comme une expérience sociologique à l'échelle planétaire. Bien sûr, c'est ce que nous étions au début. Mais après nous avons commencé à faire des choses par nous-mêmes : visiter Tau Ceti, découvrir ses habitants, construire des astronefs supérieurs aux vôtres... Et nous nous sommes demandé combien de temps cette servitude durerait.

» Historiquement, ce n'est pas nouveau : Micky Torres me l'a expliqué. Il m'a parlé du XVIII^e siècle où ce pays qu'on appelait l'Amérique, qui était une colonie de l'Angleterre, a conquis son indépendance pour devenir ensuite l'une des plus grandes puissances mondiales. C'est aussi ce que nous voulions faire : vous amener de force à reconnaître notre autonomie. La Ligue n'était qu'un avant-goût. Nous avions tout un programme pour fomentier des crises. Nous voulions semer sur Terre de tels troubles que vous seriez trop heureux de nous céder notre liberté.

» Et tout ça pour quoi ? Pour rien. (Elle releva vers moi ses yeux tristes.) Votre ami Micky Torres a passé la journée à m'expliquer les mesures que vous avez déjà prises pour nous assurer, non seulement l'indépendance, mais la puissance. Jamais je n'aurais imaginé une telle générosité, Roald... et sans même que nous l'ayons demandé ! J'ai honte. C'est la vérité. J'ai honte de ce que je m'apprêtais à faire.

— Comment vous ont-ils repérée ?

— Je ne sais pas. Ils m'ont filée discrètement pendant ma tournée des cellules de la Ligue, puis aujourd'hui un policier est venu et m'a poliment priée de me rendre au B.R.C., c'est tout.

— C'est dans la ligne, approuvai-je. Informer d'avance en détail certaines personnes occupant des positions d'influence sur Stellaris... c'est une précaution sensée. L'équivalent du *kenekito*, en somme.

— Pardon ?

— C'est un terme régulier que j'ai appris récemment. Il cadre parfaitement avec la situation. Quant à ne pas avoir prévu notre

attitude, c'est normal. Votre société est disciplinée, étroitement organisée et agressive. Il fallait qu'elle le soit, afin de transformer une colonie luttant pour survivre en un nouveau monde. Sur Terre, par contre, nous n'avons pas débuté avec la coopération comme idée de base. Nous avons dû apprendre la leçon à nos dépens, après avoir bien failli exterminer notre espèce.

» Peut-être y a-t-il après tout une évolution parmi les sociétés planétaires. Stellaris, fondée sur l'idée de l'accomplissement par la coopération, prend la relève de la Terre qui a connu des millénaires d'accomplissement par la compétition. Et, en fait, le plus grand et l'unique effort de coopération de notre Histoire nous attend au cours des deux prochaines générations.

Kay regardait par la fenêtre la ville qui s'étendait sous nos yeux.

— J'espère, dit-elle, que mon peuple saura comprendre que cette décision vous est dictée par la force, et non par la faiblesse.

Un souvenir me vint en tête :

— Je parlais l'autre soir avec Anovel... le Régulien qui était à bord de la fusée accidentée. Il semble que la Ligue ait effectué ce sabotage pour tenter de le tuer. Depuis, un autre fanatique avait projeté de l'assassiner sous couleur de faire sur lui des expériences de laboratoire. Sa réaction a été la suivante. Il a dit : « Quand on est invulnérable, on peut se permettre un certain détachement à l'égard de ce genre de choses. » En un sens, la Terre est invulnérable dans son domaine. Nous avons apporté une telle contribution à l'histoire humaine que rien ne peut nous la retirer.

— Je me demande, murmura-t-elle d'un ton absent, jusqu'où nous irons pour notre part.

Hier, des sauvages chassant dans les forêts, s'abritant dans des cavernes. Aujourd'hui, des intermédiaires entre des races éparpillées sous une demi-douzaine de soleils. Demain... ?

Nous gardâmes un long moment le silence. Puis je m'exclamai joyeusement :

— Bon ! Et maintenant si vous m'aidiez à fêter mon nouveau poste ?

— Ça me ferait très plaisir, dit-elle avec un petit sourire. Si vous consentez à ce que je fête en même temps l'indépendance de ma patrie.

Cette célébration jumelée nous entraîna fort loin. Le lundi matin, j'étais encore en train de m'en remettre quand je pénétrai dans le bureau de Tinescu. Je portais un nouveau costume de type stellarien que Kay m'avait fait acheter, noir à galons d'argent avec cape assortie, beaucoup plus voyant que mes vêtements habituels, et la détermination qui m'habitait devait se lire sur mon visage.

Tinescu me jeta un coup d'œil pénétrant :

— Roald ! Je suis sûr que vous avez décidé d'accepter !

Je pris place sur un fauteuil :

— Oui, j'ai décidé de devenir directeur. C'est pourquoi je refuse votre offre.

Je m'étais souvent demandé si Tinescu serait jamais un jour pris au dépourvu. Ce fut le cas cette fois, mais pas pour longtemps. Ses yeux s'agrandirent et sa bouche émit un petit sifflement silencieux :

— Bon sang, Roald ! Vous allez sur Stellaris ! Voilà bien la décision la plus sensée que j'aie... Ça alors, je ne suis que le pire des derniers des...

Il continua par quelques vigoureux jurons roumains. Quand il eut repris son calme, il se leva, vint me taper sur l'épaule, éclata de rire, proféra encore un ou deux jurons, et finalement alla se rasseoir :

— Comment diable n'y avais-je pas pensé ? À quoi bon mettre en place ici le meilleur homme disponible alors que nous sommes d'accord pour passer les leviers de commande à Stellaris le plus vite possible ?

Il se remit à rire au point d'en avoir les larmes aux yeux. Être capable de se moquer à ce point de sa propre inconséquence : c'était une faculté que je lui enviais.

— Qu'est-ce qui vous a poussé ? demanda-t-il subitement. Vous allez en profiter pour épouser cette Stellarienne, hein ?

Pourquoi pas, en effet ? Bonne idée, après tout... Mais, comme lui, j'affichai un maintien sarcastique :

— Voyons, patron, vous savez bien que sur Stellaris les gens ne se marient pas : ils ont des contrats de cohabitation.

— Hmm... excellente idée en théorie : ça assure aux enfants un foyer stable. Mais ça m'a toujours paru un peu glacial et administratif. Bon ! Comment allons-nous procéder ? Normalement, vous n'aurez la compétence voulue qu'après un stage aux relations extra-terrestres, comme celui que vous auriez dû faire en restant ici. D'un autre côté, la première tâche du Bureau stellarien sera limitée aux affaires humaines, puisqu'il s'agira du programme de Micky. Je pense donc que vous pourrez faire le reste d'ici quelques années, quand le nouveau Bureau aura le personnel voulu. Dites-moi, si nous faisons appel à Charisse Wasawati ? Elle serait capable de prendre en main votre travail, à condition qu'on ne l'ait pas trop perturbée en lui reprochant de ne pas avoir contrôlé les rapports techniques sur Stellaris. En fait, vous pourriez dans un premier temps échanger vos postes. Pas la peine d'annoncer publiquement la création d'un Bureau concurrent avant que le programme de Micky soit bien en train. Oui, aux yeux des gens vous serez nommé contrôleur temporaire. Bien sûr, il faudra mettre au moins quelques membres de notre équipe dans la confidence...

Et, en dix minutes, il eut tout décortiqué. Pourtant, j'étais impatient de partir. Il y avait quelqu'un d'autre que je voulais aller voir, pour lui poser des questions importantes.

Il était là quand je me présentai. On l'avait logé dans les locaux réservés au personnel du C.A.E.T., puisqu'il n'avait pas besoin d'atmosphère spéciale pour respirer. Comme Tinescu, j'eus l'impression qu'il m'attendait. L'annonceur me transmit sa voix douce et détachée :

— Bonjour, Roald. Comme c'est gentil d'être venu. Entrez.

Je pénétrai dans la chambre. Anovel était assis sur un siège régulien, les pieds reposés derrière lui sur le sol. Il regardait les informations télévisées ; on annonçait la dissolution de la Ligue des Étoiles pour l'Homme sous l'inculpation de complicité de meurtre et tentative de meurtre.

— Puis-je finir de regarder le programme ? murmura-t-il. Il doit y avoir une interview de votre ministre des Affaires extra-terrestres.

— Je vous en prie ! J'y assisterai aussi avec plaisir.

Je me déplaçai silencieusement jusqu'à l'un des sièges réservés aux visiteurs humains.

Capra apparut au bout de quelques secondes. Il ne s'adressa pas au journaliste mais se tourna vers la caméra pour parler directement au public.

— Oui, la Ligue a été interdite et j'en suis heureux. Pas seulement à cause des crimes qu'ils se sont abaissés à commettre. Mais aussi pour la sauvegarde des autres êtres – de tous les autres êtres, quelle que soit la conformation de leur corps – qui ont tant de choses à nous apporter dans des domaines comme la psychologie... la biologie... et que la Ligue considérerait comme des animaux et rien de plus. Vous avez peut-être vu leur propagande. (Il exhiba un tract : c'était celui que j'avais trouvé dans mon bureau le matin de l'arrivée des Tau Cégiens.) Voler le savoir terrestre ! Quelle absurdité ! Parmi vous tous qui m'écoutez, il en est sûrement qui ont eu la vie sauve grâce à ce que les Sagittariens nous ont appris en génétique, et d'autres qui...

La main bleue d'Anovel se tendit pour arrêter l'émission. Il fit entendre un son pareil à un soupir.

— Oui, Roald ? fit-il en pivotant pour me faire face.

— L'autre soir, commençai-je en choisissant soigneusement mes mots, vous m'avez appris quelque chose à propos des Réguliens. D'après Indowegiatuk, vous ne m'auriez pas donné cette information sans une raison précise. Elle en conclut que vous n'êtes pas un simple touriste profitant d'un zoo de l'espace. Elle dit que vous êtes un *kenekito-madual*.

— C'est une vérité qui se définit d'elle-même, approuva Anovel.

— Tous les spécialistes des relations réguliennes se creusent la cervelle pour savoir dans quel but vous avez été envoyé ici pour divulguer ce *kenekito*. Mon opinion est qu'ils font fausse route. Il me semble logique qu'il y ait une double face à votre

rôle. Tout en ayant à révéler des informations sur des faits cruciaux, je présume qu'un *madual* doit également en acquérir.

— Continuez. Jusqu'ici votre logique est sans faille.

Il y avait une trace d'ironie dans la voix d'Anovel. Je pris mon souffle, car c'est maintenant que je m'aventurais pour de bon.

— Quand vous êtes parti de chez Jacky Demba, Helga Micallef vous a appelé un « magnifique prototype ». Plus récemment mon patron, Tinescu, a déclaré que vous et les vôtres étiez « faits sur mesure pour la colonisation interstellaire », à cause de votre adaptabilité fantastique. En fait tout le monde, y compris Indowegiatuk, pense que c'est vous qui auriez dû inventer les premiers le voyage dans l'espace et se demande pourquoi vous ne l'avez pas fait. Jusqu'ici notre tendance a consisté à écarter le problème comme trop anthropocentrique, en attribuant à votre société une finalité excluant ce type de progrès.

» Puis, l'autre jour, je me suis demandé par hasard ce qui se serait passé si les Tau Cétiens avaient construit des astronefs avant d'être découverts par nous, et s'ils avaient rencontré les hommes sur Viridis sans savoir qu'il s'agissait d'une société parente de celle de la Terre.

Anovel m'écoutait, sa tête bleue penchée sur le côté, immobile comme une statue.

J'achevai en apportant encore plus de soin au choix de mes mots :

— Il existe une seule explication. Votre race doit avoir inventé la navigation interstellaire. Elle *a inventé* la navigation interstellaire. Vous n'êtes donc pas un Régulien. Vous êtes un colon.

L'habituel sourire triste plissa la bouche d'Anovel.

— Continuez, répéta-t-il.

— Vous voulez d'autres détails ? D'accord. Vous avez effectivement été « faits sur mesure pour la colonisation interstellaire ». Aucun monde n'aurait pu à lui seul engendrer de façon naturelle une espèce aussi adaptable. Vous êtes une forme de vie supérieure artificiellement transformée.

Apparemment, Anovel attendait la suite. Que lui dire d'autre ? Je réfléchis et me lançai :

— Vous avez décidé que le moment était venu pour nous de savoir ?

— Non. Pas encore *tout à fait*. Mais vous avez deviné juste : je suis ici pour rassembler des faits. Et ce que j'ai appris laisse à penser que l'événement se situera au cours de votre existence. J'ai récemment décelé, dans le contenu de vos émissions d'information, un subtil changement qui semble indiquer que la Terre s'apprête à céder la suprématie à Stellaris. Si vous êtes capables d'effectuer cette transition sans hystérie collective, vous pouvez aussi bien accepter l'existence d'une race qui voyage dans l'espace depuis quinze mille ans.

— Tant que ça ? murmurai-je. Je suis étonné que vous puissiez quand même nous manifester de l'intérêt...

— Oh ! nous vous tenons en grande estime. Nous sommes allés plus loin que vous, mais vous avez atteint plus vite que nous votre niveau actuel. Ensemble, nous formerions une remarquable association.

— Mais d'où votre race est-elle originaire ?

— Elle a pris naissance il y a bien longtemps, sous une étoile qu'on ne voit pas de la Terre : elle est enfouie dans votre Voie lactée.

— Mais comment se fait-il que nous n'ayons jamais rencontré vos astronefs ? Je ne dis pas dans l'espace : il aurait fallu une coïncidence. Mais dans les parages de Régulus.

— Tant que le *madual* le juge bon, aucun des vaisseaux de notre race ne gagne plus Régulus. Cela nous manque peu : je vous ai dit que notre principal souci était d'ajouter une dimension à notre intellect. Pour nous, les voyages et les activités qu'ils entraînent remontent à une autre époque, et nous ne les regrettons pas. Mais bien sûr d'autres colonies de notre race vivent selon des principes différents... peut-être encore plus éloignés des nôtres que ceux des Stellariens de ceux des Viridiens.

— Combien de colonies en tout ? demandai-je.

— Plusieurs centaines.

Mais ce détail ne paraissait guère intéresser Anovel. Il me dévisagea avec curiosité :

— Savez-vous qu'en un sens vous êtes vous aussi un *madual* ? Ou disons que vous vous en rapprochez plus qu'aucun de vos semblables à ma connaissance. Je pense que le *kenekito* que vous détenez se réfère à ce dont je parlais tout à l'heure : le transfert des pouvoirs à Stellaris. Est-ce exact ?

J'hésitai et il ajouta, l'air un peu blessé :

— Roald, je suis *celui* à qui vous pouvez faire confiance !

Je surmontai mes réticences et lui racontai toute l'histoire.

— Je vous souhaite de réussir, fit-il quand j'eus terminé. Si tout marche bien, vous serez prêts pour la rencontre avec notre race dans cinquante ans. Mes compliments !

Il se leva en me tendant la main et je l'imitai.

— Avant votre départ, reprit-il, il me reste une chose à faire. Je la déplore mais j'y suis obligé... Le rôle d'un *madual* comporte un troisième aspect : supprimer de la mémoire le *kenekito* que le temps n'est pas encore venu de révéler.

Une force sembla émaner de sa main qui tenait la mienne, et mon esprit oublia instantanément ce qu'il avait appris.

ÉPILOGUE

Roald Vincent, directeur général des Échanges culturels interstellaires, président de la Commission multiraciale, vice-président du Conseil planétaire stellarien, membre de l'Académie scientifique stellarienne, membre correspondant de l'Académie de la Terre, membre bienfaiteur de la Société de Sociologie, quatorze fois docteur honoraire d'universités variées sous trois différents soleils, plia en deux son nouveau contrat de cohabitation et le glissa dans sa poche en compagnie des photos de Kay, de leurs deux fils et de leur petite-fille. Il eut un soupir de satisfaction. Bonne idée de s'être séparés quelque temps à l'occasion du mariage de leur second fils. Il ne pouvait nier que sa petite escapade lui avait fait plaisir. Et il était sûr que c'était aussi le cas pour Kay ; elle était encore étonnamment séduisante. Mais le point important était qu'aucun d'eux n'y trouvait assez de plaisir. Aussi...

Cinquante ans depuis leur première rencontre ! La durée d'une vie dans les anciens temps. Pourtant Roald était là, toujours vigoureux – comme il se l'était récemment prouvé à son vif contentement – et prêt à accomplir encore trente années de travail productif.

Par la fenêtre de son bureau, il regarda le monde qui était devenu le sien. Ce monde n'était pas la Terre. Par certains côtés il valait mieux que la Terre, et Roald y était pour quelque chose.

Sa pensée se mit à vagabonder. Il passait en revue les changements survenus au cours de ce demi-siècle. Fantastiques, en aussi peu de temps ! Qui aurait prévu que Shvast, le petit interprète, serait élu premier président planétaire de Tau Cégi 4 ? Les Tau Cégiens avaient déjà un gouvernement mondial et une langue mondiale – et Roald verrait probablement le premier astronef construit par eux atterrir sur Stellaris avant sa mort.

Et Jacky Demba, promu ministre des Affaires extraterrestres sur Terre ! Jacky menant le cortège aux funérailles de Tinescu, et déposant sur le cercueil de celui-ci la gerbe de lis stellariens que Roald avait pu faire envoyer, maintenant qu'avec les nouveaux vaisseaux stellariens le prix du transport n'était plus prohibitif mais simplement exorbitant...

Et Micky Torres, bien sûr. Quand on avait finalement dévoilé le secret dissimulé derrière ce service au nom anodin : le Département des Relations pan-humaines, un extraordinaire mouvement d'opinion avait failli le porter contre son gré à la présidence de la Terre. Ridicule ! Président de la Terre à quarante ans ? Mais Micky aurait de toute façon refusé ; il avait autre chose de beaucoup plus capital en projet, et aujourd'hui l'heure avait enfin sonné. Micky avait dirigé en coulisses la création de la Commission multiraciale ; il en avait guidé durant plus de dix ans le développement ; maintenant il devait se résoudre à venir sur le devant de la scène, car les autres races n'accepteraient personne d'autre que lui à la tête du tout nouveau Conseil des Mondes, remplaçant de la Commission.

Roald était heureux de la dissolution de cette dernière : cela lui faisait une charge de moins sur les épaules. Il n'avait jamais partagé le don de Micky d'aller jusqu'à l'extrême limite de ses ressources d'énergie et de temps. Son regard se posa sur la rangée de livres située à la place d'honneur sous la fenêtre : trois romans, trois essais faisant autorité sur l'évolution sociale et une étude classique sur les forces responsables de la guerre, tous ces ouvrages portant le prestigieux nom d'auteur de Miguel de Madrigal de las Altas Torres.

Comment diable Micky s'arrangeait-il pour trouver encore le moyen d'écrire ?

Le téléphone sortit Roald de sa rêverie. Sur l'écran apparut le visage de l'un de ses adjoints, tendu par l'excitation.

— Qu'est-ce qu'il y a, Wegener ? grogna-t-il.

— Monsieur, une alerte générale est signalée !

— Quoi ? fit Roald en se redressant. Mais, au nom de la galaxie, pourquoi une alerte générale ?

— D'après ce que j'ai compris, monsieur, il s'agit d'un vaisseau non identifié. Il y a une demi-heure, l'*Alcor* a signalé

normalement son approche ; quelques minutes plus tard, il a envoyé un message pour annoncer qu'un vaisseau étranger pénétrait dans le système en direction du centre galactique. Il n'y a aucun de nos appareils dans cette zone, monsieur le directeur. Il n'y a qu'une hypothèse : que ce soit un astronef construit par une autre race !

Roald était figé dans une immobilité de roc. En un instant son esprit avait été ramené de cinquante ans en arrière, et il se *rappelait*.

Par quelle connaissance miraculeuse de la psychologie humaine Anovel avait réussi à effectuer ce tour de force, Roald préférait l'ignorer. Mais il ne lui gardait aucune rancune. Cinquante ans, avait annoncé l'extra-terrestre, et les cinquante ans étaient bien écoulés ; et maintenant ils étaient là : ceux qui connaissaient la navigation interstellaire depuis quinze millénaires...

— Monsieur le directeur, criait Wegener au téléphone, vous vous sentez bien ?

— Hein ?... Oh ! excusez-moi, Wegener... je réfléchissais. L'*Alcor* est bien le vaisseau du capitaine van Hoff, n'est-ce pas ? Comme c'est étrange que ce soit lui qui ait été désigné par le sort. Mais enfin il y a eu d'autres choses plus étranges... Faites deux choses pour moi, voulez-vous : d'abord, annulez cette ridicule alerte générale, ensuite appelez l'astroport et demandez qu'on m'envoie une fusée. Après tout ce temps, il me semble que j'ai bien mérité de faire partie du comité d'accueil...

Il avait murmuré cette dernière phrase pour lui-même, mais de toute façon Wegener ne l'aurait pas entendue. Il s'était écarté du téléphone en réponse à un autre appel, et Roald ne percevait plus que des bribes confuses de ce qu'il disait :

— Non, c'est absurde... impossible... van Hoff est devenu fou... des Réguliens ? Vous dites bien que ce sont des Réguliens ?

— Wegener ! hurla Roald.

— Monsieur, c'est démentiel ! reprit Wegener, à nouveau face au téléphone. L'*Alcor* dit que les étrangers émettent en anglique sur notre longueur d'ondes standard, et que... mais c'est *impossible* !

— Quoi ?

— D'abord, gémit Wegener, ils demandent à vous parler, et ensuite l'*Alcor* prétend que ce sont des Réguliens. Mais les Réguliens n'ont pas d'astronefs !

— Non, dit Roald calmement, ce ne sont pas des Réguliens. Pas exactement. Mais puisqu'ils demandent à me parler, la moindre des choses serait de leur ouvrir un circuit.

Wegener ouvrit de grands yeux et fit mine de porter les poings à ses tempes. Mais il était habitué à faire pour Roald des choses incompréhensibles, et comme en général elles tournaient bien, il obéit par habitude.

Brusquement, la liaison fut réalisée. Sur l'écran il y avait une longue tête bleue avec une crinière ondulante de couleur dorée. On eût dit le frère jumeau d'Anovel, sinon Anovel lui-même... Mais ce dernier était sur son monde, sous le soleil de Régulus, et aucun astronef autre qu'humain ne s'y était posé depuis près d'un siècle que le *madual* avait décrété qu'il était plus sûr de garder secrets certains faits.

Roald soupira profondément. Il s'était rendu plusieurs fois chez les Réguliens et avait acquis une légère connaissance de leur langue subtile. En employant les inflexions les plus cérémonieuses et les plus élaborées, il déclara :

— Nous sommes honorés de la confiance du *kenekito-madual*.

L'être sur l'écran le regarda longuement. Puis il prit enfin la parole en anglique, en ralentissant son débit jusqu'à une vitesse compréhensible (il respirait du fluor et, dans une telle atmosphère, son temps subjectif était beaucoup plus rapide que celui des humains) :

— Avant d'entrer en contact avec votre gouvernement, j'ai pour instructions de vous adresser des excuses de la part d'un membre de notre espèce, du nom d'Anovel. Je suis chargé de vous dire qu'il regrette d'avoir exercé sur votre esprit la contrainte du *madual*. Il vous a observé pendant cinquante de vos années et est arrivé à la conclusion que votre honneur aurait suffi à préserver le *kenekito*.

Il inclina sa longue tête en un lent salut à l'indéfinissable grâce :

— *Kenekito-madual* Roald Vincent, nous espérons avoir l'honneur de vous souhaiter la bienvenue à bord de notre vaisseau. Nous attendons votre arrivée quand il vous plaira.

FIN